

PAR L'AUTEUR DE *CROSSFIRE*, BEST-SELLER INTERNATIONAL N° 1

SYLVIA DAY



Si vous me provoquez

LA SÉRIE *GEORGIAN*

Éditions J'ai lu

Sylvia Day

Si vous me provoquez

La série Georgian 4

Présentation de l'éditeur :

Simon Quinn a un charme redoutable. Ses sourires semblent promettre monts et merveilles... mais malheur à celle qui s'attacherait à lui. Simon se prête souvent, il ne se donne jamais. Seulement, Lysette Rousseau n'est pas comme les autres. Tantôt c'est la plus adorable des femmes, tantôt la pire des pestes. À la fois perverse et innocente, elle lui déplaît ou elle l'enchant. Un jour, il a envie de la fuir, le lendemain, de lui baiser les pieds. C'est à n'y rien comprendre...

Biographie de l'auteur :

En tête de liste du New York Times, Sylvia Day est l'auteure best-seller, de renommée internationale, d'une vingtaine de romans primés, vendus dans plus de quarante pays. Numéro un dans vingt-sept pays, ses livres ont été imprimés à des dizaines de millions d'exemplaires. La société Lionsgate a acheté les droits télévisés de la série Crossfire.

Titre original

DON'T TEMPT ME

Du même auteur

La série *Crossfire*

1 – Dévoile-moi

2 – Regarde-moi

3 – Enlace-moi

4 – Fascine-moi

La série *Georgian*

1 – Si vous le demandez

2 – Si vous aimez jouer

3 – Si vous m’embrassez

Sept ans de désir

Les anges renégats

0.5 – Sombre baiser

Numérique

1 – Une note de pourpre

1.5 – Un frôlement d’aile

Les Shadow Stalkers

1 – Absolument toi

Numérique

2 – Pas sans toi

Numérique

Rejoins-moi à Vegas

Numérique

*À Annette McCleave, pour ses encouragements
et son soutien, toute ma reconnaissance.*

Sommaire

Couverture

Identité

Copyright

Biographie de l'auteur

Prologue 1

Paris, 1757

Prologue 2

Chapitre 1

Paris, 1780

Chapitre 2

Au large des côtes françaises, trois jours plus tôt...

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Quatre semaines plus tard...

Sylvia Day

Prologue 1

Paris, 1757

Agrippée au rebord de la table, Marguerite Piccard frémissait de la tête aux pieds, au comble de l'excitation. Des petits frissons lui parcouraient le corps tandis qu'elle se mordillait la lèvre pour ne pas gémir de plaisir.

— Ne te retiens pas, murmura son amant d'une voix sourde. Vas-y ! Ça me rend fou de t'entendre crier.

Ses yeux bleus, mi-clos, cherchèrent dans le miroir le reflet de l'homme qui la besognait debout en respirant laborieusement. À chacun de ses coups de boutoir, la tablette tremblait.

Le marquis Philippe de Saint-Martin esquissa un sourire satisfait en la voyant tout empourprée et échevelée. Il referma les mains sur ses seins et l'incita à onduler au même rythme que lui.

Ils y mettaient autant d'ardeur l'un que l'autre. Leurs peaux étaient couvertes d'une fine pellicule de sueur, leurs souffles haletants se répondaient. Le sang bouillonnait dans ses veines. Son amant était source de telles délices qu'elle avait renoncé à tout – famille, amis, ainsi qu'à un bel avenir – pour être avec lui. Elle savait qu'il l'aimait autant qu'elle l'aimait. Chaque caresse, chaque regard le lui prouvaient.

— Dieu que tu es belle ! murmura-t-il en la contemplant dans le miroir.

C'était elle qui avait proposé de faire l'amour dans cette pièce, d'une voix timide et impatiente à la fois.

— Je suis à ton service, avait-il déclaré.

Il l'avait suivie tout en ôtant sa redingote. Il y avait tant de sensualité dans sa démarche et tant de rapacité dans son regard qu'elle en avait frissonné. Il était né pour les jeux de l'amour – cela transpirait par tous les pores de sa peau, cela s'entendait dans la moindre des syllabes qu'il articulait, cela se percevait dans chacun de ses gestes –, et il y excellait.

À l'instant où elle l'avait repéré au bal des Fontinescu, un an plus tôt, elle s'en était entichée. Son costume de soie d'un rouge intense attirait certes tous les regards, mais Marguerite avait assisté à

cette soirée dans le seul but de le voir en chair et en os. Ses sœurs aînées lui avaient chuchoté à l'oreille qu'il enchaînait les liaisons scandaleuses et s'était même fait surprendre en flagrant délit. Il était marié. Ce qui n'empêchait pas ses anciennes maîtresses d'afficher leur chagrin d'avoir été répudiées, certaines allant pleurer sous ses fenêtres dans l'espoir d'obtenir quelques secondes d'attention. Marguerite avait eu très envie de savoir à quoi ressemblait ce libertin.

Philippe de Saint-Martin ne l'avait pas déçue. Pour dire les choses simplement, elle ne s'attendait pas qu'il soit aussi... *mâle*. Les hommes qui s'adonnaient au vice et aux excès de toutes sortes étaient rarement virils. Lui l'était indéniablement.

Elle n'avait encore jamais vu un homme aussi dangereux pour la sérénité des femmes. Le marquis était magnifique. Sa forme physique était impressionnante et son air distant ajoutait à son charme. Cheveux blonds, teint clair – comme elle –, elles le voulaient toutes et l'on comprenait aisément pourquoi. Elles étaient sans défense devant son regard vaguement somnolent, mais qui semblait promettre des plaisirs sans pareils.

Le marquis avait le double de son âge et il était doté d'une épouse aussi splendide que lui. Ce qui n'empêcha pas Marguerite de s'intéresser à lui. Ni lui à elle.

— Je suis déjà l'esclave de votre beauté, lui avait-il déclaré ce soir-là en se matérialisant près d'elle au bord de la piste de danse. Il va falloir que je vous suive partout ou que je maudisse la distance qui nous séparera.

Rendue nerveuse par l'audace du marquis, Marguerite avait regardé droit devant elle, le souffle court, soudain, et le corps en feu. Le poids de ce regard viril l'avait émue plus que de raison.

— Vous connaissez des tas de femmes beaucoup plus belles que moi, avait-elle répliqué.

— Non.

Le cœur de Marguerite avait cessé de battre, puis était reparti au triple galop. Le marquis paraissait sincère et, sottement, elle l'avait cru. Elle était encore sous le charme lorsque sa mère l'avait convoquée dans son salon privé, le lendemain matin.

— Ne te fais pas d'illusions à propos de Saint-Martin, avait conseillé la baronne. J'ai vu la manière dont il te regardait hier soir et j'ai vu aussi que tu ne te privais pas de l'admirer.

— Toutes les femmes présentes l'admiraient. Même vous, maman.

Sa mère avait posé le bras sur le dossier de la méridienne où elle avait pris place. En dépit de l'heure matinale, sa perruque avait été poudrée à blanc et ses joues et ses lèvres fardées de rouge. Le décor blanc et argent de son petit salon était spécialement étudié pour mettre en valeur sa beauté diaphane.

— Tu es la benjamine de la famille, tu as dix-huit ans et tu seras bientôt mariée. Puisque le marquis savoure déjà le bonheur conjugal avec une autre, tu dois chercher ailleurs.

— Comment pouvez-vous être certaine qu'il le savoure ? Son mariage a été arrangé.

— Le tien aussi le sera si tu ne m'écoutes pas, avait riposté la baronne d'un ton sec. Tes sœurs ont fait de belles alliances, c'est pourquoi je peux t'octroyer une certaine liberté. Fais-en bon usage

ou je te choisirai un époux sans te consulter. Peut-être le vicomte de Grenier ? Selon la rumeur, c'est un bon coq, si c'est ce qui t'intéresse, et il est plus jeune que Saint-Martin, par conséquent plus manipulable.

— Maman !

— Tu n'es pas de taille à gouverner un homme de l'acabit de Saint-Martin. Des gamines telles que toi, il en mange trois chaque matin au petit déjeuner, mais c'est avec des mets un peu plus faisandés qu'il se rassasie.

Marguerite n'avait pas répliqué, consciente qu'elle ne savait rien de lui en dehors des ragots et des sous-entendus.

— Ne t'approche pas de lui, ma fille. Il suffirait d'un vague parfum de scandale pour ruiner ta réputation.

Sachant que c'était vrai, Marguerite avait acquiescé résolument.

— Je suis certaine qu'il m'a déjà oubliée.

— Bien sûr.

La baronne avait esquissé un sourire compatissant. Marguerite était sa préférée, et celle qui lui ressemblait le plus, au physique comme au moral.

— Cette discussion avait pour but de m'assurer que tu serais raisonnable, avait-elle conclu.

Mais Saint-Martin avait fait preuve d'une persévérance inattendue. Au cours des semaines qui avaient suivi, Marguerite l'avait trouvé partout sur son chemin, si bien qu'elle n'aurait pu l'oublier même si elle l'avait voulu. Quant à savoir pourquoi il se désintéressait soudain de ses plaisirs habituels, les spéculations étaient allées bon train. Marguerite avait caressé l'idée qu'il lui courait peut-être après, tout simplement. Incapable de demeurer plus longtemps dans l'incertitude, elle avait décidé de lui poser carrément la question.

Cachée derrière une grande plante en pot, elle avait attendu qu'il passe. Elle s'était efforcée de respirer lentement pour apparaître calme, mais cela l'avait étourdie. Plus il était proche, plus elle était mal à l'aise – c'était ainsi depuis le début avec cet homme. Avant même de le voir, elle avait su qu'il arrivait. Dès qu'il avait été en vue, elle avait lancé :

— Que voulez-vous ?

Le marquis s'était immobilisé, avait tourné la tête dans sa direction.

— Vous.

Sa réponse lui avait coupé le souffle.

Il avait pivoté et s'était approché de sa démarche féline en la parcourant d'un lent regard, de plus en plus brûlant. Lorsqu'il s'était attardé sur ses seins, elle les avait sentis se tendre.

— Arrêtez !

Elle s'était retranchée derrière son éventail. Dans son corset, ses mamelons avaient durci comme lorsqu'elle avait froid.

— Pas de scandale ! avait-elle ajouté.

Il avait serré les dents.

— Vous craignez que je ne compromette vos projets de mariage ?

— Oui.

— Ce n'est pas cela qui va m'arrêter, bien au contraire.

Elle lui avait adressé un regard interrogateur, et il avait répliqué :

— La simple idée que vous puissiez en épouser un autre me rend malade.

Marguerite avait porté la main à sa gorge.

— N'en dites pas plus, avait-elle murmuré, prise de vertige. Je n'ai pas assez d'esprit pour badiner de cette manière.

— Je vous dis la vérité, Marguerite.

Qu'il se permette de l'appeler par son prénom l'avait stupéfiée. Il avait poursuivi comme si de rien n'était :

— Nous n'avons pas de temps à perdre avec des balivernes.

— Nous n'en aurons jamais davantage.

Le marquis continuant d'avancer, elle avait été forcée de reculer, jusqu'à se retrouver dos au mur. Un rideau de branchages les dissimulait à la vue, leur offrant un bref moment d'intimité.

Il avait ôté son gant pour lui caresser la joue, et le contact de sa main avait été comme une brûlure. Son parfum épicé avait provoqué des sensations étranges dans cette partie du corps dont une jeune fille était censée tout ignorer.

— Vous le ressentez vous aussi ?

Elle avait secoué la tête.

— Vous ne pouvez nier certaines affinités entre nous, avait-il insisté. Votre corps réagit au mien, c'est indéniable.

— Peut-être ai-je peur, tout simplement.

— Ou peut-être avez-vous envie de moi. Si un homme est capable de faire la différence, c'est bien moi.

— Certes, avait-elle rétorqué avec une pointe de jalousie qu'elle s'était reprochée aussitôt.

— Je me suis souvent demandé, avait-il murmuré en contemplant sa bouche entrouverte, ce qu'on ressentait à faire l'amour avec une femme telle que vous, c'est-à-dire incomparablement belle et sensuelle, mais trop innocente pour en faire une arme.

— Contrairement à vous, qui utilisez votre physique séduisant comme une arme ?

Un sourire avait incurvé sa bouche au dessin parfait, effaçant comme par enchantement les rides d'amertume qui l'encadraient, et le cœur de Marguerite avait manqué un battement.

— Je suis ravi d'apprendre que vous me trouvez séduisant.

— Comme toutes les femmes !

Le marquis avait haussé les épaules en un geste non dénué d'élégance.

— Il n'y a que votre opinion qui m'intéresse.

— Vous ne me connaissez pas. Mon opinion n'a peut-être aucun intérêt.

— Justement, j'aimerais vous connaître. J'en ai *besoin*. Depuis l'instant où j'ai posé les yeux sur vous, je ne pense à rien d'autre.

— C'est impossible.

— Supposons que je rende cela possible, accepteriez-vous ?

Elle connaissait la réponse, mais avait été incapable de la dire à voix haute.

— Votre désir passera, avait-elle bredouillé.

Saint-Martin avait fait un pas en arrière, les mâchoires serrées.

— Il ne s'agit pas de désir.

— De quoi alors ?

— D'obsession.

Il avait remis son gant avec une lenteur calculée, un doigt après l'autre, comme s'il avait besoin de ce délai pour se calmer.

— Je trouverai le moyen de vous avoir, avait-il conclu d'une voix rauque avant de tirer sa révérence.

Elle l'avait regardé s'éloigner, en proie à un mélange d'appréhension et de désir.

Des mois durant, il s'était employé à miner sa résistance sans ménager ses efforts. Il l'avait interrogée sur sa vie, s'était intéressé à ses réponses. Jusqu'à ce que la baronne, à bout de patience, menace de fiancer Marguerite au vicomte de Grenier. Le vicomte était jeune, beau et très riche. Ses sœurs et ses amies l'avaient félicitée. Mais, au fond de son cœur, c'était Saint-Martin qu'elle chérissait.

— Vous voulez vraiment épouser Grenier ? lui avait demandé ce dernier, un soir, en la suivant dans un salon à l'écart.

— Vous ne devriez pas me poser une telle question.

Il s'était planté devant elle, et affichait une expression dure et froide.

— Ce n'est pas un homme pour vous, Marguerite. Je le connais bien. Nous avons passé plus d'une soirée ensemble dans des endroits peu recommandables.

— En somme, vous tentez de me mettre en garde contre un homme qui vous ressemble.

Il avait grommelé. Elle avait soupiré, ajoutant :

— Vous savez que je n'ai pas le choix.

— Soyez plutôt à moi.

Elle avait plaqué la main sur sa bouche pour étouffer un cri. Il l'avait prise dans ses bras.

— C'est trop demander, avait-elle soufflé en le scrutant, cherchant sur ses traits un signe de tromperie. D'autant que vous n'avez rien à offrir en échange.

— J'ai mon cœur, avait-il murmuré en lui caressant les lèvres du pouce. Il ne vaut peut-être pas grand-chose, mais tel qu'il est il vous appartient. À vous seule.

— menteur ! Vous êtes un séducteur patenté et je vous ai résisté. Maintenant, un de vos amis est sur le point d'emporter le morceau que vous convoitez. C'est la seule raison de votre regain d'intérêt.

— Vous ne le croyez pas vraiment.

— Si.

Elle s'était dégagee et avait quitté la pièce.

Pendant quelques jours, elle s'était donné beaucoup de mal pour l'éviter dans l'espoir de se guérir de lui – tentative vaine et un peu tardive. Elle s'était prétendue malade aussi longtemps qu'on avait bien voulu la croire, puis, n'ayant pas le choix, avait fini par sortir de sa cachette.

Lorsqu'elle l'avait revu, ses traits tirés, sa bouche pincée, son teint blême l'avaient choquée, et son cœur s'était serré. Il l'avait contemplée un long moment, puis avait détourné les yeux abruptement.

Inquiète, elle était allée se réfugier dans un endroit tranquille et avait attendu qu'il la rejoigne.

— Soyez à moi, avait-il déclaré de but en blanc en surgissant derrière elle. Ne m'obligez pas à vous supplier.

— Vous le feriez ? avait-elle articulé d'une voix presque inaudible tant elle avait la gorge nouée.

La seule présence de Saint-Martin l'avait bouleversée, son corps entier s'était mis à la picoter. Qu'il lui suffise de le voir un instant pour être dans cet état était effrayant... Mais moins effrayant que la perspective de ne plus le voir du tout.

— Oui, avait-il répondu avec assurance. Venez avec moi.

— Quand ?

— Maintenant.

Abandonnant tout ce qui avait fait sa vie jusque-là, Marguerite était partie avec lui. Il l'avait emmenée dans une petite maison située dans les beaux quartiers.

— Combien de femmes avez-vous déjà amenées ici ? avait-elle demandé tout en admirant l'élégante simplicité du décor.

— Vous êtes la première, avait-il affirmé avant de l'embrasser dans le cou. Et la dernière.

— Vous étiez certain que je finirais par capituler ?

Il avait ri – un rire aussi chaleureux que sensuel.

— Il y a encore deux semaines, cette maison était réservée à un usage bien moins frivole.

— Et ?

— C'est une longue histoire... que je vous raconterai une autre fois, avait-il promis d'une voix enrouée de désir.

Marguerite habitait cette maison depuis lors. C'était son refuge contre les médisances de la bonne société, qui n'avait pas apprécié qu'elle prenne un amant sans son aval.

— Je t'adore, murmura Saint-Martin tandis que ses coups de boutoir s'accéléraient, devenaient de plus en plus vigoureux.

En elle, son sexe gonfla davantage encore. Elle laissa échapper une petite plainte et il resserra son étreinte, la forçant à s'incliner en avant pour plonger plus profondément en elle. Il la couvrait de son corps athlétique, lui mordillait le lobe de l'oreille.

— Vas-y, jouis, mon amour, murmura-t-il.

Glissant la main entre ses cuisses, il la caressa avec une redoutable habileté. L'action conjuguée de ses doigts et des poussées puissantes de sa virilité rendit l'orgasme inévitable. À l'instant décisif, elle s'autorisa enfin à crier tandis que ses muscles intimes se contractaient follement autour de lui. Il gronda et jouit à son tour, se déversant en elle à longs traits brûlants.

Comme toujours après l'amour, Philippe la serra contre lui et l'embrassa dans le cou.

— Je t'aime, dit-elle dans un souffle en se frottant contre lui.

Après s'être retiré doucement, il la souleva dans ses bras. Il était en nage, des mèches blondes collées à la nuque et aux tempes, le teint échauffé et l'air repu. Il la porta jusqu'au lit avec l'aisance d'un homme habitué aux exercices physiques, un penchant auquel il devait sa forme éclatante. Marguerite n'aurait jamais deviné qu'il était aussi musclé sous ses habits – mais ses manières de libertin cachaient beaucoup de choses, à vrai dire.

On frappa à la porte au moment où il allait s'allonger sur elle.

Il lâcha un juron avant de crier :

— Qu'y a-t-il ?

— Vous avez de la visite, milord, répondit le majordome de l'autre côté du battant.

Marguerite regarda l'heure à la pendule posée sur le manteau de la cheminée. Il était presque 2 heures du matin.

Philippe encadra son visage de ses mains et l'embrassa sur le bout du nez.

— Je n'en ai que pour un instant.

Elle sourit, sachant pertinemment que ce n'était pas vrai. Lorsqu'il lui avait confié qu'il faisait partie du « secret du roi » – un groupe d'agents chargés de conduire une diplomatie parallèle, ignorée des ministres –, elle avait été sidérée, incapable de concilier ce nouvel aspect de son amant avec l'image qu'il affichait dans le monde. Comment cet homme voluptueux, qui semblait ne prendre au sérieux que ses plaisirs, pouvait-il être en réalité capable de risquer sa liberté et sa vie au service du roi ?

Entre eux, ce qui n'avait été au départ que du désir s'était transformé en amour, et l'entente des corps s'était doublée d'une complicité d'esprit. Au fil du temps, Marguerite s'était rendu compte que Saint-Martin avait beaucoup de secrets et qu'il était habile à les dissimuler. Ses innombrables maîtresses n'avaient pas été que pour la galerie, naturellement, mais il n'était pas cynique. Il éprouvait encore des remords pour l'avoir, comme on dit, « déshonorée ».

Lorsqu'elle lui avait avoué regretter de l'avoir éloigné de son épouse, il l'avait attirée dans ses bras et lui avait révélé que la marquise de Saint-Martin, dont tout le monde plaignait l'infortune, avait

des amants de son côté. Ils avaient fait un mariage de raison. La situation n'était pas désagréable en soi et ils étaient tous deux plutôt contents de leur arrangement.

Marguerite le regarda enfiler sa robe de chambre de soie noire tout en se dirigeant vers la porte.

— Tu me manques déjà, lança-t-elle. Si tu ne reviens pas bientôt, j'irai hurler mon désespoir dans la rue.

— Mon Dieu, tu ne vas pas croire ces fariboles ! C'est arrivé une seule fois, et encore, c'était une folle.

— De toute façon, ce n'était pas pour son esprit que tu tenais à elle, j'imagine.

Philippe émit un vague grognement.

— Attends-moi.

— Peut-être...

Il lui envoya un baiser et sortit.

Dès qu'il eut refermé la porte, son sourire s'effaça. Il noua la ceinture de sa robe de chambre et gagna le rez-de-chaussée en hâte. Les nouvelles qui arrivent au milieu de la nuit sont rarement bonnes, c'est pourquoi cette visite lui paraissait de mauvais augure. Avec le parfum de Marguerite accroché à lui, il ne risquait pas d'oublier à quel point elle lui était précieuse. Elle lui permettait de garder le contact avec sa propre humanité, qu'il craignait d'avoir perdue après tant d'années à faire semblant d'être un autre.

La porte du salon était ouverte et il entra d'un pas égal, ses pieds nus passant du marbre froid du couloir à un tapis moelleux.

— Thierry ! s'exclama-t-il, non sans surprise. Ne devais-tu pas te rendre chez Desjardins, ce soir ?

— C'est ce que j'ai fait, milord, répondit le jeune homme dont les joues étaient encore colorées après sa chevauchée. C'est pourquoi je suis ici.

Philippe lui désigna un siège.

Couvert de poussière et échevelé, Thierry s'assit sur le bord du fauteuil pour ne pas salir la tapisserie toute neuve. Souriant, Philippe prit place en face de lui. Les meubles avaient subi bien des outrages à l'époque où la maison servait de repaire à des membres du « secret du roi ». Mais elle avait été abandonnée au bout d'un certain temps – une vieille tactique pour ne pas éveiller les soupçons du voisinage –, et lorsque Saint-Martin l'avait récupérée pour son propre usage, il l'avait luxueusement remeublée pour la rendre digne de sa maîtresse adorée.

— Je suis désolé de vous déranger, milord, reprit Thierry d'un air las, mais je dois repartir tôt demain matin et il fallait absolument que je vous voie.

— Qu'as-tu de si important à me dire ?

— C'est à propos de Mlle Piccard.

Philippe se redressa sur son siège.

— Oui ?

— Quand je suis arrivé chez M. Desjardins, il avait de la visite et l'on m'a demandé d'attendre dans l'antichambre. Il ne se rend sans doute pas compte qu'on entend tout ce qu'il dit à travers la porte de son bureau.

Philippe hocha la tête. Il avait toujours trouvé amusant qu'un homme aussi fluët que Desjardins soit doté d'une aussi grosse voix. En revanche, il ne trouvait pas amusant du tout qu'il ait évoqué Marguerite. Cela l'inquiétait car il avait besoin de la savoir heureuse pour aller bien. Le comte Desjardins était jeune, ambitieux et prêt à tout pour obtenir la faveur du roi. Ce qui le rendait dangereux pour ceux qui se mettaient en travers de son chemin.

— Il a prononcé le nom de *Piccard*, enchaîna Thierry en baissant la voix. J'ai bien essayé de penser à autre chose, mais je n'ai pas pu m'empêcher de tendre un peu l'oreille.

— C'est compréhensible. Personne ne te reprocherait d'avoir entendu une conversation qui passait à ta portée.

— N'est-ce pas ? dit le messager avec un soupir de soulagement.

— Donc, à propos de Mlle Piccard ?

— M. Desjardins disait que vous aviez l'air préoccupé ces temps-ci. Il a déclaré que c'était sans doute la faute de Mlle Piccard si vous vous désintéressiez de votre mission.

Philippe pianota nerveusement sur son genou.

— Sais-tu qui était avec lui ?

— Non, milord, et j'en suis désolé. Il n'est pas ressorti par la porte devant laquelle je me trouvais.

Philippe soupira et regarda la cheminée dans laquelle un feu achevait de se consumer. Ce salon était beaucoup plus petit que celui qu'il partageait avec sa femme, mais c'était dans cette maison qu'il se sentait chez lui. Grâce à Marguerite.

Qui aurait pu prédire que l'invitation des Fontinescu, d'ailleurs acceptée à contrecœur, allait changer le cours de sa vie ?

En pensant à Marguerite, il sourit. Il ne s'était pas rendu compte qu'il menait une existence épuisante jusqu'à ce qu'elle lui en fasse la remarque.

— C'est incroyable comme tu es crispé, avait-elle commenté un soir en lui massant le cou et les épaules. Je peux t'aider ?

L'espace d'un instant, il s'était dit qu'il suffirait de faire l'amour une heure ou deux pour oublier ses soucis. Au lieu de quoi, il s'était retrouvé en train de lui raconter des choses qu'il n'avait jamais racontées à personne. Elle l'avait écouté, puis elle l'avait entraîné dans une discussion au terme de laquelle il avait commencé à voir les choses sous un autre jour.

— Dieu que tu es maligne ! s'était-il esclaffé.

— Assez maligne pour t'avoir choisi, avait-elle répliqué avec un sourire espiègle.

Même s'il avait su à l'avance que Marguerite allait mettre sa vie sens dessus dessous, il serait quand même allé au bal des Fontinescu. La beauté de Marguerite était extraordinaire, et source

d'innombrables délices, mais c'était la pureté de son cœur et son innocence qui la rendaient irrésistible. Son amour pour elle l'emplissait d'une joie à laquelle il ignorait que les hommes comme lui eussent droit. Et son bonheur aurait été complet s'il avait pu lui offrir la protection de son nom et de son titre.

Il prit une profonde inspiration et se tourna vers Thierry.

— Quoi d'autre ?

— Rien.

— Tu as droit à ma reconnaissance.

Philippe se leva et s'approcha du secrétaire qui se trouvait dans un coin de la pièce. Il ouvrit un tiroir et en tira une bourse. Thierry accepta l'argent avec un sourire de gratitude, le salua et s'en alla sur-le-champ. Philippe quitta le salon juste derrière lui et avertit le majordome qu'il pouvait aller se recoucher.

Un court instant plus tard, il rejoignait Marguerite. Elle était couchée sur le côté, ses magnifiques cheveux blonds répandus sur l'oreiller, ses yeux bleu saphir entrouverts. À la lueur de l'unique bougie, sa peau avait l'éclat de l'ivoire. Elle lui tendit la main, et il eut un pincement au cœur. Elle était si belle, si douce, si accueillante. D'autres femmes avant elle avaient prétendu l'aimer, mais aucune avec autant de ferveur. Une telle affection était un trésor pour un homme. Rien ni personne ne pourrait jamais le lui retirer.

Il se débarrassa de sa robe de chambre, puis s'allongea près de la jeune femme. Lorsqu'il glissa le bras autour de sa taille, elle lui prit la main et entremêla ses doigts aux siens.

— Qu'est-ce que c'était ?

— Rien d'inquiétant.

— Pourtant, tu t'inquiètes, je le sens.

Elle se colla contre lui et ajouta d'une voix enjôleuse :

— J'ai les moyens de te faire parler.

— Coquine.

Philippe déposa un baiser sur ses lèvres et tressaillit au contact de ses cuisses soyeuses comme elle lui emprisonnait les jambes entre les siennes. Il lui rapporta sa conversation avec Thierry, lui caressant le dos pour l'apaiser lorsqu'elle se crispa.

— Ne t'affole pas, c'est un petit souci, rien de plus.

— Qu'as-tu l'intention de faire ?

— Desjardins a de grandes ambitions. Il a besoin de penser que les autres aussi, mais je lui ai prouvé le contraire en refusant la mission qu'il voulait me confier en Pologne.

— À cause de moi ?

— Il n'y a personne d'aussi charmant que toi en Pologne, mon amour.

Il l'embrassa sur le front.

— Des gens qui sont prêts à lui témoigner le niveau de dévouement qu'il exige, ce n'est pas ce qui manque.

Marguerite se hissa sur le coude et le regarda.

— Et il va te permettre de rendre ton tablier ? Aussi simple que cela ?

— Que peut-il faire d'autre ? Et puis, s'il trouve que je suis devenu inutile, ma démission devrait plutôt être un motif de soulagement.

Elle lui caressa le torse.

— Sois prudent. Promets-moi au moins cela.

S'emparant de sa main, Philippe la porta à ses lèvres.

— Je te le promets.

Puis il roula sur elle et, dans l'espoir que cela suffirait à calmer ses inquiétudes, il captura sa bouche avec ardeur.

Les gens réunis dans la salle à manger du comte Desjardins – des amis intimes et des relations politiques – faisaient beaucoup de bruit. Le comte lui-même était en train de rire de bon cœur lorsqu'un mouvement près de la porte attira son attention.

Demandant qu'on l'excuse un instant, il se leva avec une nonchalance étudiée, sortit dans le couloir et referma la porte derrière lui. Il interrogea du regard le messager.

— J'ai exécuté vos ordres, milord, annonça Thierry.

— Parfait, répondit Desjardins avec un sourire.

Thierry lui tendit une lettre cachetée à la cire noire. Pris dans le sceau, il y avait un rubis parfaitement rond qui scintillait à la lumière des chandeliers.

— En chemin, j'ai été arrêté dans la rue par quelqu'un qui m'a donné ceci, ajouta-t-il.

Desjardins se crispa.

— Tu l'as vu ? s'enquit-il en s'emparant de la lettre.

— Non, milord. Il n'y avait pas d'armoiries sur les portières de la voiture, et les rideaux étaient tirés. Je n'ai vu que sa main gantée

Comme d'habitude. La première lettre était arrivée quelques mois plus tôt, confiée à un messager qui passait par là, ce qui incitait à penser que l'homme faisait partie du « secret du roi. » Desjardins aurait bien aimé savoir qui c'était et ce qu'il reprochait à Saint-Martin.

Il hocha la tête, congédia Thierry, puis fila en direction de la cuisine. Il la traversa et descendit l'escalier qui conduisait au cellier où il gardait son vin. Il glissa la lettre dans sa poche sans la décacheter. Il n'y aurait rien d'autre qu'un tampon sur lequel était gravé un seul mot : L'Esprit. Après une douzaine de messages similaires, il en était certain. Le rubis était un cadeau pour le récompenser de sa collaboration, de même que les bourses de velours remplies de pierres précieuses qu'on lui livrait de temps en temps. Un moyen de paiement malin et délicat vu que la femme de Desjardins raffolait des bijoux et que les pierres sont anonymes.

Le vacarme de la cuisine faiblit lorsque Desjardins referma la porte du cellier. Il contourna un grand casier à bouteilles et se retrouva devant la petite porte qui menait au souterrain. Elle était entrebâillée.

— Arrêtez-vous ici !

La voix était rude et sinistre.

Desjardins s'immobilisa.

— Est-ce fait ?

— Le ver est dans le fruit, dit le comte.

— Bien. Saint-Martin va d'autant plus s'accrocher à elle qu'il va désormais se sentir menacé.

— Je croyais qu'il allait rapidement se lasser d'elle, répliqua Desjardins.

— Je vous avais dit que Marguerite Piccard n'était pas comme les autres. Et tant mieux car c'est pour cette raison que nous travaillons ensemble pour notre profit mutuel.

Après un silence, la voix ajouta :

— Grenier la convoite. Il est jeune et beau. Ce serait une écharde dans le flanc de Saint-Martin s'il devait se la faire voler par lui.

— Alors, je vais faire en sorte qu'elle tombe dans le lit de Grenier.

— Fort bien ! déclara celui qui se faisait appeler L'Esprit d'un ton si déterminé que Desjardins se félicita de ne pas l'avoir pour ennemi. Je ne veux plus que Saint-Martin jouisse d'une seule seconde de bonheur.

Prologue 2

— Le vicomte de Grenier demande à être reçu.

Marguerite abaissa le livre qu'elle était en train de lire et regarda le majordome. On était au milieu de la journée, pas une heure où Philippe avait l'habitude de lui rendre visite. Indépendamment de cela, il n'y avait qu'un membre du « secret du roi » pour le chercher jusque chez sa maîtresse.

— Le marquis n'est pas là, dit-elle, plus pour elle-même que pour le serviteur, qui le savait déjà.

— Il a demandé après vous, mademoiselle.

Elle se rembrunit.

— Pourquoi ?

Le majordome ne répondit pas, comme c'était prévisible. Fronçant les sourcils, Marguerite referma son livre d'un geste sec et se leva.

— Appelez Marie, s'il vous plaît, ordonna-t-elle, car elle ne voulait pas être seule avec le vicomte.

Lorsque sa femme de chambre fut là, Marguerite la précéda dans le couloir, puis dans l'escalier. Toutes deux entrèrent dans le salon. Grenier se leva aussitôt et s'inclina.

— Mademoiselle Piccard, la salua-t-il en souriant. Vous êtes resplendissante.

— Merci. Mais vous avez l'air d'aller bien, vous aussi.

Ils prirent place dans des sièges qui se faisaient face et elle attendit qu'il révèle le motif de sa visite. Elle aurait peut-être dû refuser de le recevoir. Elle était la maîtresse d'un autre homme. En outre, aujourd'hui, elle serait l'épouse de Grenier si elle avait exaucé les vœux de sa mère. La situation était embarrassante : à en juger par la rougeur sur les pommettes de Grenier, elle n'était pas la seule à en être consciente.

Le vicomte était jeune – quelques années de plus qu'elle. Grand, mince, il avait un beau visage et un regard doux. Il portait une redingote marron qui contrastait avec les tentures bleu pâle du salon.

Elle lui adressa un sourire qui était sincère quoiqu'un peu perplexe.

— Mademoiselle, commença-t-il, visiblement nerveux, je vous prie d'excuser par avance cette visite impromptue et ce que j'ai à vous apprendre, mais je n'ai pas trouvé le moyen de faire autrement.

Marguerite hésita un instant sur la conduite à tenir. Elle jeta un coup d'œil à Marie, qui cousait dans un coin.

— Sachez que j'ai appris à apprécier la franchise, même brutale, dit-elle.

Il sourit, ce qui lui rappela qu'elle l'avait toujours bien aimé. Le vicomte était charmant et l'on se sentait bien avec lui.

Son sourire disparut.

— Il y a des affaires délicates que Saint-Martin néglige, murmura-t-il. Et je sais lesquelles.

Marguerite eut le souffle coupé lorsqu'elle comprit ce que cela signifiait. Où donc s'arrêtait le fameux « secret du roi » ? s'interrogea-t-elle.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-elle en croisant les mains dans son giron.

— Je crains pour votre sécurité.

— Pour *ma* sécurité ?

Grenier se pencha en avant, les coudes sur les cuisses.

— Saint-Martin a prouvé sa valeur au service du roi. De plus, tout le monde le respecte, et comme séducteur, il est insurpassable. Il manque à beaucoup de gens.

Un éclair de jalousie transperça le cœur de Marguerite. Les femmes qui avaient connu Philippe intimement gardaient l'espoir de le reconquérir, cela allait de soi, mais était-ce suffisant pour les mettre en danger tous les deux ?

— Que voulez-vous dire ?

— Il délaisse son service et ne consent à s'occuper que des affaires qui ne risquent pas de l'éloigner de vous. Ce qui n'est pas sans provoquer une certaine inquiétude en haut lieu.

Le vicomte enchaîna, baissant tellement la voix que Marguerite fut obligée de se pencher pour l'entendre :

— Le roi a demandé à Desjardins de faire en sorte que Saint-Martin réintègre le troupeau. Jusqu'ici, ses efforts ont été vains et Desjardins est si furieux que cela n'est pas sans m'inquiéter. Je l'ai entendu prononcer votre nom dans une conversation avec un de ses hommes. Je pense qu'il a un plan pour se débarrasser de vous. À ses yeux, vous êtes un obstacle, et plus il insiste pour que Saint-Martin renonce à vous, plus le marquis se bute.

Marguerite se tourna vers Marie, puis elle leva les yeux vers son propre portrait accroché au-dessus de la cheminée. Saint-Martin l'avait commandé au tout début de leur liaison. L'artiste l'avait saisie dans tout l'éclat de sa jeunesse, son regard bleu rêvant d'amour.

— Que puis-je faire ? demanda-t-elle.

— Quittez-le.

Elle eut un sourire dédaigneux.

— Vous ne préférez pas que je m'arrache le cœur ? Ce serait plus simple.

— Vous l'aimez ?

— Bien sûr, répondit-elle sans hésiter. J'ai été mise au ban de la société. Je n'aurais pas survécu si je n'avais pas été portée par cet amour.

— Je veux toujours de vous.

Marguerite se figea.

— Je vous demande pardon ? souffla-t-elle en le fixant, les yeux ronds de stupeur.

Le vicomte sourit tristement.

— J'ai envie de vous. Si vous voulez vivre avec moi...

Marguerite se leva d'un bond.

— Partez, s'il vous plaît !

Grenier se leva et fit le tour de la table derrière laquelle elle était retranchée. Elle battit en retraite, alors il s'immobilisa.

— Je ne vous veux aucun mal.

— Saint-Martin sera fâché d'apprendre que vous êtes venu ici, avertit-elle d'une voix tremblante.

Puis, le menton haut, elle fit la brave.

— C'est vrai, admit Grenier en plissant les yeux. Nous avons toujours été rivaux. Il a conscience du danger, mais il ne cherche pas à s'en prémunir parce qu'il connaît mes sentiments pour vous et qu'il ne tient pas à me laisser le champ libre...

— Quel danger ?

— Les affaires du roi sont de la plus haute importance et exigent le secret. Si Desjardins arrive à la conclusion qu'il doit vous éliminer, il ne s'en privera pas. C'est pourquoi, si Saint-Martin vous aimait autant que vous l'aimez, il mettrait fin à votre liaison, ne serait-ce que pour vous protéger.

Marguerite porta la main à son cœur, qui battait à grands coups désordonnés. Ce qu'elle pourrait dire ne pèserait pas lourd face à la volonté du roi.

— Sans lui, je serais dévastée. J'aime mieux rester ici, où je suis heureuse, et tant pis pour ma sécurité.

— Je peux vous rendre tout ce que vous avez perdu, assura Grenier en avançant d'un pas.

— Je n'ai rien perdu au change.

Il serra les dents.

— Vraiment ? Vous avez perdu votre famille, vos amis, votre position sociale. Vous n'avez pas de vie en dehors de ces quatre murs, où vous ne faites rien d'autre qu'attendre le bon plaisir d'un homme pour lequel vous n'êtes qu'une récréation.

— Vous n'auriez pas mieux à m'offrir, rétorqua-t-elle.

— Si. Je vous offre mon nom.

Marguerite eut l'impression que la pièce s'était mise à tourner. Elle se retint au dossier d'un fauteuil.

— Partez ! Tout de suite !

— Je suis prêt à vous épouser, insista-t-il, l'air grave. Je vais être envoyé en Pologne pour quelque temps. Vous viendriez avec moi. Vous y seriez en sûreté et ce serait l'occasion pour vous de commencer une nouvelle vie.

Elle secoua la tête, et tressaillit car une douleur sourde lui martelait les tempes.

— Je vous en prie, partez !

Grenier serra les poings, puis s'inclina.

— Je m'en vais dans une quinzaine de jours. Si vous changez d'avis d'ici là, venez !

Il se redressa et Marguerite nota qu'il avait de fort larges épaules.

— En attendant, vous devriez demander à Saint-Martin de vous révéler la gravité de la situation dans laquelle vous vous trouvez. Si vous le connaissez aussi bien que vous le croyez, vous verrez que je dis vrai.

Après qu'il eut quitté la pièce d'un pas déterminé, Marguerite se laissa tomber dans un fauteuil. Un instant plus tard, sa femme de chambre lui tendait un verre rempli d'un liquide rubis, qu'elle accepta avec un sourire reconnaissant.

Tous les domestiques avaient été choisis pour leur discrétion. Comment Philippe reconnaissait ceux en qui il pouvait avoir confiance, elle n'en savait rien. Mais tout ce qui touchait au « secret du roi » lui semblait incompréhensible.

— Mon cœur ?

Hébétée, elle leva les yeux. Philippe entra en trombe dans la pièce, chapeauté et ganté, apportant avec lui une odeur de cheval et de tabac.

— Que s'est-il passé ? s'enquit-il en s'agenouillant devant elle.

Elle constata que le soleil était en train de se coucher aux ombres longues qui s'étiraient sur le parquet. Elle était tellement perdue dans ses pensées qu'elle n'avait pas vu le temps passer.

— Marguerite, qu'est-ce que Grenier est venu faire ici ? Que t'a-t-il raconté ?

Après avoir posé son verre, elle caressa la joue de son amant. Il savoura visiblement ce contact, mais l'inquiétude assombrit son regard.

— Que Desjardins allait chercher à nous séparer, répondit-elle tristement. Et que je ne suis pas en sécurité. Il n'a pas dit quel genre de risques je courais, si même je devais craindre pour ma vie. Sur le coup, je n'ai pas pensé à le lui demander.

Philippe serra les mâchoires.

— C'est de la folie.

— Que se passe-t-il ? reprit Marguerite. Grenier a laissé entendre que tu me cachais quelque chose. Si c'est le cas, je veux savoir ce que c'est.

— Mais je l'ignore !

En grommelant, il se redressa et se débarrassa de son chapeau, de ses gants et de sa redingote. Il jeta le tout sur le fauteuil le plus proche sans cacher son exaspération.

— Je n’y comprends rien, reprit-il. Tu n’as rien à voir avec tout cela.

Cette parole malheureuse lui fit mal et, pour la première fois depuis qu’elle le connaissait, elle se sentit insignifiante. Un divertissement. Une peccadille. Une *récréation*, comme avait dit Grenier.

— Je m’en doute, murmura-t-elle en se levant.

Sa robe crème ornée de fleurs rouge sang lui parut lourde autour de ses jambes flageolantes et ses orteils la picotèrent lorsque la circulation se rétablit brusquement.

Combien de temps était-elle restée là, immobile, à essayer de se représenter la vie sans Philippe. Depuis un an, elle vivait dans l’illusion que rien ne les séparerait jamais. Cet après-midi, pour la première fois, elle avait envisagé le contraire.

— Je me suis mal fait comprendre, reprit Philippe en la prenant dans ses bras. Tu es *tout* pour moi. Mais pour eux tu ne comptes absolument pas. Ils n’ont aucune raison de s’en prendre à toi. Cela signifie donc qu’ils veulent autre chose. Quelque chose que tu as.

— Et ce quelque chose, ce serait *toi* ?

Philippe confirma d’un hochement de tête.

— Desjardins sait qu’il peut compter sur ma loyauté. Je lui ai dit qu’il pouvait m’envoyer où il voudrait, pourvu que cela ne dure pas plus de trois mois, exactement comme j’ai toujours fait, alors que je ne sais même pas comment je pourrais survivre sans toi ne serait-ce que trois jours. Trois heures, c’est déjà une épreuve...

Il appuya sa joue recouverte d’un chaume de barbe contre la tempe de Marguerite, qui savoura ce contact.

— Tout ce que j’ai demandé, reprit-il, c’est qu’on te laisse tranquille. Mais il a refusé. Il prétend que je suis moins efficace depuis que je suis distrait par ta présence.

— Je ne comprends pas pourquoi il ne te remplace pas, lâcha-t-elle d’un ton plaintif en scrutant son visage. Tu es un excellent agent mais il y a sans doute des hommes qui seraient capables de faire aussi bien que toi.

Philippe pinça si fort les lèvres qu’elles blanchirent. Après avoir réfléchi un instant, il demanda :

— Qui préfères-tu croire, Grenier ou moi ?

— Va-t-il falloir que je choisisse entre sa parole et ton silence ?

— Oui.

Devant tant d’arrogance, Marguerite faillit céder à la colère. Puis elle rit doucement.

— Comment t’y prends-tu ? murmura-t-elle en secouant la tête.

Attrapant l’une de ses boucles blondes, il la fit rouler entre son pouce et son index.

— Pour faire quoi ?

— Te rendre indispensable. J'ai passé l'après-midi à me reprocher de m'être mise moi-même dans cette situation précaire. Je n'ai plus rien au monde que ton amour et je ne suis même pas certaine de pouvoir compter dessus. Et maintenant, il y a des gens puissants qui ont décidé de nous séparer et je ne peux rien faire pour les en empêcher.

Elle posa les mains à plat sur le torse de Philippe, le bout de ses doigts frôlant le jabot de sa chemise. Qu'il soit vêtu, à moitié déshabillé ou entièrement nu, il était magnifique.

— Et te voilà, acheva-t-elle, bien décidé à protéger tous tes secrets... et je t'aime quand même.

— Je n'ai aucun secret. Je te dis tout.

Philippe entremêla ses doigts aux siens, et l'entraîna vers la porte.

— Tu ne m'as pas dit qu'ils te poussaient à me renvoyer, observa-t-elle.

— Parce que ce qu'ils racontent m'indiffère. À mes yeux, ils ne comptent pas.

Lorsqu'ils furent dans leur salon privé, il lui lâcha la main, s'approcha de la fenêtre et écarta le rideau de mousseline. Il ferait bientôt nuit. Un an plus tôt, le crépuscule aurait été le signe qu'il fallait se préparer à sortir. Maintenant, tout ce qui les attendait, c'était un souper et une soirée tranquille en tête à tête. Pour elle, c'était suffisant. Mais pour lui ?

— Tu penses si fort que je t'entends d'ici, lança Philippe en se retournant. Que t'a-t-il offert ?

Depuis un an qu'elle était sa maîtresse, Marguerite en avait appris beaucoup quant à la façon d'apprivoiser un homme. Ainsi avait-elle compris qu'il ne pouvait rien lui refuser lorsqu'elle était nue.

Elle lui tourna le dos, puis jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Il s'approchait, le regard déjà brûlant de désir.

— Tu ferais mieux de me demander ce qu'il ne m'a *pas* offert.

Philippe entreprit de s'occuper de la rangée de boutons le long de son dos.

— À ta guise. Que ne t'a-t-il pas offert ?

— Son cœur.

Il se figea. Elle l'entendit soupirer.

— Je pourrais te proposer un contrat, Marguerite. Je pourrais restreindre notre liaison à – comment dire ? – un échange de services. Tu serais peut-être plus tranquille ainsi.

— Ou bien j'aurais l'impression d'être une putain.

— Ce qui est précisément la raison pour laquelle je n'ai rien suggéré de tel jusqu'à présent.

Il la prit par les épaules et la fit pivoter face à lui. Leurs regards se croisèrent. Celui de Philippe était anxieux, rempli d'émotions qu'elle n'aurait su nommer.

— Que puis-je faire ? demanda-t-elle dans un souffle. Comment pourrais-je me défendre quand je ne sais même pas qui m'attaque ?

— Laisse-moi m'en charger, répondit-il avant de l'embrasser sur le front. Je ne crois pas un seul instant que tout cela ait grand-chose à voir avec notre liaison. Il n'y a pas très longtemps, Grenier a suggéré que je me retire complètement et Desjardins n'était pas loin d'approuver cette

idée. Ce brusque retournement est bizarre. Ils ont des motifs qui m'échappent pour l'instant, mais j'ai bien l'intention de découvrir ce qu'il en est.

— Je t'aime, chuchota Marguerite.

Elle avait les mains moites de peur. Sa lèvre inférieure se mit à trembler. Il la caressa du bout de la langue, puis le frôlement se transforma en un vrai baiser. Il embrassait avec tant d'ardeur qu'elle en eut le souffle coupé, et se retrouva cramponnée à lui, pantelante.

— Moi aussi, je t'aime. Et je ne veux pas te perdre, assura-t-il en l'étreignant avec force.

Cette fois, ce fut Marguerite qui montra le chemin. Elle le conduisit jusqu'à la chambre, où ils pourraient tout oublier l'espace de quelques heures.

Le comte Desjardins entra dans son cellier et s'immobilisa à l'endroit où il avait ordre de se tenir chaque fois que L'Esprit le convoquait.

— Je ne crois pas que Grenier ait réussi à enfoncer un coin entre Mlle Piccard et Saint-Martin, articula ce dernier d'une voix à faire frémir.

— C'est encore trop tôt pour le savoir.

— Non. Je l'ai regardé sortir de chez elle. Il n'avait pas l'air content de lui. Elle a tout sacrifié dans l'aventure. Elle n'a plus rien à perdre, sauf...

— Saint-Martin ?

— Précisément, confirma L'Esprit. Elle ne le quittera jamais s'il ne s'agit que de sa propre sauvegarde. Mais je pense qu'elle pourrait le quitter pour le protéger, *lui*.

Desjardins hocha la tête. Il ignorait ce que Saint-Martin avait fait pour mériter tant de haine, mais il le plaignait. Il y avait gros à parier que L'Esprit ne s'arrêterait que lorsqu'il aurait privé Saint-Martin de tout ce qui lui était cher en ce bas monde.

— Que voulez-vous que je fasse ?

— Rien. Je vais m'en occuper moi-même, décréta L'Esprit. Je ne veux pas le tuer. La mort serait encore trop douce.

— Comme vous voudrez.

— Quand j'aurai besoin de vous, je vous ferai signe.

Desjardins tourna les talons et remonta l'escalier. En entendant claquer la porte derrière laquelle L'Esprit se dissimulait, il ne put s'empêcher de sursauter.

Cela lui convenait parfaitement d'avoir l'air de surgir des enfers. Il y avait quelque chose de démoniaque dans cet homme. Le comte regretta de s'être laissé entraîner à s'associer avec lui.

Quelques bijoux pour sa femme, si précieux soient-ils... Son âme valait plus cher que cela !

Philippe pensait si fort à Marguerite qu'il ne risquait pas d'admirer le paysage. Son cheval trotta à son rythme et il se laissait bercer par le martèlement régulier des sabots sur le pavé.

Autour de lui, les passants en grand nombre créaient une impression de sécurité illusoire.

Car il n'était pas en sécurité, loin de là. S'il avait envisagé que l'on puisse se servir de lui contre Marguerite et non l'inverse, il se serait montré plus prudent, songea-t-il en bifurquant au coin

d'une rue. C'est là qu'un coup le cueillit en pleine poitrine, tellement inattendu qu'il n'eut pas le réflexe d'esquisser un geste défensif.

Projeté en arrière tandis que sa monture continuait d'avancer, il tomba à plat dos sur le sol. La violence du choc lui coupa le souffle. Étourdi, il se découvrit incapable de bouger.

Le ciel s'assombrit soudain. Des hommes l'envoyèrent. L'un d'eux lui donna un coup de pied dans le flanc. Une de ses côtes se brisa avec un claquement sec. Il y eut d'autres coups de pied, des cris, des rires.

Et une douleur atroce.

Philippe aurait voulu basculer sur le côté et se rouler en boule mais son corps ne lui obéissait plus. Les coups redoublaient. Sa vue se brouilla.

Puis, par chance, les ténèbres l'avalèrent.

— Le courrier, mademoiselle.

Marguerite était occupée à préparer les menus de la semaine. Levant les yeux, elle découvrit le majordome sur le seuil de la pièce. Elle lui fit signe d'entrer et repoussa les menus.

— Merci, murmura-t-elle lorsqu'il lui tendit le plateau d'argent.

Elle prit le courrier, le déposa devant elle et décacheta machinalement la lettre du dessus tout en pensant à Philippe, qui lui paraissait lointain depuis quelques jours. Elle était prisonnière dans sa propre maison, n'ayant même pas droit à une brève promenade en ville. Des domestiques supplémentaires avaient été engagés pour la protéger.

Son attention fut attirée par une lettre cachetée à la cire noire.

Elle recevait peu de courrier. Sa mère et son père l'avaient reniée. Ses sœurs ne lui écrivaient que de loin en loin. Pourtant, il y avait son nom sur l'enveloppe, pas celui de Philippe.

Ayant ouvert la lettre avec soin, elle lut ces quelques lignes écrites d'une main nerveuse :

Saint-Martin a deux possibilités. Renoncer à vous ou renoncer à la vie. Je sais ce qu'il va choisir. La vraie question, c'est : Et vous ?

L'Esprit

Marguerite se rembrunit, et appela aussitôt le majordome.

— Qui a apporté cela ? demanda-t-elle lorsqu'il réapparut.

— C'est un valet qui me l'a donné. Je vais me renseigner.

Elle acquiesça d'un hochement de tête et relut l'étrange message.

Un moment plus tard, le majordome revint.

— Le valet ne se souvient pas, mademoiselle.

— Mmm...

— Il y a un messager à la porte qui demande à vous voir.

Un frisson courut le long de l'échine de Marguerite. Elle replia soigneusement la lettre, la posa sur la table de chêne et se leva. Lissant ses jupes, elle hésita. Elle était nerveuse depuis quelques jours, et ce curieux billet ne faisait qu'accroître son malaise.

Contournant la table, elle quitta la pièce et gagna le vestibule d'un pas de plus en plus pesant. Les poils sur sa nuque se hérissèrent à la pensée que c'était elle, désormais, que l'on menaçait. Si cela l'inquiétait, elle n'osait penser ce qu'il en serait pour Philippe. Si seulement ils savaient ce qui se cachait derrière tout cela...

Elle s'immobilisa près du grand escalier, à distance du messenger.

— Qu'y a-t-il ? s'enquit-elle.

— C'est le comte Desjardins qui m'envoie.

Le cœur de Marguerite manqua un battement.

L'allure de l'homme n'avait rien de rassurant. Visiblement nerveux, il avait les cheveux en bataille, et ses vêtements déchirés étaient maculés de taches sombres.

— Le marquis de Saint-Martin a été agressé il y a quelques heures, annonça-t-il.

— Oh, non !

La peur fit chanceler Marguerite, qui dut agripper la rampe pour ne pas s'effondrer.

— Il est gravement blessé, reprit le messenger. Il a été ramené chez lui. On s'occupe de lui, mais son état est inquiétant. Le comte Desjardins tenait à vous prévenir.

La pièce se mit à tourner. Marguerite avait l'impression de manquer d'air. L'étau qui lui comprimait soudain la poitrine était si serré qu'elle faillit s'évanouir.

— Me prévenir, répéta-t-elle, en pensant à la lettre restée sur la table de la salle à manger.

Si elle avait écouté son instinct, elle se serait précipitée chez Philippe pour être avec lui, le chérir, le soigner.

Mais c'était impossible. Il avait une épouse. C'était à elle que revenait le privilège de veiller sur lui.

Mon Dieu...

Marguerite se laissa glisser sur le sol, ses jupes formant une grande corolle jaune autour d'elle. Elle voyait flou à travers les larmes qui coulaient en abondance. Le majordome se précipita pour l'aider à se relever, mais elle l'arrêta d'un geste.

— Votre cousin travaille-t-il toujours chez le marquis de Saint-Martin ? murmura-t-elle.

— Oui, mademoiselle.

Sans qu'elle ait besoin d'en dire plus, le serviteur ajouta :

— Je vais envoyer quelqu'un afin de voir ce qu'il en est.

— Qu'il se dépêche !

Alors que le messenger s'en allait à reculons, Marguerite le fusilla du regard. La rage lui donna la force de se relever.

— Quant à vous, lui dit-elle en serrant les poings, retournez chez le comte Desjardins et dites-lui de ma part que si le marquis doit mourir, lui aussi mourra.

Le messager s'inclina et tourna les talons, laissant Marguerite anéantie. Immobile, elle parvenait à peine à respirer. Sa vie était en lambeaux.

Comment pourrait-elle survivre sans Philippe ?

Une main lui toucha timidement le bras. Relevant la tête, elle découvrit Celie, sa femme de chambre.

— Que puis-je faire ? demanda la jeune fille.

— Rien, répondit Marguerite d'une voix enrouée. Tout est entre les mains de Dieu, désormais.

— Le vicomte de Grenier pourrait peut-être vous aider ?

Marguerite fronça les sourcils, étonnée par cette suggestion. Elle n'avait personne vers qui se tourner. Ses sœurs, peut-être, mais elles n'avaient rien à lui offrir, et penseraient probablement que la femme déchue qu'elle avait choisi d'être méritait son destin.

— Pourquoi m'aiderait-il ?

Celie haussa les épaules.

— Envoyez quelqu'un chez lui, ordonna Marguerite, devinant qu'il devait déjà être au courant des événements de la journée.

La servante s'inclina et s'éloigna en toute hâte.

Grenier n'arriva que plusieurs heures plus tard. Il apparut dans le sillage du majordome, échevelé et toujours aussi séduisant en dépit de ses traits tirés et de son regard triste.

Le cœur de Marguerite se serra à sa vue. Elle se leva pour l'accueillir.

— Milord.

— Je suis venu aussi vite que possible.

Il la rejoignit et lui prit spontanément les mains.

— Je vous en suis reconnaissante.

— Je suis d'abord passé chez Desjardins, afin de voir ce qu'il savait exactement.

Elle l'invita à s'asseoir, et il prit place près d'elle, sur le petit canapé.

— Vous a-t-il appris des choses intéressantes ? demanda-t-elle.

— Il m'a parlé ouvertement... mais je crois que c'est parce qu'il était ébranlé.

— Que voulez-vous dire ?

Grenier poussa un soupir si éloquent qu'elle se sentit mal.

— J'ai toujours cru que Desjardins était aussi solide qu'un roc malgré son jeune âge et qu'il faisait partie de ces gens qui ne se laisseront jamais intimider par rien.

— Intimider ? répéta Marguerite d'une voix altérée.

— Oui. Marguerite...

— Mais enfin, allez-vous m'expliquer de quoi il retourne !

— Eh bien, il paraît que Saint-Martin a caché des documents d'une grande valeur. Dans cette maison.

— Où ?

— Je l'ignore. Desjardins n'est même pas certain que ce soit vrai. Il se trouve juste qu'il a reçu des menaces depuis trois mois de la part d'un mystérieux personnage qui promet de vous faire du mal, à Saint-Martin et à vous, si on ne lui donne pas ce qu'il désire.

Marguerite regarda autour d'elle comme si elle cherchait des yeux les fameux documents.

— Alors, nous faisons fausse route.

— Je vous demande pardon ?

— Saint-Martin pensait qu'on me reprochait de le distraire de sa mission. Nous ne comprenions pas pourquoi Desjardins s'inquiétait à ce point pour une maîtresse. Jamais nous n'avons songé qu'il pouvait s'agir d'autre chose.

— *Vous* n'y avez pas songé, rectifia le vicomte d'une voix douce. Saint-Martin savait fort bien qu'il était en possession de quelque chose d'important. Il n'a pas jugé bon de vous en faire part, voilà tout.

À en juger par son expression satisfaite, Marguerite devina qu'il espérait provoquer une fêlure entre Philippe et elle. Mais il perdait son temps. Elle était raisonnable. Elle ne trouvait pas curieux que Philippe ait gardé pour lui des informations concernant le « secret du roi ». À quoi cela lui aurait-il servi d'en savoir davantage, à part s'inquiéter à propos de choses qui ne dépendaient pas d'elle ?

— Dans ces conditions, que puis-je faire ? demanda-t-elle.

— Je n'en sais rien, avoua le vicomte en s'inclinant vers elle. La seule chose dont je suis sûr, c'est que vous ne pouvez pas rester ici.

— Allons donc ! Si quelqu'un veut quelque chose qui se trouve dans cette maison, qu'il le prenne. On ne va pas risquer la vie de Saint-Martin pour cela.

— Ce quelqu'un en a aussi après vous.

Marguerite battit des paupières.

— Pourquoi ?

— Quel que soit cet individu, il nourrit une haine profonde à l'égard de Saint-Martin. Il veut lui ôter tout ce qu'il a de précieux, y compris vous. Desjardins est très impressionné par l'agression d'aujourd'hui. Il redoute que la prochaine fois Saint-Martin n'y laisse sa vie, même si on lui a dit qu'on ne souhaitait pas sa mort, que ce serait un sort trop doux.

Marguerite se leva, les larmes aux yeux.

— Desjardins a-t-il averti Philippe ? Ou l'a-t-il laissé dans l'ignorance des menaces qui pesaient sur lui ?

Grenier se leva à son tour.

— Je n'en sais rien et, franchement, je m'en moque. C'est pour vous que je m'inquiète. Vous n'êtes pour rien dans tout cela et cependant votre vie est menacée.

— Ma vie est avec Philippe.

— Et quand il sera mort ? rétorqua le vicomte, visiblement exaspéré. Que ferez-vous ?

— Êtes-vous en train de me dire que si je le quittais, cela pourrait le sauver ?

— C'est possible. Desjardins pense que votre départ lui permettrait de calmer l'homme qui se fait appeler L'Esprit. Cela lui donnerait une chance de retrouver les documents manquants et de clore l'affaire.

— L'Esprit.

Marguerite pivota brusquement sur ses talons, quitta le salon et regagna la salle à manger. Elle s'empara de la mystérieuse lettre qu'elle avait abandonnée sur la table et la relut. La nausée la saisit tandis que ses doigts se crispaient sur le papier.

Elle sentit Grenier approcher dans son dos. Ses grandes mains se posèrent sur ses épaules et les pressèrent doucement.

— Permettez-moi de vous aider.

— Vous avez déjà fait beaucoup et je vous en remercie, dit-elle en se retournant. Je ne peux me permettre de vous demander davantage.

Les beaux traits du vicomte s'adoucirent.

— Vous n'avez pas les moyens de vous sortir de ce pétrin toute seule, murmura-t-il en lui caressant la joue.

— J'ai quelques bijoux.

— Vous n'irez pas loin avec cela, répliqua-t-il avec dédain.

— J'en conviens, mais cela me permettra de tenir jusqu'à ce que Saint-Martin soit remis et que la question des documents soit résolue.

— Remis ? répéta Grenier. Il est tellement mal en point que s'il passe la nuit ce sera un miracle.

Marguerite blêmit. La tête lui tournait et elle tendit la main vers la table pour s'y agripper.

— Asseyez-vous, ordonna le vicomte en tirant une chaise. Vous n'êtes apparemment pas bien.

— Vous me croirez sans doute si je vous dis que la journée a été éprouvante, murmura-t-elle en acceptant le siège.

Il parut sur le point d'argumenter, puis se ravisa.

— Mon offre tient toujours, fit-il.

Il s'assit près d'elle et lui prit la main. Elle croisa son regard, y lut de la compassion.

— Le moment est mal choisi pour parler de cela, souffla-t-elle.

Elle était malade rien que d'y penser. La vie sans Philippe ? La vie avec un autre homme ? C'était inconcevable.

Quelqu'un frappa à la porte, qui était restée entrouverte. Il s'agissait de Celie.

— Mademoiselle, je peux vous parler, s'il vous plaît ? s'enquit-elle.

Elle triturait son tablier et ses yeux étaient rouges. Le sang de Marguerite se figea dans ses veines. Elle la rejoignit dans le couloir

— Qu’y a-t-il ?

— Le cuisinier a fait du ragoût. J’étais en retard...

Les nerfs à fleur de peau, Marguerite n’avait pas de temps à perdre en préambule. Elle agrippa la jeune fille par les bras et la secoua.

— Vas-tu me dire ce qu’il se passe à la fin ?

— Ils sont morts ! cria Celie. Le cuisinier... les valets... Ils sont morts ! *Tous !*

Grenier jaillit de la salle à manger en courant, glissa sur le marbre du couloir, se redressa et fonça vers l’arrière de la maison. Marguerite lui emboîta le pas, le cœur battant si fort qu’elle crut qu’il allait exploser. Le vicomte entra dans la cuisine, lâcha un juron et fit demi-tour abruptement.

Lorsqu’elle passa à sa portée, il lui attrapa le bras pour l’empêcher d’aller plus loin.

— Empoisonnés, lui chuchota-t-il à l’oreille.

C’en était trop. Le sol se déroba sous ses pieds et elle sombra dans la nuit noire de l’inconscience.

Paris, 1780

C'était le genre d'homme capable de subjuguier une femme d'un seul regard. Un regard comme celui qu'il était justement en train de braquer sur elle.

De son côté, Lynette Baillon observait le fameux Simon Quinn avec la même audace, admirant ses cheveux aile de corbeau et ses yeux bleus lumineux.

Quinn était appuyé contre une colonne cannelée dans la salle de bal de la baronne Orlanda, les bras croisés avec nonchalance sur son torse musclé. Il semblait à la fois détendu et vigilant, un curieux contraste qu'elle avait déjà remarqué la première fois qu'elle l'avait vu, chevauchant au clair de lune dans les rues de Paris. Ce soir, il portait des couleurs plutôt ternes, du gris et du bleu foncé. Dans cette soirée à l'ambiance délibérément libertine – bougies exhalant des parfums épicés, carrosses habilement dissimulés derrière une fausse forêt, accortes servantes en tenues suggestives –, il tranchait par son austérité.

Elle était quant à elle toute de blanc vêtue, ses jupes rehaussées de fils d'argent et de rubans dorés. Si l'on ajoutait son teint pâle, sa blondeur et son loup de soie pourpre, elle attirait inmanquablement les regards.

En particulier, ceux du sieur Simon Quinn.

Ils n'avaient pas été présentés. Elle avait appris son nom en laissant traîner ses oreilles, écoutant avec intérêt ce qui se murmurait à son sujet – des histoires tendant à prouver que c'était un mauvais sujet. Il vivait en marge, seul. convoité par les femmes et craint par les hommes, pour les mêmes raisons. À part sa réputation de séducteur, il n'avait rien pour lui, ni titre, ni fortune, ni hautes vertus. La baronne aimait choquer la bonne société, ce qui expliquait sa présence ici. Il était la grande attraction de la soirée et cela ne semblait pas le déranger. Lynette avait envie de le rejoindre, de s'afficher avec lui, de troubler sa solitude.

Quinn était grand et fort. Mâchoire volontaire, nez aquilin. Ses sourcils fièrement arqués lui donnaient un air arrogant, mais ses longs cils adoucissaient ce que son expression pouvait avoir de dur. Selon elle, ce qu'il y avait de plus beau dans ce visage buriné, c'était la bouche. Ses lèvres étaient parfaites, ni trop fines ni trop charnues, et lorsqu'elles souriaient – ce qui était le cas en cet instant –, elles étaient irrésistibles. Lynette les aurait volontiers embrassées, mordillées, et n'aurait pas rechigné à les sentir courir sur sa peau.

— Entre ta sœur et toi, lui avait dit un jour sa mère, c'est toi qui me ressembles le plus. Tu es passionnée, tu as le sang chaud. Espérons que cela ne te poussera pas à faire de bêtises.

Pour l'heure, son sang lui semblait chaud, en effet. Sa poitrine se soulevait et s'abaissait au rythme de sa respiration saccadée. Son cœur battait la chamade. Comment pouvait-on se laisser ainsi troubler par un inconnu ? À cette distance et au milieu d'une foule, qui plus est !

Il s'écarta soudain de la colonne et se dirigea vers elle d'un pas souple et déterminé qui n'était pas sans évoquer un prédateur en maraude. Il eut tôt fait de franchir l'espace qui les séparait, indifférent aux gens qu'il forçait à s'écarter de son chemin. Lynette prit une profonde inspiration. Ses mains devinrent moites dans ses gants.

Lorsqu'il l'eut rejointe, elle renversa la tête en arrière et admira sans vergogne ses traits d'une farouche beauté. Elle fut d'emblée grisée par son parfum, mélange de tabac et de musc, et elle faillit céder à la tentation de se hisser sur la pointe des pieds pour lui humer le cou.

— Mademoiselle.

Elle frissonna au son de cette voix aussi chaude et enveloppante qu'une étreinte amoureuse.

— Monsieur Quinn, répondit-elle.

Quinn l'examina sous ses paupières à demi baissées. Puis, sans crier gare, il l'attrapa par le coude. Prise au dépourvu, elle ne songea même pas à protester.

C'est en tout cas ce qu'elle se dit. Elle n'était pas encore prête à admettre qu'elle ne demandait pas mieux que d'attirer l'attention d'un tel homme. Un homme qui, sous des dehors policés, dissimulait une masculinité à l'état brut.

Il l'entraîna à travers la foule, emprunta un couloir, ouvrit une porte et la poussa dans la pièce. Seul le clair de lune filtrait entre les rideaux et, l'espace d'un instant, après les illuminations de la salle de bal, elle eut l'impression d'être aveugle.

Ses yeux s'accoutumèrent peu à peu à la pénombre. Et lorsqu'elle parvint à y voir suffisamment, elle s'avança dans la pièce : une vaste bibliothèque aux étagères bien garnies dans laquelle flottait une odeur de cuir et de papier.

La musique et les rires s'estompèrent. Le bruit du verrou qu'on poussait lui arracha un sursaut. Elle avait les nerfs tendus à craquer. Elle n'était consciente de rien d'autre que de Quinn et du fait qu'ils étaient seuls.

— À quel jeu jouez-vous ? demanda-t-il sèchement.

Elle se retourna.

— Je vous regardais, reconnut-elle de bonne grâce.

Elle n'était pas mécontente d'avoir la lumière dans le dos, car cela dissimulait ses traits tout en révélant ceux de Quinn.

— Cela dit, ajouta-t-elle, n'importe quelle femme en aurait fait autant.

— Mais vous n'êtes pas n'importe quelle femme, n'est-ce pas ? rétorqua-t-il d'une voix traînante en s'approchant.

Ainsi donc, il la connaissait. Cela l'étonna. Sa mère avait tenu à ce qu'elles dissimulent leur identité. Elles habitaient chez une amie plutôt que dans leur propre demeure, et elles utilisaient des faux noms. Sa mère avait déclaré que son père serait furieux s'il apprenait qu'elles avaient fait un détour par Paris au lieu de se rendre directement en Espagne. Elle aurait été prête à tout pour y aller.

Mais alors... si Quinn connaissait sa véritable identité, pourquoi l'avait-il entraînée à l'écart au vu et au su de tous ?

— C'est vous qui m'avez abordée, observa-t-elle. Rien ne vous y obligeait.

Il l'attira brutalement contre lui.

— Je suis ici à cause de vous. Si vous étiez restée bien sage quelques jours de plus, il y a longtemps que j'aurais quitté la France.

Elle fronça les sourcils. De quoi parlait-il ? Elle le lui aurait demandé s'il ne l'avait tenue dans ses bras. Personne n'avait jamais eu l'audace de se comporter ainsi avec la fille du vicomte de Grenier. Quinn n'avait pas hésité. C'était à peine croyable. Mais elle n'avait pas envie de se libérer parce qu'elle éprouvait des sensations très agréables. Elle ne s'attendait pas que ses muscles soient aussi durs que la pierre.

Alors que son souffle s'accélérait, elle se risqua à appuyer les seins contre son torse. C'était de la folie. Non seulement elle ne le connaissait pas, mais il avait l'air furieux.

Pourtant, curieusement, elle se sentait en sécurité avec lui.

Pendant un long moment, Quinn ne bougea pas. Puis il l'entraîna jusqu'à la fenêtre, écarta les rideaux et dénoua sans douceur le ruban qui maintenait son masque en place. Ce dernier tomba, et elle apparut à visage découvert. Elle se sentit nue, tout soudain, mais pas encore assez nue. Elle fut prise du désir absurde d'ôter un à un ses vêtements tandis qu'il la regarderait faire. C'était enivrant d'être au centre de l'attention d'un aussi bel homme.

Il se pencha sur elle, l'air sombre, la bouche sévère.

— Pourquoi me regardez-vous comme cela ? demanda-t-il sèchement.

Elle ravala sa salive.

— Comme quoi ?

Quinn lâcha un soupir agacé, laissa retomber le rideau et la prit par la taille.

— Comme si vous aviez envie de me mettre dans votre lit.

Seigneur, que répondre à cela ?

— Le fait est que vous êtes très séduisant, monsieur Quinn.

— Voilà autre chose ! s'exclama-t-il d'une voix sourde. Vous m'appellez *M. Quinn*, à présent ?

Il n'eut qu'à presser ses grandes mains dans son dos pour qu'elle se sente toute petite et fragile.

Conquise.

— J'ai toujours su que vous étiez un peu folle, ajouta-t-il.

Comme elle se passait la langue sur les lèvres pour les humecter, il se figea.

— À quel jeu jouez-vous ? redemanda-t-il.

Cette fois, elle perçut dans sa voix quelque chose de... vaguement dangereux. Et d'excitant.

— Je, euh... je crois que nous sommes l'un et l'autre un peu troublés, risqua-t-elle.

Il glissa une main sur sa nuque, referma l'autre sur sa hanche.

— Ah, ça, aucun doute, je suis troublé !

D'un mouvement du poignet, il la força à se renverser, puis s'inclina sur elle.

Leurs souffles se mêlaient, le moindre mouvement était un délice, leurs corps se frottant l'un contre l'autre de manière obscène. Elle était brûlante, et cela avait commencé dès le premier regard échangé dans la salle de bal.

— Vous avez envie de baiser, pas vrai ? murmura-t-il, ses lèvres lui effleurant presque la joue.

Cette caresse était divinement perverse en son genre, et un mélange de crainte et de désir la fit frissonner.

— Tout votre corps le réclame, petite sorcière, reprit-il. Et tel que vous me voyez, je suis prêt à lui faire ce plaisir...

— Je... je... balbutia-t-elle.

Quinn tourna brusquement la tête et écrasa sa bouche sur la sienne. À l'évidence, il se moquait d'être délicat ou doux, et elle eut les lèvres meurtries. Elle aurait dû avoir peur. Il semblait avoir du mal à se contrôler, osciller entre exaspération et désir.

En gémissant, elle agrippa les revers de sa veste pour l'empêcher de s'écarter. Grisée par la saveur de ses lèvres, elle les lécha. Il laissa échapper un grondement et frota fébrilement son ventre contre le sien. Elle s'abandonna entre ses bras et, apparemment satisfait de sa capitulation, il se montra plus tendre.

— Dites-moi un peu ce que vous trafiquez en ce moment, murmura-t-il avant de lui mordiller la commissure des lèvres.

— Je me laisse embrasser.

Joignant le geste à la parole, elle lui tendit sa bouche. Elle avait l'impression d'être ivre. La pièce se mit à tourner derrière ses paupières closes et elle serait sans doute tombée s'il ne l'avait tenue aussi solidement.

Il pivota légèrement et s'assit sur une chaise toute proche. Le changement de position la surprit, elle perdit l'équilibre et se retrouva presque couchée sur les cuisses de Quinn.

— Pourquoi maintenant ? chuchota-t-il en lui mordillant l'oreille.

Les bras drapés sur ses épaules, elle lui offrit sa gorge. Il y plaqua aussitôt les lèvres et la suçait délicatement. Elle en frémit de plaisir...

— Monsieur Quinn...

Il éclata d'un rire chaleureux qui avait de quoi surprendre.

— Qui se serait douté que vous aviez ce tempérament de feu sous vos airs glacials ?

— Embrassez-moi encore, implora-t-elle, d'autant plus avide de ses baisers qu'elle en connaissait maintenant la saveur.

— Nous ferions mieux de partir avant que je ne retrousse vos jupes et que je vous prenne sur-le-champ.

— Non...

Quinn lui mordilla la lèvre inférieure, l'aspira dans sa bouche. Elle était brûlante, moite, tremblante de désir.

— Dans ce cas, trouvons un endroit plus intime, Lysette. Avant que je perde la tête.

Lysette.

Elle se pétrifia, et son cœur cessa de battre.

Comprenant soudain la raison de toutes ses questions, elle fut horrifiée. Simon Quinn connaissait sa sœur. Sa jumelle. Sa plus chère amie. Son plus grand chagrin.

Car Lysette était morte, son corps enseveli dans une superbe crypte, quelque part en Pologne.

Comment Quinn pouvait-il la connaître et supposer qu'elle était encore en vie ?

Au large des côtes françaises, trois jours plus tôt...

Lysette Rousseau, tueuse émérite, aspira une goulée d'air pur par la fenêtre de sa cabine en se demandant pourquoi elle n'avait pas peur à l'approche du dénouement. Étant donné l'existence qu'elle menait, elle avait eu l'occasion de voir mourir beaucoup de gens. La plupart, paralysés par la terreur, avaient imploré miséricorde. Elle sonda son cœur à la recherche d'un quelconque attachement à sa propre vie et n'en trouva pas. La mort serait un soulagement ; elle ne voyait pas les choses autrement.

Le bateau sur lequel elle était prisonnière accosterait le lendemain matin. Ce qui l'attendait, elle n'en savait rien. Elle avait été envoyée en Angleterre pour y glaner des renseignements, mais s'était fait prendre. Deux autres agents français avaient été gardés comme monnaie d'échange. Un troisième était mort. Tué par elle. Il n'était pas impossible, si elle se fiait aux résultats désastreux de sa mission, que cette nuit soit sa dernière. Pourtant, elle n'était pas émue, elle ne ressentait presque rien.

Par tempérament, elle n'était pas portée à la méditation, mais elle s'interrogeait quand même sur le fait que son absence de mémoire était probablement la cause de son absence de joie de vivre. Elle se souvenait de ce qu'elle avait fait au cours des deux dernières années. Au-delà, son passé lui demeurait un mystère. Sans attaches, elle dérivait au hasard. D'aucuns auraient pu trouver curieux qu'une existence soumise au pouvoir d'autrui soit aussi épuisante, mais c'était pourtant le cas.

La serrure claqua, la porte derrière elle s'ouvrit et son gardien entra.

— Votre souper, annonça Simon Quinn.

Sa voix avait été tout spécialement conçue pour conduire les femmes à leur perte. Ses tonalités graves, sensuelles, n'étaient pas travaillées. Elles étaient inscrites dans la nature même du personnage.

Lysette se retourna. Il était vêtu d'une simple chemise blanche et d'une culotte, et ses cheveux noirs étaient détachés, ce qui ajoutait à son allure de pirate. En réalité, c'était un mercenaire au

service de la Couronne d'Angleterre. Ce qui faisait de lui son ennemi, dans une certaine mesure. Pourtant, elle se sentait en sécurité avec lui. Il ne la désirait pas, un fait clairement établi durant les derniers mois passés ensemble. Une fois même, elle lui avait carrément proposé de coucher avec elle, mais il avait décliné son offre. Pour cette raison, elle le trouvait presque sympathique. *Presque.*

— Je n'ai pas faim, dit-elle en le regardant poser sur la petite table une assiette de bœuf salé et des biscuits.

Il arqua un sourcil et la parcourut de la tête aux pieds. Simon était irlandais, comme en témoignaient ses yeux bleus, ses cheveux bruns et sa pointe d'accent. Il était très beau et doté d'un charme redoutable. Un seul de ses sourires promettait monts et merveilles... mais, attention, ce n'était qu'un prêt. Simon Quinn n'était pas homme à s'attacher. Insaisissable, il était d'autant plus séduisant. Elle avait vu des femmes lui tomber dans les bras sans qu'il fasse aucun effort.

— Vous avez besoin de manger, fit-il.

— Le roulis du bateau ne vaut rien à mon estomac.

Exaspéré, il se passa la main dans les cheveux d'un geste naturellement élégant. Son puissant biceps se gonfla. Simon avait la silhouette d'un travailleur de force, ce qui rebutait peut-être quelques femmes mais plaisait à toutes les autres. Lysette le contempla avec la même indifférence qu'elle contemplait la mort.

— Nous allons bientôt débarquer, c'est cela qui vous chiffonne ? hasarda-t-il.

— Vous auriez des remords si c'était le cas ?

Il lui adressa un regard noir qui la fit rire.

Elle savait qu'il la considérait avec un mélange de perplexité et de prudence. Il sentait qu'elle souffrait beaucoup de son manque de mémoire. Restait à savoir pourquoi. Lysette estimait que son absence de passé la rendait vulnérable et elle avait appris, de la pire façon qui soit, qu'on ne peut se permettre une faiblesse supplémentaire quand on appartient déjà au *sexe faible*.

— Vous n'essayez même pas d'être aimable, lui reprocha Simon.

— C'est vrai, concéda-t-elle en allant s'asseoir sur le seul siège disponible, une chaise en noisetier avec un grand dossier et des pieds ouvragés.

Ils partageaient une cabine plutôt confortable, et pourtant, les premiers jours avaient été parmi les plus pénibles qu'elle eût jamais vécus. Elle n'était pas habituée à cohabiter avec des hommes, surtout aussi longtemps.

— Vous serez débarrassé de moi demain, reprit-elle.

Simon s'assit sur le bord du lit pour ôter ses bottes. Un hamac dans un coin lui servait de couchage. Parfois, Lysette le regardait se balancer en rêvant à une vie meilleure.

— Je serais débarrassé de vous depuis longtemps si vous ne m'aviez pas joué autant de sales tours depuis le début de notre association.

— Hé, c'est mon métier, chéri !

— Et vous allez bientôt pouvoir exercer vos talents sur un autre malheureux.

— Une telle hypocrisie, c'est impressionnant !

Il lui coula un regard mauvais.

— J'ai démissionné avant de quitter l'Angleterre. Si je retourne en France, c'est uniquement pour mes hommes. Sinon, je serais ailleurs. Le plus loin possible de vous.

— Ah !

Elle avait beau afficher un sourire moqueur, elle admirait sa loyauté et son sens de l'honneur. Ses sous-fifres – une douzaine d'hommes en tout – étaient séquestrés quelque part, prêts à être échangés contre elle. Sa démission le libérait de toute obligation à leur égard, pourtant il continuait à se soucier d'eux, envers et contre tout.

— Quant à savoir si je vais être débarrassé de vous demain, j'en doute, reprit-il. L'échange ne se fera pas aussi vite. Il faudra d'abord que je voie mes hommes. Si l'un d'entre eux est mal en point, nous attendrons qu'il soit requinqué avant de conclure. En outre, il faudra négocier la libération de Jacques et de Cartland. Tout dépendra de la bonne volonté du comte Desjardins.

— Et si vous ne les récupérez pas tous ?

Simon la regarda avec gravité.

— Alors, vos amis ne vous récupéreront pas non plus.

— Peut-être que vous ne serez jamais débarrassé de moi, dans ce cas.

— Avouez que ce serait pénible pour vous.

— Oh, permettez-moi de vous contredire ! Vous êtes agréable à regarder. Et vous ne manquez pas de charme, dans le genre renfrogné.

Un autre à sa place lui aurait sans doute mené la vie dure. Simon, lui, l'avait réconfortée, avait pris soin d'elle – quoique d'assez mauvaise grâce. Avec son atroce réputation, il la fascinait. Lysette avait profité du temps passé avec lui pour tenter de découvrir ce qui motivait sa conduite. Si elle avait réussi, ç'aurait pu lui servir.

— Petite garce, murmura Simon en réponse à ses taquineries.

Laissant échapper un soupir, elle posa les pieds sur un vieux tabouret de bois grossièrement équarri. Y avait-il quelqu'un quelque part qui pensait à elle ? Quelqu'un qui se demandait pourquoi elle avait disparu ? Elle n'avait aucune idée de ce qui motivait Simon ni comment il était devenu mercenaire, mais elle savait ce qui la motivait, *elle* – le désir de découvrir qui elle était. Elle avait besoin d'argent et d'alliés dans une telle entreprise. Et elle était déterminée à tuer quiconque se dresserait en travers de sa route.

Lorsqu'elle était partie pour l'Angleterre, elle avait prévu un autre genre de retour. Le comte Desjardins avait promis de lui rendre sa liberté en échange de l'identité du patron de Simon. Au lieu de cela, elle revenait prisonnière.

— Mangez, ordonna Simon en indiquant la table.

Lysette envisagea de refuser de nouveau, mais elle n'avait pas envie de passer sa dernière nuit à se quereller avec la seule personne au monde qui lui inspirait un tant soit peu de sympathie.

Alors, elle obéit, en s'efforçant de ne pas penser au lendemain.

Il était exactement 11 heures du soir lorsqu'on frappa chez Simon Quinn.

Au même moment, l'horloge de parquet carillonna. Elle n'était pas seulement là pour donner l'heure mais aussi pour dissimuler une porte, l'une des issues secrètes que Simon avait fait percer lorsqu'il avait acheté cette maison trois ans plus tôt.

Il écouta la conversation entre son majordome et le visiteur, puis se leva en les entendant approcher du salon où il attendait. Depuis qu'il avait débarqué ce matin, il avait passé la journée à arranger ce rendez-vous, pressé d'en finir avec cette mission et de commencer une nouvelle vie. Aussitôt rentré chez lui, il avait fait porter une lettre à Desjardins pour demander à voir ses hommes et s'assurer qu'ils allaient bien. Si tel était le cas, l'échange pourrait avoir lieu le lendemain.

Il était habillé de pied en cap pour chevaucher et son grand manteau était drapé sur le dossier d'un fauteuil près de l'entrée. Un poignard était sanglé à sa cuisse et une courte épée pendait à sa ceinture – non qu'il ait l'intention de s'en servir – pour compléter son costume et distraire l'adversaire. Après tout il avait des poings, qu'il avait appris à utiliser très tôt car ce sont les seules armes sur lesquelles les pauvres peuvent toujours compter.

Il était prêt et confiant. Après être descendu du bateau, il s'était rendu à Paris accompagné d'une personne enveloppée dans une grande cape censée être Lysette. Une heure plus tard, cette dernière, déguisée en homme, avait été emmenée ailleurs de crainte qu'on ne la libère de force au lieu de l'échanger loyalement.

— Monsieur Quinn.

Simon étudia l'homme qui se tenait dans l'encadrement de la porte. Sec et nerveux, il avait l'allure débraillée d'un homme habitué à faire le coup de poing. Il était difficile de croire que ce malotru était lié à quelqu'un d'aussi aimable et délicat que le comte Desjardins, pourtant c'était le cas. Autrement, il n'aurait pas été là.

L'homme de Desjardins détonnait dans le décor raffiné de la maison de Simon. Bien que celui-ci ait grandi dans les bas-fonds de Dublin, puis de Londres, et ait été obligé de se battre pour le gîte et le couvert, sa prestance lui avait permis de devenir l'amant de la belle et riche lady Winter. Maria

lui avait appris beaucoup de choses, et notamment que l'habit faisait le moine. Grâce à elle, il était d'une élégance discrète, sachant qu'un homme de sa condition ne pouvait se permettre de parader. Sa retenue s'étendait à tout ce qu'il possédait, depuis ses chevaux et ses carrosses jusqu'à sa maison. Sa fortune ne faisait aucun doute, son bon goût non plus.

— On y va ? demanda l'homme en tâchant de prendre un accent distingué.

— Je suis prêt, répondit Simon qui se dirigea vers la porte, et cueillit son manteau au passage.

Une fois dehors, ils grimpèrent sur les montures qui les attendaient. Deux autres sbires l'escortaient, mais Simon se sentait de taille à les affronter tous les trois en cas de besoin. Mais si Lysette valait douze hommes à elle seule, il n'avait rien à craindre.

Une question se posait cependant.

Le comte était d'accord pour libérer les douze d'un seul coup en échange de Lysette, ce qui laisserait les *Illuminés* – le groupe pour lequel Desjardins travaillait – sans monnaie d'échange pour obtenir le retour de Jacques et de Cartland, les hommes restés aux mains de lord Eddington, l'ancien patron de Simon. Quelque chose clochait.

Cela dit, ce n'était pas son problème, et, quoique naturellement curieux, il s'en désintéressa. Il avait hâte d'en finir avec sa vie d'agent secret. Son récent séjour en Angleterre, ainsi que sa brève (et strictement amicale) rencontre avec Maria, désormais mariée, lui avaient rappelé l'époque où il était content de son sort. Le contraste avec ces dernières années si agitées était tel qu'il en avait déduit qu'il était temps de passer à autre chose. Pour le meilleur ou pour le pire, il avait besoin de changer de vie. Continuer ainsi était hors de question.

Les sabots des chevaux résonnaient sur les pavés et la brise nocturne caressait les joues de Simon. Ils croisaient parfois un attelage. Les piétons se hâtaient sur les trottoirs. Il remarquait tout, par habitude. Sa vie avait si souvent dépendu d'une connaissance aiguë de son environnement que son attention aux détails était devenue une seconde nature.

Il avait longtemps cru que l'existence qu'il menait n'avait rien de particulièrement éprouvant. À présent, il envisageait un avenir dans lequel il n'aurait pas à redouter sans cesse une embuscade, et il sourit.

— On arrive.

Imitant les autres cavaliers, il engagea sa monture dans une allée et s'arrêta devant une barrière. Lorsque les chevaux furent attachés, on lui fit franchir une grille et il se retrouva dans un cimetière.

— Je vais être obligé de vous bander les yeux, prévint l'un des sbires.

— Non, déclara Simon en dégainant son épée.

— Pas longtemps, assura l'homme avec un sourire à glacer les sangs.

— J'ai une très mauvaise mémoire, grinça Simon. Vous n'avez pas à craindre que je ne fasse alliance avec les macchabées pour revenir vous hanter.

— Ou vous acceptez le bandeau ou on fait demi-tour, décréta l'autre.

Simon hésita, s'efforçant de deviner leurs véritables intentions. Il feignit même de rebrousser chemin, mais ils lui emboîtèrent le pas, preuve s'il en fallait qu'ils n'étaient pas prêts à céder.

— D'accord pour le bandeau, concéda-t-il en rengainant son épée. Mais pas longtemps. Et vous ne m'attachez pas les mains.

— Entendu.

On lui banda les yeux et deux hommes le prirent chacun par un coude. Ils traversèrent une pelouse moelleuse, puis descendirent des marches de pierre. Plus ils progressaient, plus l'air sentait le moisi. Simon trébucha sur le sol inégal. Il lâcha un juron et les autres ricanèrent.

— On s'arrête là ! lui ordonna un des hommes un moment plus tard.

Simon s'immobilisa et le bandeau lui fut ôté. Après avoir cillé à deux ou trois reprises, il eut confirmation de ses soupçons : il se trouvait dans des catacombes, sous la ville. Des torches fixées aux murs à intervalles réguliers semblaient indiquer que le passage était fréquenté. Il en décrocha une, pour s'éclairer, mais aussi parce que cela pouvait servir d'arme. Comme ses compagnons le considéraient d'un œil soupçonneux, il les toisa. Leur chef haussa les épaules et indiqua le chemin sans faire d'histoires.

Ils parcoururent un labyrinthe, s'enfonçant à chaque pas plus profondément dans les entrailles de la terre. Ils débouchèrent enfin dans une espèce de caverne qui avait été transformée en prison. Ses hommes étaient entassés dans trois cages, par groupes de quatre, certains couchés à même le sol, d'autres assis, adossés aux barreaux. Plusieurs gardes étaient chargés de les surveiller, mais, pour l'heure, ils jouaient aux cartes.

— Comment allez-vous ? demanda Simon en les balayant d'un regard circulaire.

Ils étaient sales et puaien, amaigris et hirsutes, mais au son de sa voix ils se levèrent comme un seul homme. À première vue, tous étaient indemnes. Ils s'agrippèrent aux barreaux, le regard plein d'espoir.

— J'aurais bien besoin d'un bain, dit l'un.

— Et d'une bière, dit un autre.

— D'une femme, aussi ? suggéra Simon avec un sourire.

— Ah, ouais !

— Vous serez libres demain, dit-il en se rapprochant. J'aurais peut-être pu vous faire sortir aujourd'hui, mais je voulais m'assurer que vous étiez tous en bonne santé avant de leur donner ce qu'ils voulaient.

Un homme du nom de Richard Becking tendit une main crasseuse dont Simon s'empara sans hésitation.

— Merci, Quinn, dit-il d'une voix éraillée.

— Je t'en prie, mon ami, répondit Simon en prolongeant la poignée de main le temps de lui faire passer un petit bout de papier roulé serré.

Richard plissa imperceptiblement les yeux en signe de connivence. Dans ce billet, Simon détaillait la manière dont l'échange devait se dérouler et comment il souhaitait en être informé avant de libérer Lysette.

Sur ce, il les salua et rebroussa chemin, rejoignant la surface de la même façon qu'il l'avait quittée, moitié avec un bandeau sur les yeux, moitié sans. Il se sépara des hommes de Desjardins et rentra chez lui.

Il y avait moins de monde dans les rues et il ne croisa qu'une seule voiture, qu'il examina soigneusement au passage. Il remarqua une main de femme sur le rebord de la fenêtre et les armoiries sur la portière. L'équipage ne représentait donc aucun danger. Il l'oublia aussitôt.

Ce cavalier avait une allure folle.

Lynette Baillon se redressa sur la banquette, et pivota pour le regarder par la fenêtre de la voiture jusqu'à ce qu'il ait disparu.

Il avait une bonne assiette, tenait les rênes de son alezan d'une seule main, son autre main reposant sur la poignée de sa courte épée. Il apparaissait désinvolte, mais elle ne fut pas dupe. Il était attentif à tout ce qui se passait autour de lui. Pendant un instant, il suivit des yeux leur attelage. Il n'avait pas de chapeau pour dissimuler son beau visage.

— Que se passe-t-il ? s'enquit sa mère, assise en face d'elle.

— J'admiraïs un bel homme, expliqua-t-elle en se radossant à son siège.

— Quelle effrontée tu fais, lui reprocha la vicomtesse. Et s'il t'avait vue te dévisser le cou de cette façon ?

— Il fait trop sombre, répliqua Lynette, puisque vous interdisez qu'on allume les lampes.

Sa mère soupira et se massa les tempes.

— Il y a du danger partout. Tu ne veux pas comprendre.

— C'est plutôt vous qui ne voulez pas m'expliquer.

— Lynette...

La voix était terriblement lasse, ce qui incita Lynette à changer de sujet. Maintenant que sa sœur était morte, elle se sentait obligée de reconforter sa mère chaque fois qu'elle le pouvait. Un rôle qui ne lui convenait pas vraiment. Des deux sœurs, Lysette avait été la plus sage et Lynette la plus dissipée, celle qui cherchait sans cesse à inventer de nouvelles bêtises.

— Pardonnez-moi, maman.

— Tu n'y es pour rien, c'est le voyage qui m'a fatiguée.

La vicomtesse était d'une beauté délicate, avec ses cheveux blond clair et ses traits d'une grande finesse – autant d'atouts dont avaient hérité ses filles. L'âge n'avait en rien atténué son charme, et elle demeurait adorable. Cela dit, l'impression de fragilité était trompeuse. Marguerite Baillon, vicomtesse de Grenier, était remarquablement solide. Lorsqu'elle se fixait un but, rien ne pouvait l'en détourner.

Sauf une prière de l'une de ses filles.

Elle n'avait jamais été capable de leur refuser quoi que ce soit. Et la perte de l'une la poussait à faire les quatre volontés de l'autre. Raison pour laquelle elles se trouvaient à Paris. Lynette avait toujours rêvé de visiter la ville, alors, quand la vicomtesse avait projeté un voyage en Espagne pour se changer les idées, Lynette lui avait suggéré de faire un petit détour. Marguerite n'aimait guère Paris, mais elle avait exaucé le vœu de sa fille.

La vicomtesse étouffa un bâillement.

— Tout ce dont j'ai besoin, c'est d'un bain chaud et de quarante-huit heures de sommeil.

— Mais nous ne sommes là que pour une semaine ! protesta Lynette. Vous n'allez quand même pas passer deux jours sur sept à dormir !

— Je plaisantais, ma petite fille. Quoi qu'il en soit, ton père a des affaires à régler à Paris la semaine prochaine. Je n'ai pas envie de me faire gronder pour avoir changé nos plans.

Son père était aussi prudent que sa mère. Il voulait tout le temps savoir où elles se trouvaient.

— Moi non plus, assura Lynette.

Elle regarda de nouveau par la fenêtre. La joie du voyage pâtiissait de l'absence de Lysette. Elles avaient été inséparables depuis le moment de leur conception, et après deux ans Lynette endurait toujours le genre de deuil atroce que seule une jumelle peut connaître. C'était comme si on l'avait amputée d'une partie d'elle-même et elle ressentait constamment ce manque.

« Je vais profiter de cette aventure pour nous deux, Lysette, pensa-t-elle. Je visiterai tous les lieux dont nous avons parlé, même ceux dont j'ai dit qu'ils ne m'intéressaient pas. Je vais faire comme si tu étais à mes côtés, et tu verras les choses par mes yeux. »

— Elle me manque, murmura-t-elle, la gorge nouée par le chagrin et les remords. Elle me manque terriblement.

— Nous allons vivre pour elle, déclara la vicomtesse d'une voix douce. Chaque jour.

— Oui, maman.

Lynette appuya la nuque contre le dossier de la banquette et ferma les yeux. Curieusement, elle repensa au fringant cavalier. Il avait l'air si vigoureux, si vivant, même à cette distance. Si Lysette avait été là, elles en auraient parlé.

« As-tu déjà vu plus bel homme ? » aurait demandé Lynette.

« Ces hommes-là sont des sources d'ennuis, aurait répondu sa sœur. Ils ne se marient pas. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle ils sont comme ça. Mieux vaut un compagnon gentil et sérieux. »

Sa fougue avait toujours été contenue par le tempérament raisonnable de Lysette. Ç'avait été son point d'ancrage. Sans sa sœur, elle avait l'impression de partir à la dérive.

Lynette aurait donné n'importe quoi pour que sa sœur soit là. Mais la mort la lui avait arrachée. À présent, elle devait apprendre à vivre sans elle.

Desjardins était dans sa cave, à la recherche d'une bouteille de bourgogne de derrière les fagots, lorsqu'une porte s'ouvrit en grinçant. Il tressaillit et son sang se glaça.

— Milord...

Il poussa un soupir de soulagement en reconnaissant la voix, et les muscles de ses épaules se détendirent légèrement. À ce stade, c'était tout ce qu'il pouvait espérer. On n'était jamais tranquille lorsqu'on était une marionnette dont quelqu'un d'autre tirait les ficelles.

Il se retourna et jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule du messager en direction de l'escalier de pierre qui menait aux catacombes. Histoire de voir si le diable n'était pas tapi dans l'ombre. Mais cela faisait des années que L'Esprit ne communiquait plus directement avec lui.

Des lettres, c'était tout ce qu'il recevait.

Il haussa un sourcil interrogateur et l'homme hocha la tête. Les mots étaient inutiles. L'échange avec Quinn aurait lieu le lendemain et la ravissante Lysette, sans nul doute son meilleur agent, lui serait rendue.

Il avait toujours du mal à croire qu'elle s'était fait prendre. Depuis deux ans qu'elle travaillait pour lui, elle n'avait jamais connu le moindre échec. Elle était peut-être irrémédiablement compromise. Il priait pour que ce ne soit pas le cas, parce qu'il avait plus que jamais besoin des services d'une belle femme. Une qui soit capable de mentir et de tuer sans scrupules. Hélas, ce genre de femme était rare !

Le messager disparut dans le tunnel et Desjardins remonta dans la cuisine, où de nombreux serviteurs s'affairaient à préparer le dîner pour sa famille et ses invités. Il laissa la bouteille sur une table avant de regagner le salon.

C'était la pièce qu'il aimait le moins dans la maison. Sa femme l'avait décorée dans des tons de bleu si pâles qu'ils paraissaient presque blancs. Tous les éléments métalliques étaient en argent, ce qui, à ses yeux du moins, ajoutait à l'impression d'être sur une banquise. Les seules touches de couleur venaient du portrait de Benjamin Franklin qui ornait l'un des murs.

Il aimait et respectait infiniment M. Franklin. Cet homme charmant et brillant était le grand maître de la loge des Neuf Sœurs.

C'était aussi la prochaine cible de L'Esprit.

Desjardins avait reçu une de ces maudites lettres une semaine plus tôt. Le fait de ne plus accepter ni argent ni bijoux n'avait pas suffi à couper le lien. Maintenant, pour prix de ses efforts, il n'obtenait plus rien sinon l'assurance que sa famille ne courait aucun risque.

En un sens, il était content que Lysette n'ait pas réussi son coup en Angleterre, sinon il aurait été obligé de lui rendre sa liberté, comme promis. Or dans cette nouvelle mission, il allait avoir besoin d'elle. L'Esprit voulait tout savoir à propos de Franklin : qui il rencontrait, ses conversations, à qui il écrivait. Des comptes rendus détaillés, pas juste de vagues informations comme celles qu'on glane en prêtant l'oreille aux rumeurs.

— Je l'ai trouvée, annonça victorieusement Desjardins.

Edward James s'arracha à la contemplation du portrait de Benjamin Franklin et inclina la tête de côté en signe d'approbation. Cet homme-là n'avait pas le sourire facile.

— Je vous remercie d’avoir pris cette peine. J’avoue que j’ai hâte de goûter un vin que vous tenez en aussi haute estime, milord.

Vu ce que James allait endurer dans un proche avenir, partager son meilleur vin avec lui était la moindre des choses, songea Desjardins.

James était le secrétaire de Benjamin Franklin, un emploi prestigieux qui était devenu une servitude. Il accompagnait Franklin partout, connaissait sa vie dans ses moindres détails, détails auxquels Desjardins avait ordre d’accéder. C’était un travail pénible, qui coûtait beaucoup de temps et d’énergie pour peu de profit. Jusqu’ici, dans l’ensemble, L’Esprit avait été content. Mais Desjardins ne souhaitait pas le satisfaire, il souhaitait le tuer. Pour y arriver, il fallait commencer par obtenir des informations de premier choix.

Et pour les soutirer, les jolies femmes étaient indispensables.

— Vous avez une très belle maison, déclara James.

— Merci.

Grand et maigre, l’Américain avait les cheveux bruns, des yeux marron embusqués derrière des bésicles et une mâchoire forte. Il n’était pas beau mais la fille de Desjardins, Anne, adorait son « austérité » et parlait sans cesse de lui. Elle ne manquait jamais une excursion à laquelle James participait et l’observait avec une attention scrupuleuse, s’inquiétant, par exemple, de savoir s’il prenait son thé avec du lait ou du sucre. Desjardins commençait donc à bien connaître le caractère de James et il avait l’intention d’en faire profiter Lysette.

— Qu’avez-vous prévu pour ces prochains jours ? s’enquit-il.

Il écouta attentivement la réponse de James, nota mentalement les points qui pourraient intéresser Lysette. Il souhaitait au petit secrétaire d’apprécier à son juste prix le temps passé avec la superbe blonde qui était tellement au-dessus de lui.

Elle allait lui coûter son poste et sa réputation, sinon un bien plus précieux encore : la vie.

— C'est donc là que nos chemins se séparent, murmura Lysette.

Simon affichait une mine réjouie. Si ç'avait été la fin d'une liaison, il se serait efforcé de paraître triste, par courtoisie. Vu les circonstances, les simagrées lui semblaient superflues.

— Vous avez l'air vraiment content, ajouta-t-elle en souriant.

Simon ne put s'empêcher de remarquer à quel point ce sourire illuminait ses traits. En vérité, Lysette était l'une des plus belles femmes qu'il eût jamais rencontrées. Ses somptueuses tresses semblaient faites de fils d'or et d'argent. Sa peau d'un blanc d'ivoire était satinée, et ses yeux, aussi bleus qu'un ciel d'été. Sa bouche aux lèvres bien ourlées était le suprême ornement de son visage en forme de cœur. Elle était plutôt petite mais parfaitement proportionnée, avec juste ce qu'il fallait d'appas, ni trop ni trop peu. Elle était si parfaite physiquement qu'il s'étonnait de n'avoir jamais eu envie d'elle, sinon peut-être la première fois qu'il l'avait vue. Même après plusieurs semaines d'abstinence, en l'ayant presque tout le temps sous la main, il n'avait jamais envisagé de coucher avec elle.

— Vous aussi, vous devez être contente d'être débarrassée de moi, répliqua-t-il d'un air dégagé.

— Bien sûr.

Le regard de Lysette retrouva sa dureté et Simon poussa un soupir navré. Une fois de plus, au moment où il s'attendrissait un peu, elle s'arrangeait pour lui rappeler qu'il avait de bonnes raisons de ne pas l'aimer. Cela n'avait rien à voir avec le fait qu'elle avait de l'aversion pour lui. Mais elle était tellement insaisissable ! Parfois elle avait l'air perdue, parfois elle semblait trop aimer son travail. Il la soupçonnait d'être un peu folle et la vie lui avait appris à éviter les gens à l'esprit dérangé. Ils étaient dangereux pour eux-mêmes comme pour les autres.

La voiture tourna dans une rue tranquille et s'arrêta devant la petite maison que Lysette indiqua. Sans attendre, Simon ouvrit la portière et sauta dehors. Puis il tendit la main pour aider la jeune femme à descendre.

— Où sommes-nous ? demanda-t-il.

— Chez moi.

Simon l'étudia avec attention. Elle paraissait pensive et mélancolique. L'éclat de ses yeux bleus était obscurci par des secrets qu'il n'avait pas envie de connaître.

Lysette Rousseau était l'une des pires criminelles qu'il ait eu le malheur de rencontrer, de celles qui prennent plaisir aux souffrances qu'elles infligent. Il avait parfois du mal à faire coïncider sa beauté et son apparente fragilité avec le tempérament qu'il lui connaissait. Il l'avait vue tuer un homme avec une férocité peu commune – un acte encore plus déconcertant quand il était commis par une séduisante jeune femme –, et cependant, elle avait le comportement et les goûts d'une personne bien née. Un tel mélange de politesse et de cruauté mettait mal à l'aise.

Franchement, il avait hâte d'être débarrassé d'elle et de ce mystère qu'elle représentait. Il était fatigué d'espionner les gens pour le compte d'un roi qui lui était indifférent. Il voulait vivre sa vie, et avait enfin accumulé une fortune suffisante pour se le permettre. Il n'aurait plus à servir les intérêts de quelqu'un d'autre. Le monde lui appartenait – ou, du moins, il lui appartiendrait une fois qu'il aurait échangé cette satanée Lysette contre Richard et les autres.

Il pivota et lui offrit son bras.

— Prête ?

Lysette prit une profonde inspiration et hocha la tête.

Visiblement, elle avait dû rassembler son courage avant d'acquiescer. Simon s'inquiéta brièvement pour elle, faillit même lui demander si elle avait besoin d'aide, puis se ravisa. Un reste d'esprit chevaleresque l'aurait poussé à secourir une demoiselle en détresse, mais, après tout, « comme on fait son lit, on se couche » : ce qui lui arrivait, elle l'avait bien cherché. Il n'avait aucun devoir envers elle. En revanche, il en avait envers la douzaine d'hommes qui travaillaient pour lui.

Malgré son hostilité, il déclara :

— Je vais rester à Paris encore un mois ou deux...

Ce n'était pas une proposition galante, et Lysette le savait. Il lui proposait juste un port où se réfugier en cas de tempête. Elle lui adressa un regard stupéfait et, un instant, apparut telle qu'elle était peut-être en réalité : candide, pleine d'une foi naïve en l'avenir.

Cela ne dura qu'une seconde.

Simon s'apprêta à subir un refus hargneux et railleur, comme chaque fois qu'il se montrait bienveillant à son égard. Au lieu de cela, elle esquissa un sourire et hocha presque imperceptiblement la tête.

Bras dessus, bras dessous, ils gravirent le perron. Lorsqu'ils pénétrèrent dans le vestibule, ils furent accueillis par les notes d'un pianoforte. Un magnifique lustre de cristal était suspendu au-dessus du sol de marbre noir veiné de jaune d'or. Les parfums de bouquets de fleurs fraîches se mêlaient aux sonorités claires du pianoforte pour souhaiter la bienvenue à Lysette.

Elle précéda Simon dans un salon tendu de jaune et d'or. Au milieu de ces teintes pastel, le comte Desjardins, tout de rouge vêtu, était immanquable. Il était assis au pianoforte.

— Bonjour, monsieur Quinn, dit-il en se levant.

— Milord.

Une fois de plus, Simon s'étonna qu'un homme aussi petit et frêle soit doté d'une voix aussi puissante. Le voudrait-il que Desjardins serait sans doute incapable de murmurer, ce qui était d'autant plus curieux qu'il paraissait à la merci du moindre coup de vent.

— Lysette, ma petite ! fit Desjardins en s'approchant, son expression offrant un mélange de fierté et de tendresse. Comment vas-tu ? ajouta-t-il en l'embrassant sur la joue.

— Bien, répondit-elle d'une voix morne. Je vous remercie.

Le comte ne parut pas remarquer son manque d'enthousiasme à l'idée d'être de nouveau sous sa coupe.

— Excellent !

Il se retourna vers Simon.

— Voulez-vous une tasse de thé, monsieur Quinn ?

— Non, merci.

Le sans-gêne avec lequel Desjardins s'appropriait la maison de Lysette fit sourciller Simon.

— Je préférerais conclure notre affaire et m'en aller, déclara-t-il.

— Qu'en est-il de Jacques et de Cartland ? demanda Lysette.

Desjardins lui fit signe de s'asseoir.

— Ne t'inquiète pas, nous allons nous en occuper.

Lysette et Simon échangèrent un regard : apparemment, il n'en savait pas plus l'un que l'autre.

— Vos hommes ont été relâchés à l'instant même où vous êtes arrivés devant la maison, monsieur Quinn, assura le comte. Comme promis.

Simon s'approcha de la fenêtre pour regarder dans la rue, puis jeta un coup d'œil à la pendule sur le manteau de la cheminée.

— Si vous n'y voyez pas d'objections, je vais jouir de votre aimable compagnie encore quelques instants.

Un sourire incurva les lèvres de Lysette. Il était évident que Simon ne prendrait pas congé tant qu'il ne serait pas sûr que ses hommes étaient libres, objections ou pas. Le comte haussa les épaules.

— À votre guise. Restez aussi longtemps que vous le souhaitez. Je vous suis infiniment reconnaissant de m'avoir rendu Mlle Rousseau saine et sauve.

— Je n'éprouve aucun plaisir à estropier mes semblables, rétorqua Simon. Et je ne peux pas m'attendre à récupérer mes hommes en bonne santé si je vous rapporte de la marchandise avariée.

— C'est très aimable à vous, commenta le comte, narquois. Et quels sont vos projets ? s'enquit-il avec un sourire innocent.

— Ce ne sont pas vos oignons, répliqua Simon.

Comme le comte restait bouche bée, il ajouta d'un ton suave :

— Sauf votre respect, milord.

Un coup bref à la porte annonça l'arrivée du thé, servi par une gouvernante et un majordome aussi caducs l'un que l'autre. À les voir, ils auraient pu être centenaires. Tandis que Lysette ôtait ses gants, Simon jeta de nouveau un coup d'œil par la fenêtre. De l'autre côté de la rue, une lumière rouge attira son regard. Il se retourna, le sourire aux lèvres.

— Le moment est venu de vous quitter, annonça-t-il.

— Vous voyez ? s'exclama le comte avec jubilation. On peut se fier à moi.

Simon répondit d'un raclement de gorge. Il s'approcha de Lysette, qui lui tendit sa main dégingantée.

— Au revoir, mon chéri, ronronna-t-elle.

Sans cesser de la regarder dans les yeux, il lui prit la main et la porta à ses lèvres.

— Tâchez d'être sage.

— Cela n'aurait rien de drôle.

Elle s'efforçait de plaisanter, mais les rides autour de ses yeux et de sa bouche trahissaient son anxiété.

Simon regarda Desjardins d'un air irrité. Il aurait eu du mal à laisser Lysette seule avec lui s'il avait eu le sentiment qu'elle était en danger. Mais le comte la couvait d'un regard empli de tendresse. Et puis, le simple fait qu'il l'eût échangée contre douze hommes était une indication de la valeur qu'il lui accordait. Elle finirait par retomber sur ses pieds, il en était certain. Et si elle avait des ennuis, elle savait où le trouver.

Après une ultime pression sur la main de Lysette et un salut au comte, il sortit. Il regagna sa voiture d'une démarche guillerette.

La libération de ses hommes l'avait rendu libre du même coup. Plus personne n'avait d'ordre à lui donner. Plus rien ne l'empêchait de faire ce qu'il voulait.

Lysette versa le thé tout en observant Desjardins, qui se tenait près de la fenêtre pour assister au départ de Simon. Il était amaigri, presque décharné, ce qui était inquiétant. Mais, lorsqu'il se retourna, il avait l'air sincèrement heureux.

— Tu sembles en forme, déclara-t-il après l'avoir examinée avec soin.

— Autant qu'on peut l'espérer vu les circonstances.

Elle ajouta une grande quantité de crème et de sucre dans la tasse du comte avant de la lui donner.

— Raconte-moi ce qui s'est passé, demanda-t-il.

Lysette se redressa. Sa dernière mission avait affreusement mal tourné, en dépit de sa facilité apparente. Le plus proche associé de Quinn, Colin Mitchell, avait démissionné avec l'intention de retourner en Angleterre. Jacques avait été chargé de se lier d'amitié avec Mitchell afin de tenter de découvrir l'identité du chef de Quinn – l'homme qui livrait au roi d'Angleterre les secrets du roi de France.

Malheureusement, la nuit même où Mitchell et Jacques devaient embarquer, un autre des hommes de Quinn – un Anglais nommé Cartland – avait assassiné l'un des proches de l'agent général du clergé, Charles Maurice de Talleyrand-Périgord. Cartland s'était fait prendre et avait accusé Mitchell. Pour donner plus de poids à ses protestations d'innocence, il avait fourni les noms d'autres hommes travaillant pour Quinn, permettant ainsi de débusquer un réseau complet d'espions anglais.

À ce stade, ils auraient dû oublier Mitchell et attendre une autre occasion. Au lieu de cela, Lysette avait fait une offre téméraire : sauver la mission en s'associant avec Quinn, en échange de quoi Desjardins lui rendrait sa liberté.

— Peu de temps après notre arrivée en Angleterre, dit-elle, nous avons été découverts par Mitchell, ce qui nous a permis de lui mettre des bâtons dans les roues. Nous espérions qu'il serait obligé de demander de l'aide, ce qui nous permettrait peut-être de mettre la main sur l'homme que nous cherchions.

Le comte s'assit dans un fauteuil tout proche.

— Cela semblait une bonne idée.

— Cela l'aurait été si Mitchell n'avait pas connu beaucoup de gens. Il n'a jamais eu besoin de demander le secours de son chef.

— Hmm... fit Desjardins en l'étudiant par-dessus le bord de sa tasse.

Puis il abaissa celle-ci, révélant un sourire glaçant.

— Intéressante, cette fable.

Lysette haussa les épaules.

— C'est la vérité, ni plus ni moins.

— Vraiment ?

— Bien sûr, répondit Lysette d'un ton détaché alors même que les poils se hérissaient sur sa nuque. Que voulez-vous que ce soit d'autre ?

— Un stratagème subtil, peut-être ?

— C'est absurde ! s'exclama-t-elle. Pourquoi ferais-je une chose pareille ?

Le sourire du comte s'effaça et son regard se durcit.

— Je n'en ai pas la moindre idée, ma petite. Mais tu as passé beaucoup de temps avec M. Quinn. Il a la réputation d'être un grand séducteur. Peut-être as-tu succombé à son charme.

Lysette se leva d'un bond.

— Et à présent je chercherais à vous trahir ?

— À toi de me le dire. Tu lui as donné ton vrai nom. Pourquoi ?

— Pourquoi pas ? Ce devait être ma dernière « mission » pour vous.

— Drôle de façon d'affirmer ton indépendance.

— Tuez-moi, dans ce cas, suggéra-t-elle en le défiant du regard. Parce que je n'ai aucun moyen de prouver mon innocence.

Desjardins se leva avec une lenteur exaspérante, posa sa tasse sur la table.

— Te tuer ? répéta-t-il. Comme tu as tué François Depardue ? Un homme qui travaillait pour Talleyrand ?

L'estomac de Lysette se noua.

— Il le méritait. Vous le savez très bien.

— Oui, c'était un animal. Une sale bête qui faisait équipe avec d'autres sales bêtes.

Le comte s'approcha d'elle et l'enveloppa de ses bras squelettiques. Elle frissonna de dégoût mais ne le repoussa pas. Il l'avait arrachée à Depardue, il l'avait nourrie, il l'avait vêtue, il lui avait appris à survivre.

— Je t'aiderai, dit-il d'une voix enjôleuse en lui caressant le dos comme l'aurait fait un père attentionné. Personne ne saura jamais que tu es responsable de sa mort. En échange, tu vas m'aider. Une dernière fois.

Ce cauchemar qu'était sa vie ne finirait donc jamais ? s'interrogea Lysette.

— Qu'attendez-vous de moi ? s'enquit-elle d'une voix lasse.

— Je vais te présenter quelqu'un.

— Vous voulez la mort de qui, cette fois-ci ?

Le comte recula d'un pas et la gratifia d'un doux sourire.

— Ce n'est pas d'une tueuse dont j'ai besoin dans cette affaire, mais d'une *femme fatale*.

Lysette aurait été moins effrayée s'il lui avait ordonné de commettre un assassinat.

— Je m'inquiète beaucoup pour elle, Solange, avoua Marguerite en enfonçant machinalement son aiguille dans le mouchoir qu'elle était en train de broder. Elle a considérablement changé depuis la mort de Lysette.

— J'ai remarqué.

Marguerite jeta un coup d'œil à son amie, une courtisane rencontrée des années auparavant chez une couturière à la mode. Solange Tremblay était un ravissant petit bout de femme dotée d'un rire cristallin et d'un frais sourire qui lui assuraient encore de nombreux soupirants. À première vue, toutes deux avaient peu de choses en commun. Solange s'était arrachée à sa condition de servante, tandis que Marguerite avait déchu de la plus haute noblesse. Solange était brune, Marguerite, blonde. Mais l'une et l'autre avaient encouru la réprobation de la bonne société pour avoir osé vivre à leur guise.

Après sa liaison avec le marquis de Saint-Martin, Marguerite avait épousé le sérieux et solide vicomte de Grenier. C'était la première fois qu'elle revenait en France depuis qu'elle avait suivi son mari en Pologne, une bonne vingtaine d'années plus tôt. Les deux femmes avaient continué de s'écrire et leur amitié, loin de faiblir, s'était épanouie. Et maintenant qu'elles étaient réunies, c'était comme si elles ne s'étaient jamais quittées.

— Tu disais qu'elle était pleine de vie, lui rappela Solange en sirotant son brandy.

Elle était lovée dans un fauteuil de velours rouge au milieu de son boudoir rococo, ses longues jambes visibles entre les pans de son négligé de satin.

— Je me souviens de toutes les histoires que tu me racontais à propos de tes filles, poursuivait-elle. Pour des jumelles, elles étaient tellement différentes que c'était à peine croyable ! Lynette était espiègle et remuante, Lysette, rêveuse et studieuse. Mais si tu ne m'avais pas prévenue, j'aurais pu croire que c'était Lysette qui t'accompagnait et non Lynette.

— C'est exactement cela, dit Marguerite en posant sa broderie sur le siège voisin. Parfois, j'ai l'impression qu'elle essaie de tenir le rôle de Lysette.

— Peut-être qu'elle essaie de ne pas être un fardeau pour toi. Peut-être que c'est sa façon de te reconforter.

Marguerite ferma les yeux et renversa la tête en arrière, s'efforçant de combattre la mélancolie et la lassitude qui n'avaient cessé de grandir en elle depuis cette nuit où, vingt-trois ans auparavant, elle avait quitté Paris avec Grenier.

— Cela ne me reconforte en rien de la voir éteinte et malheureuse, murmura-t-elle. C'est comme si quelque chose en elle était mort en même temps que Lysette. Elle devrait être mariée, aujourd'hui. Avoir des enfants. Pourtant, lorsqu'un homme la courtise, elle montre si peu d'enthousiasme qu'elle le décourage et qu'il va soupirer ailleurs.

— Pourtant, elle aimait badiner, non ?

— Oui, beaucoup. Mais c'est bien fini. Autrefois, je m'inquiétais pour son avenir ; elle prenait tellement tout à la légère. Maintenant, c'est le contraire, elle prend tout trop gravement.

— J'ai du mal à imaginer ce que l'on ressent lorsqu'on perd la personne avec laquelle on a passé toute sa vie. Une personne en tout point semblable à vous. C'est peut-être vrai, au fond, qu'elle a perdu à jamais une part d'elle-même.

Des larmes brûlantes perlèrent sous les paupières closes de Marguerite.

— Je ne peux pas perdre mes deux filles. Je ne le supporterai pas.

— Ma chère amie...

Marguerite entendit le bruit du verre que Solange posa sur la table, puis un froissement soyeux lorsqu'elle vint la rejoindre. Elle accepta l'étreinte de son amie, puisant du réconfort dans le contact d'un autre corps. Elle était seule depuis si longtemps. La naissance des jumelles avait été difficile et l'avait laissée stérile. Cette incapacité à concevoir avait ouvert une faille dans son couple, qui n'avait fait que s'élargir au fil des ans.

— Tu pleures encore ta fille, il est normal que Lynette la pleure aussi, souffla Solange en lui caressant doucement les cheveux. Il faut que l'une d'entre vous regagne le royaume des vivants pour donner à l'autre l'envie de la rejoindre.

— Comment pourrait-ce être moi ? demanda Marguerite en essuyant ses larmes du dos de la main. Je suis morte depuis trop longtemps.

— Tu es revenue à Paris. C'est un pas dans la bonne direction.

Mais un pas difficile à franchir. Marguerite avait été heureuse en Pologne, malgré le gouffre qui s'était creusé entre son mari et elle. Il n'y avait pas de fantômes là-bas, ni de tentations, ni de regrets.

Ici, en revanche, beaucoup de souvenirs revenaient la hanter.

Se redressant, elle attrapa le verre abandonné par Solange et le vida d'un trait. Puis, elle respira profondément tandis que la liqueur répandait dans tout son corps une bienfaisante impression de chaleur.

— Il faut que vous vous changiez les idées, décréta Solange.

— Comment ?

Un sourire malicieux éclaira le visage de son amie. Une mère française et un père italien étaient à l'origine de ce charme exotique qui la rendait si populaire parmi les messieurs.

— La baronne Orlinda donne une fête, expliqua-t-elle. Ce ne sera pas guindé, je préfère te prévenir. La baronne aime les soirées sans chichis et même un brin scandaleuses.

— Je ne peux pas emmener ma fille dans une orgie ! s'exclama Marguerite en ouvrant des yeux ronds.

Solange éclata de son rire de petite fille.

— Mon Dieu, ce n'est pas scandaleux à ce point-là !

— Je ne te crois pas. De toute façon, je ne peux pas prendre le risque d'être vue à Paris. C'est trop dangereux.

— Après toutes ces années, tu as encore peur ?

— Ce fut une journée horrible. Si tu l'avais vécue, tu ne l'oublierais pas.

— Tu l'aimes toujours ?

— Tout ce que j'ai fait depuis, je l'ai fait par amour pour Philippe.

Marguerite se leva et balaya du regard les murs tendus de damas rouge. Avec ses dorures et les senteurs exotiques qui s'échappaient des brûle-parfums, ce décor était conçu pour surprendre et enivrer. Curieusement, Marguerite se sentait bien dans cet endroit. Il était franc. Il affichait clairement ses buts, tout comme Solange.

Marguerite s'approcha de la console sur laquelle attendaient plusieurs carafes et remplit le verre.

— Je crois qu'il t'aime toujours, lâcha Solange.

S'arrêtant au milieu de son geste, Marguerite regarda sa main trembler, signe du trouble provoqué par cette nouvelle.

— Quel genre de femme serais-je, demanda-t-elle doucement, si j'espérais que ce soit vrai ?

— Une femme honnête.

Marguerite laissa échapper un profond soupir et continua de remplir son verre.

— Je suis mariée. Je respecte le serment que j'ai fait, ainsi que mon mari, c'est pourquoi il ne doit jamais savoir que nous nous sommes arrêtées à Paris. Il a sacrifié beaucoup pour moi. Je ne veux pas qu'il puisse me soupçonner de l'avoir trompé avec un ancien amant.

— Je comprends. C'est pour cela que j'ai proposé d'aller chez la baronne, laquelle, je t'assure, n'est pas plus choquante que ce boudoir. Je doute qu'aucune de tes anciennes connaissances soit

présente. Mais pour plus de sûreté, donne un faux nom et porte un masque.

— Cela ne change rien au fait qu'emmener ma fille dans une soirée licencieuse est totalement inconvenant.

— Elle est assommée par le chagrin, rétorqua Solange, et cela fait deux ans qu'elle est ainsi. Tu crois que c'est une visite dans un musée qui va la réveiller ?

Marguerite allait protester, mais Solange la fit taire en levant une main chargée de bagues.

— Pourquoi ne pas lui demander ce qu'elle en pense ?

— C'est ridicule ! s'exclama Marguerite.

— Pourquoi ? Si elle refuse, tant pis. Mais, si elle accepte, cela prouvera que quelque chose de l'ancienne Lynette a survécu en elle. Une nuit d'inconvenances pour ressusciter ta fille, ce ne serait pas cher payer, tu ne crois pas ?

Marguerite secoua la tête.

— Tu as besoin de dormir, déclara Solange. Demain, bien reposée, tu penseras peut-être différemment.

Un instant, Marguerite envisagea de prolonger la discussion, puis elle y renonça et se servit un autre verre.

— Monsieur Quinn.

Une main froide se posa timidement sur l'épaule de Simon. Il avait trop longtemps vécu sous la contrainte pour se laisser surprendre. Lorsque son valet s'était faufilé dans sa chambre, il l'avait entendu tout de suite. Mais il était si fatigué qu'il n'avait pas bougé.

Il souleva une paupière. Son serviteur était penché sur lui, les sourcils froncés. Le brave homme rougissait. Sans doute à cause de la femme allongée près de lui. Ayant la tête tournée de l'autre côté, Simon ne pouvait en être certain, mais il n'aurait pas été surpris que la jolie dormeuse exhibe innocemment ses formes épanouies.

— Vous avez un visiteur, monsieur Quinn.

— Quelle heure est-il ?

— Sept heures.

— Bon Dieu !

Simon ferma les yeux, mais il était désormais bien réveillé. Ce n'était pas le genre d'homme à qui l'on rend visite pour le plaisir de bavarder.

— À moins qu'il ne soit en flammes ou mortellement blessé, dis-lui de revenir à une heure décente.

— J'ai essayé. Il a réagi en entassant une énorme quantité de bagages dans une des chambres d'amis.

Simon rouvrit les yeux et se redressa brusquement.

— Je te demande pardon ?

— Le comte d'Eddington s'installe ici. Il dit que c'est comme ça et pas autrement.

— *Eddington* ? Qu'est-ce qu'il fabrique à Paris ?

Attentif à ne pas réveiller sa compagne, Simon s'extirpa d'entre les draps et couvertures en désordre. Assis sur le bord du matelas, il attendit que la pièce cesse de tourner. Après une nuit passée à boire sec et à beaucoup faire l'amour, il avait dormi deux heures.

Le valet porta le regard derrière Simon et secoua la tête.

Pivotant à demi, Simon découvrit sa compagne dans la position où il l'avait laissée après leur dernière partie de jambes en l'air – cuisses écartées, doigts agrippés au drap.

Apparemment, il n'était pas le seul à être épuisé.

Il se leva et ramassa la courtepointe qui avait glissé sur le banc au pied du lit.

— J'ai besoin de prendre un bain, dit-il en recouvrant la femme.

— Je m'en occupe.

Le valet s'inclina et demanda :

— Que dois-je dire au comte ?

— Dis-lui qu'il est tôt, que j'ai à peine dormi et que, conséquemment, je suis d'une humeur massacrate. Qu'il ne vienne pas se plaindre qu'on ne l'a pas prévenu !

Réprimant un rire, le valet se dépêcha de quitter la pièce.

Une heure plus tard, récuré des pieds à la tête et vêtu d'une robe de chambre de soie saphir, Simon quitta ses appartements et descendit au rez-de-chaussée.

La lumière matinale, qui traversait les vitraux multicolores au-dessus de la porte d'entrée, se déversait dans le vestibule, faisait scintiller le lustre de cristal et projetait des arcs-en-ciel sur le parquet. Simon avait les cheveux humides, et ses pieds nus étaient glacés en dépit du tapis qui courait dans l'escalier. Des inconforts mineurs qui le gardaient alerte, ce qui était le but. Eddington n'était pas un ami. Il n'y avait aucune raison pour qu'il décide de lui rendre une visite impromptue alors qu'il venait de rendre son tablier.

Aucune *bonne* raison, en tout cas.

Simon entendit des couverts qui tintaient contre des assiettes. Au même moment, un valet de pied s'inclina et lui désigna la porte de la salle à manger.

— Milord, dit Simon en entrant.

Le comte leva les yeux et sourit.

— Je vous souhaite une bonne journée, monsieur Quinn.

— Ah bon ?

Simon s'approcha du buffet où des mets attendaient au chaud sous des couvre-plats en vermeil. Il ne se rappelait pas la dernière fois qu'il avait pris un petit déjeuner, car il avait l'habitude de se lever tard et d'attaquer directement par le déjeuner.

— Si vous teniez tant que ça à ce que je passe une bonne journée, maugréa Simon, vous auriez mieux fait de me laisser dormir.

Eddington se remit à manger, aussi détendu que si la maison lui avait appartenu. Comme la plupart des aristocrates, il se sentait partout chez lui.

— Personnellement, déclara-t-il, quand je me réveille auprès d'une jolie fille, je considère que la journée commence bien.

Simon s'esclaffa et vint s'asseoir sans avoir pris d'assiette. L'odeur d'œuf et de hareng lui soulevait le cœur. Il fit signe au domestique de lui servir du thé.

— Que faites-vous ici ? s'enquit-il sans détours.

— Vous permettez que je mange d'abord ? La nourriture sur le bateau laissait beaucoup à désirer.

Tout en se demandant pourquoi le comte avait choisi de loger chez lui, Simon balaya la table puis la pièce du regard. Il fronça les sourcils en découvrant les fleurs minuscules qui ornaient la tapisserie. Il ne les avait jamais remarquées et n'était pas certain de les aimer.

— Vous ne pourriez pas manger et parler en même temps ? hasarda-t-il.

— Si je veux préserver ma dignité, non, répliqua Eddington.

Simon examina son visiteur. Réputé pour sa ténébreuse beauté et le raffinement de sa mise, le comte jouissait d'une notoriété certaine en Angleterre. Les femmes recherchaient sa compagnie et il cultivait sa réputation de séducteur avec délectation. À vrai dire, ses manières de dandy servaient à éloigner les soupçons : qui aurait cru qu'un homme aussi attentif à son apparence pût trouver encore le temps de diriger le meilleur service d'espionnage d'Angleterre ?

— Dans ce cas, je peux aller me recoucher, déclara Simon sans masquer son agacement.

Après tout, plus rien ne l'obligeait à être poli.

Eddington soupira et posa ses couverts.

— Soit. Mais pouvons-nous parler sans témoins ?

Simon fit signe aux valets de pied de sortir. Ceux-ci s'exécutèrent en prenant soin de refermer la porte derrière eux.

— Puisque vous avez laissé Jacques et Cartland à nos bons soins, commença le comte, nous avons pu les interroger à loisir. Ils ont été très obligeants. Jacques, en particulier, avait beaucoup de choses intéressantes à nous raconter.

— Tant mieux pour vous, répliqua Simon, sarcastique.

— Certes, mais cela soulève de nouvelles questions. Mlle Rousseau a été échangée contre douze hommes. En plus de cela, Jacques et Cartland ont été abandonnés à leur triste sort. Nous avons besoin de savoir pourquoi elle est aussi importante pour les *Illuminés*.

Lysette.

Simon se rembrunit. Cette fille n'en aurait donc jamais fini avec les ennuis.

— *Vous* avez besoin de le savoir, rectifia-t-il. Personnellement, je ne m'en soucie pas.

— Vous allez vous en soucier, croyez-moi, riposta le comte, quand vous saurez de quoi il retourne.

— J'en doute fort. À part cela, vous auriez tout intérêt à aller habiter ailleurs. Chez quelqu'un dont le passé n'est pas relié à la couronne d'Angleterre.

— Mais il se peut que vous ayez besoin de mon aide, répliqua Eddington en s'adossant à sa chaise avec arrogance.

— Votre aide ? répéta Simon en agrippant les accoudoirs de son siège. Dans quel domaine ? Ma seule activité désormais sera de courir la gueuse. Et je vous assure que j'y arrive très bien tout seul.

Eddington ne releva pas le sarcasme.

— Vous avez passé du temps avec Mlle Rousseau, n'est-ce pas ?

— Trop de temps.

— Vous vous êtes lassé d'elle ?

— Nous n'avons jamais couché ensemble, si c'est ce que vous espérez.

— Elle est pourtant jolie, paraît-il.

— Elle est même belle, déclara Simon. Mais elle est cinglée. Les femmes, je les aime ardentes mais saines d'esprit.

— Intéressant, murmura Eddington en plissant les yeux. Vous pourriez peut-être laisser de côté sa folie pour ne considérer que son corps ?

— Vous pourriez peut-être la baiser vous-même ? grinça Simon. N'oubliez pas, milord, que je ne travaille plus pour vous.

Le comte sourit.

— Oh, je ne l'oublie pas !

— Parfait.

De plus en plus contrarié, Simon repoussa sa chaise et se leva. Mettre le plus de distance possible entre Eddington et lui lui semblait soudain indispensable, car il n'y avait rien de plus dangereux qu'un homme avec des ambitions politiques.

— Profitez bien de la maison, milord. Quant à moi, je vais aller faire un tour en Espagne.

— Vous seriez grassement payé, l'informa Eddington.

— Vous ne comprenez pas, répliqua Simon en posant les mains à plat sur la table. Lysette est cinglée mais elle n'est pas idiote. Elle sait que je la méprise. Admettons que je lui fasse des avances, elle comprendra tout de suite que j'ai une idée derrière la tête. Il n'y a pas la moindre chance qu'elle me fasse confiance.

— Pourquoi pas, si vous lui dites que vous avez été trahi par vos anciens employeurs ? Expliquez-lui que vos comptes ont été saisis et que vous voulez vous venger et récupérer votre argent.

Simon ricana.

— Pourquoi diable irait-elle croire une histoire pareille ?

— Parce qu'elle est vraie.

Sidéré, Simon se figea l'espace de plusieurs secondes, puis il lâcha :

— Vous ne seriez pas à ce point imprudent, j'en suis sûr.

— Aux grands maux les grands remèdes, répliqua le comte.

Il conservait son attitude désinvolte mais Simon le sentit se crispier. Eddington savait qu'il venait de se faire un redoutable ennemi.

— L'Angleterre est assiégée de toutes parts, enchaîna-t-il. Je ferais tout pour la protéger.

— Épargnez-moi vos sornettes. Cela n'a rien à voir avec le bien de l'Angleterre et tout avec vos nobles aspirations.

— Si j'atteins mon but tout en aidant mon pays, quel mal y a-t-il à cela ?

Simon abattit le poing sur la table, secouant tout ce qui se trouvait dessus. Eddington tressaillit.

— Quel mal y a-t-il à cela ? tonna Simon. Vous me forcez à risquer ma vie alors que la vôtre ferait tout aussi bien l'affaire. Vous êtes suffisamment séduisant. Pourquoi ne pas vous charger vous-même de cette mission ?

— Vous avez un avantage sur moi : vous connaissez déjà Mlle Rousseau. Il me faudra des mois pour parvenir jusqu'à elle et m'insinuer dans ses bonnes grâces. J'aurais le même problème avec n'importe quel autre de mes agents. C'est pourquoi il faut que ce soit vous. Je n'ai pas le choix.

— Et vous ne me laissez pas le choix non plus ! aboya Simon. Avec le sourire aux lèvres par-dessus le marché !

Eddington s'efforça d'afficher une expression plus grave, mais c'était trop tard. Simon était furieux comme jamais. Toute sa vie, il n'avait fait que se soumettre à la nécessité, sans jamais avoir le choix s'il voulait survivre. Il avait chéri l'idée d'être enfin libre. De ne plus être sans cesse sur ses gardes, de ne plus craindre d'être pris la main dans le sac.

Alors se retrouver forcé de revenir à cette existence dont il ne voulait plus...

Il se rendait compte qu'au fond il n'avait jamais eu le moindre pouvoir.

Il aurait dû suivre l'exemple de Mitchell – rassembler son or, changer de nom et aller s'installer dans un pays lointain.

Il s'était laissé prendre au dépourvu. Mais son cerveau fonctionnait plutôt vite et plutôt bien. Et il ne faisait jamais deux fois la même erreur. Pour l'instant, Eddington le tenait en laisse, mais ce ne serait pas toujours le cas. Lorsqu'il en aurait fini avec cette nouvelle mission, il avait la ferme intention de ne plus jamais tomber sous la coupe de qui que ce soit.

Et Eddington se repentirait d'avoir mis ce plan à exécution.

Simon se rassit.

— Dites-moi tout ce qu'il y a à savoir.

Lynette tournoyait devant le grand miroir.

— Je ne suis pas sûre d'avoir assez d'audace pour porter cette robe, dit-elle à l'adresse du reflet de Solange dans la glace.

— C'est absurde. Tu es superbe.

Solange, qui se tenait derrière elle, fit bouffer les épaisseurs de dentelle et de soie bleu-vert.

— Tu me rappelles ta mère quand je l'ai connue, ajouta-t-elle.

Comme il semblait loin, le temps où Lynette n'aimait rien tant (excepté, peut-être, flirter) que courir les boutiques. Elle dépensait des sommes folles chez les modistes, ce que son père ne manquait pas de lui reprocher. C'était inévitable, se défendait-elle, rappelant que les étoffes de soie

richement brodées qui avaient sa faveur étaient fatalement plus chères que les cotonnades que préférait Lysette.

La robe que cette dernière portait en cet instant l'aurait autrefois enchantée. La couleur était magnifique, et la coupe soulignait sa taille fine et sa poitrine pleine. Tandis qu'elle bougeait d'un côté et de l'autre, une aréole rose pointa par-dessus le bord de son décolleté. C'était une robe de séductrice, un rôle que Lynette avait rêvé de tenir, à une époque.

À présent, elle avait les joues en feu et tirait sur son corsage pour cacher sa gorge. Elle entendait encore Lysette prétendant que le cerveau est autant un organe sexuel que les seins ou les hanches.

— Tu es une vraie beauté, dirait Lysette.

— Et toi un vrai génie, répondrait Lynette.

Lynette aimait trop sa sœur pour la jalouser. C'était ainsi : Lysette était une créature douée de raison ; Lynette était plus sensuelle et émotive.

Du moins l'avait-elle été. Mais elle n'était plus la même.

Depuis la mort de Lysette, elle s'était mise à lire les livres qui avaient appartenu à sa sœur, pour se sentir plus proche d'elle. Elle avait aussi pris conscience de sa propre mortalité. Il y avait tant de choses que Lysette n'avait pas eu le temps d'accomplir. Lynette, jusqu'à présent frivole et désœuvrée, se rendait maintenant compte de la brièveté de la vie et voulait que la sienne ne soit pas uniquement faite de réceptions et de flirts.

— Tu as rencontré maman chez une couturière, n'est-ce pas ? demanda Lynette en faisant signe à Celie, la femme de chambre de sa mère, de l'aider à ôter la robe.

— Oui, elle dansait devant un miroir, comme toi en ce moment, confirma Solange, qui se dirigea vers l'armoire grande ouverte pour aller chercher une autre robe. Je peux te dire que la toilette qu'elle essayait cet après-midi-là n'était convenable que pour un amant. Que penses-tu de celle-ci ? ajouta-t-elle en sortant une robe blanche, ravissante quoique très sage avec ses manches au coude et son décolleté carré. Je l'avais achetée en manière de plaisanterie.

— De plaisanterie ?

— Un de mes amants avait protesté, trouvant mes toilettes trop coûteuses. Il avait déclaré qu'il me préférait nue et ne voyait pas pourquoi il devait payer pour m'habiller. J'ai acheté celle-là pour lui prouver qu'une robe dépend surtout de celle qui la porte.

Celie aida Lynette à enfiler la robe en question.

— Elle est splendide, murmura Lynette en admirant les broderies de perles.

— C'est aussi mon avis. Même si je ne l'ai portée qu'une fois.

Solange posa les mains sur les épaules de Lynette.

— Le blanc te va à ravir. Beaucoup de blondes seraient obligées de se mettre du rouge pour ne pas paraître blafardes. Toi, avec ton joli teint rosé, tu n'en as pas besoin.

— Merci.

Lynette songea que c'était exactement le genre de robe que sa sœur aurait adorée. Son impression fut confirmée par le petit cri étouffé qui échappa à sa mère lorsque celle-ci entra dans la pièce.

Elle était d'une pâleur extrême mais parvint à esquisser un sourire.

— Tu ressembles à Vénus en personne, ma Lynette.

— Je ressemble à Lysette.

— Oui, à Lysette aussi.

Vêtue d'une élégante robe de satin bleue, Marguerite s'approcha de sa démarche fluide et observa sa fille de la tête aux pieds.

— Tu aimes cette robe ? s'enquit-elle.

— Bien sûr, maman, sinon je ne l'aurais pas choisie.

— Dès lors que tu es heureuse, murmura Marguerite avec un petit rire tremblant. Je m'adapte peu à peu à la nouvelle Lynette.

— Elle n'a pas changé tant que cela, observa Solange. La preuve, elle a très envie d'assister au bal de la baronne.

Lynette afficha un grand sourire dans l'espoir de dissiper la mélancolie de sa mère.

— Je ne le raterais pour rien au monde, assura-t-elle. J'ai entendu dire tellement de choses à propos de ce genre de fêtes, jamais je n'aurais cru y assister un jour.

— Mon Dieu, soupira Marguerite, Grenier pensera que je suis devenue folle s'il apprend cela.

— Il ne l'apprendra pas, la rassura Lynette.

Elle s'approcha du lit de Solange sur lequel étaient posés des masques. Il y en avait de toutes les couleurs et de toutes les formes, certains ornés de rubans ou de plumes. Elle promena les yeux sur l'impressionnant assortiment et arrêta son choix sur un loup de soie pourpre.

— Avec cela, mon visage sera parfaitement dissimulé, déclara-t-elle en le tenant devant sa figure.

Il y eut un bref silence, puis un vrai sourire illumina les traits de la vicomtesse.

— C'est exactement celui que j'aurais choisi pour toi !

Solange prit la main de Marguerite et la pressa affectueusement.

— Nous allons bien nous amuser. La baronne a bon goût en matière d'hommes.

Marguerite fit entendre un petit reniflement de dédain.

— Aucun des hommes qui assistent à ce genre d'événement ne pourrait convenir à ma fille.

Lynette dissimula un sourire. Elle pensa au cavalier qu'elle avait aperçu dans une rue de Paris et à quelques autres qu'elle avait croisés au fil des années. Ténébreux, vaguement inquiétants. Délectables. Même si son chagrin l'avait transformée, cela au moins n'avait pas changé.

— Je t'ai vue sourire, l'accusa sa mère.

Mais il y avait dans ses yeux une étincelle qui en était absente depuis des années.

Cela réchauffa le cœur de Lynette. Le temps de la guérison était peut-être venu.

Des profondeurs de sa voiture arrêtée au bord du trottoir, Lysette observait l'homme qui descendait la rue d'un pas rapide.

Le flot de piétons et de charrettes lui bouchait souvent la vue, mais Edward James se repérait facilement à sa démarche déterminée. Il se faufilait dans la foule avec aisance, portant régulièrement la main à son chapeau pour saluer ceux qu'il croisait.

Grand et presque maigre, M. James aurait été le type même du rat de bibliothèque s'il n'avait eu cette allure fière et ces longues jambes musclées. Ses cheveux étaient châains, rien d'extraordinaire mais rien de navrant non plus. Il portait un costume vert foncé, plus raisonnable qu'élégant, bien coupé, bien entretenu quoique bon marché. En bref, l'Américain était un homme ordinaire, dont la vie l'était tout autant, et qui n'aurait intéressé personne s'il n'avait eu cet employeur...

— Tu as lu les notes que je t'ai procurées ? demanda Desjardins, assis en face d'elle.

— Évidemment.

M. James menait une existence tranquille. Il passait son temps libre à lire ou à rendre visite à des amis. Lorsqu'il accompagnait M. Franklin dans des soirées de gala, il était, paraît-il, effacé, quoique charmant.

— Apparemment, James n'aspire à rien de plus que ce qu'il a déjà, observa le comte avec dédain. C'est difficile de débaucher un homme quand on ignore ce qui le motive.

— Je suis d'accord.

— C'est pourquoi tu vas devoir fournir le motif.

Lysette regarda M. James disparaître dans une boutique.

— Quel genre ?

— Le plus puissant de tous : l'amour.

Lysette arqua les sourcils.

— Pour *moi* ?

— Bien sûr.

— Votre confiance en moi est touchante, murmura-t-elle. Touchante, mais mal placée. Personne ne m'a jamais aimée.

— Moi, je t'aime, dit Desjardins, et il sourit lorsqu'elle ricana. Et puis, tu n'as aucune certitude puisque tu n'as pas de souvenirs.

— Si quelqu'un m'avait aimée, il m'aurait recherchée, déclara Lysette en serrant les poings. Il aurait remué ciel et terre pour me retrouver.

— J'ai renoncé à quatorze hommes pour toi, ma petite. Si ce n'est pas de l'amour !

De l'amour-propre, peut-être. Elle lui était utile, un point, c'est tout.

— Il y a une raison à notre présence ici ? demanda-t-elle d'un ton sec, en colère à l'idée de n'être qu'un pion. Ou on se contente de l'espionner ?

— Je veux que tu fasses sa connaissance, répondit Desjardins.

Il frappa au plafond pour indiquer au cocher son intention de descendre.

— Et ensuite ? s'enquit Lysette avec curiosité.

Elle ne pouvait s'empêcher d'être subjuguée par la façon dont fonctionnait son esprit. C'était du reste la seule chose qu'elle admirait chez lui.

— Ensuite, tu poursuis ta route comme si de rien n'était. Moi, je fais mon apparition un peu plus tard et je lui offre la possibilité de revoir l'objet de sa fascination.

La portière du carrosse s'ouvrit. Le comte descendit, puis tendit la main à Lysette.

— L'objet de sa *fascination* ? répéta-t-elle en s'immobilisant sur le marchepied.

— Toi. Après t'avoir vue, il va penser à toi toute la journée. Il rêvera de te revoir.

Lysette prit la main du comte et posa le pied sur le trottoir.

— Et comment allez-vous lui offrir cette possibilité ?

— La baronne Orlinda organise une fête ce soir.

— Mais... balbutia Lysette en ouvrant des yeux ronds, et les anciens complices de Depardue ? Vous savez très bien que je n'ai pas intérêt à trop me montrer !

— Tu n'y feras qu'une apparition. Ton but n'est pas de te montrer. Je veux qu'il te recherche, pas qu'il te trouve trop facilement.

— Si ce que vous dites de lui dans vos notes est correct, il ne se plaira guère dans ce genre de réception.

Tout en lissant ses jupes, elle fit son examen de conscience, à la recherche d'un quelconque sentiment de culpabilité – et ne trouva qu'une extrême détermination. Tant pis pour Edward James. Elle voulait être libre et Desjardins lui avait promis qu'elle le serait si elle réussissait à obtenir des informations sur Benjamin Franklin par l'intermédiaire de son secrétaire.

— Non, il ne s'y plaira guère, concéda Desjardins. Et toi non plus. C'est pourquoi tu lui proposeras d'aller ailleurs. Déjà entiché de toi après votre rencontre de ce matin, James ne refusera pas. Ce sera le début d'une série de ces souvenirs communs qui serviront de base à votre idylle.

— Du moins, vous l'espérez.

— Fais-moi confiance.

Le comte l'embrassa sur la tempe et lui donna une petite poussée.

— À tout à l'heure.

S'armant de courage, Lysette redressa les épaules et traversa la rue. Elle était sur le qui-vive, une chasseresse s'appêtant à l'hallali. Obsédée par sa proie, elle ne remarqua pas l'Irlandais qui traînait dans l'entrée d'une boutique toute proche.

Il faut dire que Simon Quinn avait passé son existence entière à perfectionner l'art de se fondre dans le décor. Cela lui avait sauvé la vie plus d'une fois.

— Le pauvre type, murmura-t-il, s'apitoyant sur le sort du malheureux M. James.

Il observa Lysette. Elle commença par faire semblant de flâner, puis s'arrêta devant une vitrine. Il en avait entendu assez pour se lancer dans sa propre partie de chasse.

Abaissant son tricorne sur les yeux, il sortit de sa cachette et prit la direction de l'hôtel particulier de la baronne Orlinda. Quelques mois plus tôt, il avait fait la connaissance de la délicieuse baronne dans un cercle de jeu. Ils avaient un peu flirté. Elle serait contente d'apprendre qu'il était de retour en France.

Et il serait content d'assister à son bal.

Dans la vitrine qui reflétait les passants, Lysette regarda M. James approcher. Il avait l'air distrait, la tête penchée en avant et les lèvres remuant comme s'il parlait tout seul. Un volumineux paquet était coincé sous son bras. Il rajusta ses lunettes de sa main libre.

Elle attendit qu'il soit presque derrière elle et recula brusquement, lui barrant le chemin. Il la heurta avec la violence d'un sanglier qui charge. Le choc fut brutal et impossible à encaisser. Elle poussa un cri, tituba et perdit l'équilibre. Elle l'entendit jurer dans sa barbe, puis il la rattrapa au vol si vivement et avec tellement de force qu'elle en eut le souffle coupé.

— Tout va bien, mademoiselle ?

Le son de sa voix la surprit ; elle était grave et légèrement rauque.

Agrippée à ses avant-bras, Lysette leva une main pour redresser son chapeau et ouvrit des yeux ronds.

Les sourcils froncés, il balayait la rue du regard. Elle lui trouva un beau profil. Il avait la mâchoire carrée, la peau légèrement dorée par le soleil. Le nœud de sa cravate était simple et cependant parfait.

Pour ajouter à sa stupeur, James était apparemment indifférent au fait de la tenir dans ses bras. À vrai dire, il semblait avoir oublié sa présence. Il recula d'un pas et la lâcha. Lysette se rendit alors compte qu'il avait laissé tomber son paquet pour la rattraper.

Elle sentit qu'il allait bientôt cesser de s'intéresser à elle. Jouant son va-tout, elle posa la main sur son torse.

— Pardonnez-moi, dit-elle d'une voix un peu haletante. Je suis tellement maladroite.

Vif comme l'éclair, James referma la main sur son poignet et tourna la tête vers elle, révélant de surprenants yeux bruns derrière ses lunettes cerclées de fer. Elle perçut le moment où il cessa de la considérer comme un obstacle sur son chemin pour voir en elle un individu du sexe féminin.

Alors qu'elle le regardait droit dans les yeux, elle se rendit compte à quel point son torse était ferme sous sa main. Elle appuya timidement et sentit son cœur battre sourdement sous ses doigts.

— C'est moi qui étais dans la lune, répondit James.

Lui écartant la main de sa poitrine, il la porta à ses lèvres et la baisa.

— Je me présente : Edward James.

— Corinne Marchant.

Elle sourit et il rougit légèrement, le haut de ses pommettes devenant plus sombre. Cette réaction la rassura quelque peu.

— C'est un plaisir de faire votre connaissance, déclara James. Encore que j'aurais préféré me présenter à vous d'une façon moins... percutante.

En d'autres circonstances, elle aurait joué les charmeuses, aurait peut-être dit qu'elle ne regrettait pas une collision qui lui avait permis de le rencontrer. Mais M. James n'était pas le genre d'homme qu'une femme peut harponner de cette manière. Il était trop... *austère* pour ce genre de badinage. Il lui manquait aussi ce qui poussait d'ordinaire les femmes à tenter d'attirer l'attention d'un homme. Il travaillait pour vivre et il n'était pas beau.

Alors, elle mit une distance convenable entre eux et s'efforça de redonner à son chapeau l'inclinaison qui lui donnait un air espiègle avant que James la heurte.

— Faut-il que je sois tête de linotte pour me laisser distraire ainsi par une paire de souliers !

Il étrécit les yeux, puis tourna la tête vers la vitrine pour regarder lesdits souliers – des pantoufles rose pâle constellées de diamants, qui devaient valoir une petite fortune.

— Si extravagantes qu'elles soient, personne ne les remarquerait si elles étaient portées par une femme aussi jolie que vous, observa-t-il d'un ton bourru. À vos pieds, ce serait du gâchis.

Lysette sourit. Le compliment lui coûtait, ce qui le rendait d'autant plus charmant.

— Merci.

Elle n'aurait su dire pourquoi il restait là. Il n'y avait pas dans ses yeux cette lueur de convoitise qu'elle était habituée à voir dans ceux de la plupart des hommes. Il la regardait plutôt comme si elle était un caprice de la nature qu'il ne savait dans quelle catégorie ranger. Son paquet gisait à ses pieds, mais il ne semblait pas pressé de le ramasser. Les gens passaient près d'eux sans qu'il les remarque davantage.

Craignant d'éveiller ses soupçons en le dévisageant plus longtemps, elle pencha la tête de côté et dit :

— J'espère que le reste de votre journée sera moins agité.

James s'inclina.

— La vôtre aussi.

Ils se séparèrent. Tandis qu'elle s'éloignait, elle n'eut pas l'impression qu'il la suivait des yeux. Curieuse, et dans l'espoir que, s'il la voyait se retourner, cela piquerait son intérêt, elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Edward James s'éloignait déjà à grands pas.

Avec un haussement d'épaules, elle continua son chemin jusqu'à la voiture de Desjardins.

La baronne Orlinda était renommée pour l'extravagance et l'indécence de ses fêtes. Pourtant, Simon était presque certain que le thème mythologique de ce soir surpasserait les autres en audace et en imagination.

Dans la vaste salle de bal, des arbres et des arbustes en pot étaient censés recréer une forêt. Les quatre portes-fenêtres qui menaient à la terrasse étaient grandes ouvertes pour laisser entrer la brise du soir à laquelle se mêlait le bruit des fontaines qui agrémentaient le parc. Des pans d'étoffe bleue étaient tendus entre des piliers pour simuler un ciel et, à l'occasion, cacher les meubles qui avaient été poussés contre les murs. Vêtus de toges de lin blanc, la tête couronnée de lauriers, les serviteurs contribuaient à créer l'ambiance. L'air charriait des senteurs exotiques et vibrait des rires des invités qui flirtaient.

Simon trouvait cela hautement divertissant, même s'il ne participait pas aux réjouissances. Il n'était pas du genre à s'accoupler en public, et son humeur ne s'était pas améliorée depuis ce matin. L'impression d'être une marionnette dont Eddington tirait les ficelles n'avait rien d'agréable.

C'était peut-être l'âge qui commençait à se faire sentir. À une époque, il avait aimé sa vie de brigand, il avait apprécié l'absence de contraintes. Aujourd'hui, il trouvait cela étouffant. Il n'avait pas de foyer, pas de racines, pas de famille. Pour les racines et la famille, il n'y pouvait pas grand-chose, en revanche rien ne l'empêchait de s'acheter une maison. L'Irlande lui manquait, comme elle manquait à tous les exilés. S'il récupérait sa fortune et se débarrassait d'Eddington, il retournerait dans ces contrées verdoyantes pour y prendre racine.

Un rire suraigu attira son attention vers une alcôve où deux femmes regardaient un couple s'ébattre sur un canapé providentiel. Il continua de parcourir la salle de bal du regard, à la recherche de Lysette, de Desjardins ou de l'infortuné M. James. Le déploiement de couleurs chatoyantes était distrayant, de même que les masques plus originaux les uns que les autres que portaient la plupart des invités. Le sentiment d'être protégé, l'anonymat que procuraient ces masques autorisaient toutes les audaces. Beaucoup n'auraient jamais osé se comporter aussi librement à visage découvert.

Simon jeta un coup d'œil vers l'entrée principale de la grande salle et se figea. À demi cachée derrière une plante verte, il y avait une sorte d'ange dont la robe rebrodée de perles scintillait à la lueur des chandelles.

Elle le regardait.

Elle tressaillit lorsqu'elle se rendit compte qu'il s'en était aperçu, puis elle fit un pas de côté pour être bien visible. Elle le défiait.

Son attitude disait : « Oui, je vous regardais et je ne suis pas du tout gênée d'avoir été prise sur le fait. »

Simon sourit.

Lysette.

Sans perruque, sa chevelure blonde était immédiatement reconnaissable. Ainsi que sa silhouette aux courbes exquises.

Puis il fronça les sourcils.

Elle était... différente. Il s'en rendit compte tout de suite. Elle semblait heureuse d'être là. Il y avait comme une attente qui émanait de toute sa personne, une vibration qu'il perçut malgré la distance. Jusqu'à présent, il ne l'avait vue s'animer que pour deux choses : le malheur et la mort. Elle en éprouvait presque une jubilation morbide.

Et puis, il y avait ce masque qui dissimulait en partie son visage...

Pourpre. Éclatant. Jamais il n'aurait choisi cette couleur pour elle. Durant les mois qu'ils avaient passés ensemble, elle n'avait porté que des tons pastel ou du noir. Lysette n'aimait pas attirer l'attention, ce qui était la sagesse même de la part de quelqu'un dont le métier consistait à se cacher et à mentir.

Intrigué, Simon s'approcha d'un pilier et s'y appuya. Il sourit. Elle se pétrifia. Il l'imagina ravalant son souffle, ce qui était d'autant plus probable qu'elle entrouvrit les lèvres. Sa réaction, son changement d'attitude étaient bizarres eux aussi.

Elle était attirée par lui.

Elle lui rendit son regard avec une totale franchise, ce qui n'était pas surprenant. Elle l'avait souvent bravé et agacé délibérément. Pourtant, cette fois, cela ne semblait pas être son intention. Elle se passait nerveusement les mains sur ses flancs, s'humectait les lèvres. Sa respiration était visiblement haletante. Mais elle ne cessait de le regarder, *lui*. Sans ciller, comme fascinée.

De longues minutes s'égrenèrent. Il ne parvenait pas à la quitter des yeux. C'était comme une apparition. Enfer ou paradis ? Il n'aurait su dire. Un mauvais ange capable de subjuguier les hommes à volonté.

La question était : pourquoi avait-elle décidé de le prendre pour cible, lui, maintenant ?

Car il était indéniablement subjugué.

Le sourire de Simon s'effaça et il se crispa. Bon sang, pourquoi faisait-elle cela ? Plus précisément : pourquoi lui faisait-elle cela, à lui ? Cette femme lui avait proposé sans détours de

coucher avec elle et il avait décliné son offre. Pas intéressé. Et voilà qu'il combattait soudain un désir farouche de l'attirer à lui et d'embrasser goulûment cette bouche qui jusqu'ici ne lui avait inspiré que de l'agacement.

Elle avait toujours eu le don de tenir les gens à distance. Quelque chose en elle disait : « N'approchez pas ! » Et il avait été trop heureux d'obtempérer. Maintenant, de tout son être, elle murmurait : « Surprenez-moi ! Faites-moi vibrer ! » Le changement était radical.

Cela lui plaisait. *Elle* lui plaisait.

Son regard était si intense qu'il commençait à avoir chaud. Mal à l'aise, il avait envie de passer d'un pied sur l'autre. Il se retint. Pas question de lui faire ce plaisir.

Sa mission était de séduire James, bon Dieu ! Au lieu de cela, elle essayait de le séduire, *lui* ! Pourquoi ?

La seule façon de le savoir, c'était de le lui demander.

S'écartant abruptement de la colonne à laquelle il était appuyé, il se dirigea vers elle en ligne droite, d'une démarche si résolue que les autres invités s'écartèrent sur son passage.

— Mademoiselle, la salua-t-il.

Il avait parlé d'une voix plus sourde, plus caressante qu'il ne l'aurait voulu et elle frissonna, preuve qu'elle était consciente du trouble qui était en train de s'emparer d'eux.

— Monsieur Quinn, répondit-elle d'une voix rauque.

Sans plus de cérémonie, Simon la prit par le coude et l'entraîna vers la sortie. Elle eut le bon goût de ne pas protester.

Il lui fit traverser la foule et emprunter un couloir. À un moment donné, il ouvrit une porte, la força à franchir le seuil. Un instant, sa ressemblance avec un ange fut accentuée par le contraste entre sa robe blanche et la pénombre.

Elle s'avança dans la pièce, une bibliothèque luxueusement meublée. Simon entra derrière elle, excité par l'odeur de sa peau, une fragrance exotique qu'il ne lui avait jamais connue.

Il s'en voulait de réagir ainsi. En dépit de ses doutes quant à ses véritables mobiles, il avait envie d'elle. En même temps, il était conscient de se laisser manipuler – exactement comme avec Eddington.

Il referma la porte et poussa le verrou.

— À quel jeu jouez-vous ? demanda-t-il sèchement.

Lysette se tenait dans un coin de la salle de bal, le dos au mur, à l'abri derrière une grande fougère. Une cachette idéale. Elle avait l'entrée principale dans son champ de vision, mais personne ne pouvait la voir, elle, à moins de s'approcher très près. La seule raison pour laquelle Edward James viendrait, ce serait afin de la revoir. Il serait obligé de la chercher. Si toutefois il venait.

Lysette en doutait. Desjardins lui avait raconté en détail sa conversation avec James. Ce n'était guère encourageant. James avait déclaré ne pas aimer les mondanités et n'avoir pas de temps à y

consacrer. Mais le comte était certain qu'il avait protesté pour la forme. Il l'avait trouvé agité et distrait.

— C'est son état normal, avait répondu Lysette. Il était déjà ainsi quand je l'ai rencontré. Il a eu l'air de me trouver autant d'attrait qu'à un joli papillon qui suscite la curiosité mais pas la passion.

— Nous verrons bien, avait conclu Desjardins d'un air suffisant. Je me trompe rarement sur ce genre de chose.

C'est ainsi qu'elle se retrouvait dans une immense salle de bal, tapie dans une encoignure pour éviter les importuns. Elle se sentait mal à l'aise malgré sa robe fétiche, d'un jaune discret. Les manches étaient plus longues et le décolleté plus sage que ne le voulait la mode ; elle espérait ainsi décourager les hommes en quête d'aventures faciles, mais, apparemment, le simple fait d'être ici avait valeur de consentement.

— Mademoiselle Marchant ?

La voix grave de l'Américain lui arracha un délicieux frisson.

Elle pivota, les yeux ronds de stupeur. Comment avait-il pu s'approcher sans qu'elle s'en rende compte ? Cela faisait longtemps que personne ne l'avait prise au dépourvu.

Elle le gratifia d'un sourire sincère.

— Monsieur James, quelle agréable surprise !

Il portait un élégant costume de velours, d'un bleu tellement foncé qu'il était presque noir. Sa cravate était nouée à la perfection, une fois de plus. Malgré sa perruque, il ne manquait pas de simplicité. Sa bouche était dure, son regard, plus dur encore. Elle aurait dû être intimidée par son air sévère. Au lieu de cela, elle ressentait un autre genre d'émotion. Quelque chose de plus vif, de plus dérangeant.

— Que faites-vous ici ? demanda-t-il.

Lysette battit des paupières.

— Je vous demande pardon ?

— Vous n'avez pas envie d'être là.

— Qu'est-ce qui vous donne cette impression ?

— Je vous observe depuis dix minutes. Vous ne tenez pas en place.

Elle laissa échapper un petit rire.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu me voir plus tôt ?

— Répondez d'abord à ma question.

— Je me suis sentie obligée de venir.

Il étrécit les yeux, l'étudiant avec attention. Elle sourit, flattée par cet intérêt soudain.

— Je me demande ce que je fais ici, murmura-t-il.

— Nous pourrions partir, suggéra-t-elle.

Allait-elle vraiment obtenir gain de cause aussi facilement ? Desjardins avait peut-être raison à propos de M. James.

— Pour faire quoi ?

Il y avait quelque chose de menaçant dans sa voix, comme un avertissement.

— Vous m'avez mal comprise. Je n'ai pas dit : « partir ensemble ».

Les pommettes de l'Américain s'empourprèrent légèrement.

— Quels sont vos rapports avec le comte ?

— C'est un interrogatoire ? demanda-t-elle plaisamment.

— C'est votre amant ?

Lysette se cabra.

— Vous êtes trop hardi pour mon goût.

Elle tourna les talons, avec au cœur l'espoir fou qu'il la suivrait.

Elle ne fut pas déçue.

Les talons de James claquèrent impatiemment sur le marbre. Il la saisit par le bras et la ramena derrière la fougère. Elle en demeura bouche bée.

— Pourquoi tenait-il tellement à ce que nous nous rencontrions ici ce soir ?

Lysette arqua les sourcils.

— Peut-être pense-t-il que j'ai besoin de quelqu'un pour s'occuper de mes biens, maintenant que mon mari est mort.

Un éclair de colère passa dans les yeux de James.

— Je ne suis pas à vendre.

— Quelle étrange réponse, monsieur, murmura Lysette.

Son cœur se mit à battre à coups redoublés. Rien dans le mémorandum de Desjardins ne l'avait préparée à cet homme-là.

— Étrange ou pas, c'est la vérité, répliqua-t-il d'un ton brusque en lui pétrissant les avant-bras.

— Eh bien, je suis ravie que ce malentendu soit dissipé.

Il faisait de plus en plus chaud, lui sembla-t-il.

— J'ai une autre théorie, grinça James. Et qui cadre davantage avec le lieu.

— Je ne suis pas certaine d'avoir envie de la connaître.

Haletante, Lysette fit un pas en arrière, craignant à demi qu'il ne la retienne de force. À en juger par son expression contrariée et déterminée, il n'était pas prêt à accepter la moindre résistance. Mais ses craintes étaient vaines. À la seconde où elle commença à reculer, il la lâcha.

— Je ne suis pas celui que vous voulez que je sois, dit-il.

— Cela devient de plus en plus intéressant, chuchota Lysette en s'efforçant d'afficher un sourire désinvolte.

— Pour dire les choses crûment, lança M. James, je ne suis pas l'étalon de ces dames.

— Eh bien, rétorqua Lysette une fois revenue de sa stupeur, c'est sans doute une sage décision de votre part dans la mesure où votre charme laisse beaucoup à désirer. Vous risqueriez de mourir de faim si c'était là votre gagne-pain.

La lueur qui s'alluma dans les yeux sombres d'Edward James aurait dû alerter Lysette. Mais, franchement, elle ne l'imaginait même pas *capable* de se saisir d'elle et de l'embrasser à perdre haleine. C'est pourtant ce qu'il fit.

Lorsqu'il lui entoura la taille du bras, la faisant ployer en arrière, elle demeura un interminable moment sans réaction, sidérée par le contact ferme de sa bouche sur la sienne. Bien que son assaut ait été brutal, son baiser ne l'était pas. Il était aussi simple, aussi parfait que sa mise.

Puis la surprise laissa la place à la peur. Elle commença à manquer d'air. Elle se débattit, tenta de le repousser. En désespoir de cause, elle lui mordit la lèvre.

James la lâcha en jurant, les narines palpitantes, du sang dans la bouche. Son regard exprimait à la fois le désir et le besoin de dominer – un mélange détonnant, elle ne le savait que trop !

Lysette le gifla de toutes ses forces.

— Si vous posez de nouveau la main sur moi, siffla-t-elle, je vous la coupe.

James encaissa la gifle sans détourner la tête alors que la marque des cinq doigts et ses lunettes de guingois témoignaient pourtant de la violence du choc. Lysette s'éloigna en courant presque, bousculant ceux qui se trouvaient sur son passage.

Cette fois, aucun bruit de pas ne retentit dans son sillage et elle se rua dans le couloir en poussant un soupir de soulagement. Pivotant sur ses talons, elle prit la direction du hall. Elle enverrait le premier valet de pied qu'elle croiserait lui chercher un fiacre. Le couloir était mal éclairé à dessein – un autre raffinement destiné à créer une atmosphère propice aux ébats amoureux. Elle trouva reposant de pouvoir se fondre dans la pénombre.

— Lysette ?

Elle s'immobilisa. On avait murmuré son prénom, mais elle l'entendit tout de même par-dessus les sifflements de sa respiration laborieuse. Se retournant, elle découvrit Desjardins, dont la silhouette se découpait sur le mur de la salle de bal.

— Où vas-tu ?

— Je rentre chez moi. Je vous conseille de trouver quelqu'un d'autre pour conter fleurette à M. James. Une fille qui aime les ours mal léchés.

À son grand déplaisir, le comte éclata de rire.

— Ma petite, dit-il en la rejoignant, un grand sourire aux lèvres, tu es vraiment délicieuse. Mais Dieu que tu es nerveuse ! Nous allons te trouver un salon vide où tu pourras te ressaisir pendant que j'irai demander ma voiture, ajouta-t-il en glissant son bras sous le sien pour l'entraîner dans le couloir.

Lysette était surprise qu'il n'insiste pas pour qu'elle retourne illico dans la salle de bal.

— Tu sais qu'elle est plus confortable – et plus propre – qu'un fiacre.

Elle n'était pas en état de protester. Il lui avait confié une mission et elle venait d'échouer. Chemin faisant, ils aperçurent un couple qui se glissait dans une pièce. Elle ne put s'empêcher de remarquer la robe blanche superbement coupée, à la fois simple et décente, que portait la femme.

C'était exactement le genre de tenue qu'elle aimait. Son compagnon était vêtu de couleurs sombres et se fondait dans la pénombre. Lysette admira l'audace de cette femme qui n'hésitait pas à s'isoler avec un tel gaillard. Dieu sait qu'elle-même en aurait été incapable – elle qu'un simple baiser suffisait à faire fuir !

Desjardins laissa Lysette dans un salon et s'éloigna en riant sous cape. Il ne se souvenait pas de l'avoir jamais vue aussi tourneboulée. Et M. James ? Qui aurait cru que sous ses dehors austères il dissimulait tant de fougue ? C'était aussi pour cela que le comte adorait son métier d'espion. Il y avait tant de choses que les gens osaient quand ils ne se savaient pas observés, mais qu'ils se seraient bien gardés de faire en public.

Malheureusement, Depardue s'était débrouillé pour que Lysette ne puisse plus jamais apprécier les attentions d'un homme. Encore moins quand elles étaient aussi ferventes que celles de James tout à l'heure dans la salle de bal.

Mais il y avait une solution. Lysette était tout sauf ingrate. Elle se sentait des obligations à l'égard de quiconque lui faisait une faveur. Tous les méfaits qu'elle avait commis sur ses ordres depuis deux ans, c'était pour le remercier de l'avoir tirée des griffes de Depardue et de ses hommes. Il devait donc trouver le moyen d'offrir à James une occasion de venir en aide à Lysette ; elle en éprouverait de la reconnaissance et lui pardonnerait ses faiblesses. C'était aussi simple que cela. Cela dit, étant donné les circonstances, il fallait que son intervention soit spectaculaire pour qu'elle en vienne à envisager de coucher avec lui.

Desjardins savait aussi que, s'il échouait à corrompre le secrétaire de Benjamin Franklin, sa propre vie ne tiendrait plus qu'à un fil. Il ne pouvait se permettre de lésiner sur les moyens.

Il retourna vers le salon où se trouvait Lysette. Sur le mur, une lampe à huile projetait sa faible lueur. Il regarda d'un côté et de l'autre pour s'assurer qu'il était seul, puis versa l'huile sur le sol, entre la plinthe et le tapis rouge et or. Après avoir enflammé un coin de son mouchoir, il jeta ce dernier sur le trajet de la flaque qui était en train de se former.

Puis il s'en alla en sifflotant, applaudissant intérieurement son propre génie. Il sursauta lorsque l'huile prit feu, le crépitement des flammes brisant le silence du couloir.

Il se dépêcha d'aller rejoindre James dans la salle de bal, son chemin éclairé par la lumière orange de l'incendie qui démarrait dans son dos.

Simon ne comprenait pas comment il s'était retrouvé sur ce fauteuil, avec Lysette sur les genoux en train de l'embrasser à pleine bouche. Il ne comprenait pas non plus pourquoi elle était tellement différente ce soir ni pourquoi cette métamorphose l'affectait à ce point.

Il savait seulement que son sexe était dur et douloureux, que son cœur battait à tout rompre, qu'il était en nage. Il avait envie d'elle, c'était un besoin aussi élémentaire que la faim et la soif.

— Pourquoi maintenant ? souffla-t-il en lui mordillant le lobe de l'oreille.

Elle drapa les bras sur ses épaules, lui offrit sa gorge. Il y pressa la bouche et suçait doucement sa peau si tendre.

En réponse, elle se trémoussa sur sa queue palpitante. Le désir qui le taraudait atteignit alors des hauteurs vertigineuses.

— Monsieur Quinn...

Il rit. Le jeu lui plaisait.

— Qui aurait deviné qu'un tel feu brûlait sous cette glace ?

— Embrassez-moi encore, implora-t-elle d'une voix enrouée qui évoquait des draps froissés, son corps souple se cambrant sous le sien, et des baisers encore plus... intimes.

— Nous ferions mieux de partir avant que je ne retrousse vos jupes et que je ne vous prenne sur-le-champ.

Si son désir avait été moins violent, c'était ce qu'il aurait fait, mais, en l'occurrence, il savait que s'il commençait, il en aurait pour la nuit.

— Non... gémit-elle.

Il lui mordilla la lèvre inférieure pour la faire taire.

— Dans ce cas, Lysette, allons quelque part où nous serons plus tranquilles. Avant que je ne perde complètement la tête.

Elle se raidit, puis s'écarta, les sourcils froncés, ses yeux écarquillés brillant dans la pénombre. Elle ouvrait la bouche pour lui répondre lorsqu'elle tourna brusquement la tête et fixa la porte du regard.

— Vous sentez ? demanda-t-elle en humant l'air.

Simon inhala profondément, cherchant un parfum floral. Au lieu de quoi ce fut une odeur âcre de fumée qu'il respira. Il fallut un peu de temps pour que l'idée de danger liée à cette odeur pénètre dans son esprit embrumé par le désir. À l'instant où il comprit de quoi il retournait, un cri dans la salle de bal confirma ses craintes.

Il lâcha un juron tonitruant, et se leva d'un bond. Il dut retenir Lysette, qui avait perdu l'équilibre, avant de se précipiter vers la porte. Une lueur d'un rouge ardent visible entre la porte et le chambranle ne présageait rien de bon. Simon empoigna la clenche de verre, et la lâcha en jurant de nouveau.

— Sans mes gants, je me serais brûlé, dit-il en se retournant vers Lysette, qui était occupée à remettre son masque. Le feu est juste de l'autre côté de la porte.

— Mon Dieu, qu'allons-nous faire ?

Il trouva la question bizarre, venant d'une aventurière comme elle, mais il n'avait pas le temps de s'interroger davantage

— La fenêtre. Vite !

Elle le suivit sans hésiter.

— Et les autres ? demanda-t-elle.

— Il y a des portes-fenêtres.

S'il se fiait aux clameurs en provenance de la salle de bal, les invités n'ignoraient plus rien de l'incendie. Il ouvrit la fenêtre, jeta un coup d'œil dehors pour s'assurer que la voie était libre. Les parterres bordés de buisson de menthe juste en dessous devaient amortir leur chute, constata-t-il. L'air apparaissait d'autant plus pur que la fumée envahissait rapidement la bibliothèque.

— Donnez-moi la main, ordonna-t-il en la regardant par-dessus son épaule.

Elle était en train de fouiller sous ses jupes. Simon haussa les sourcils, puis sourit lorsque ses jupons et ses paniers tombèrent à ses pieds. Décidément elle avait l'esprit pratique !

— Cela va peut-être vous paraître curieux, dit-elle en s'emparant de la main qu'il lui tendait, mais je suis heureuse de m'être trouvée avec vous lorsque cet incendie s'est déclaré.

Il l'attira à lui et lui donna un bref baiser sur les lèvres.

— Vous me prouvez votre gratitude plus tard.

Il l'aïda à sortir, ne lui lâchant les mains que lorsqu'il fut certain que ses pieds touchaient le sol. Il enjamba alors le rebord de la fenêtre, s'apprêtant à la suivre.

Quelque part, une femme poussa un hurlement affolé. Simon se figea, le cœur serré. Ce cri ne venait pas de la salle de bal mais de beaucoup plus près. Il tourna de nouveau les yeux vers la porte, réfléchissant à un moyen de secourir cette femme.

Mais c'était impossible. Ses yeux larmoyaient, ses poumons le brûlaient. La bibliothèque n'avait que deux issues : la porte, qui commençait à se tordre sous l'effet de la chaleur, et les fenêtres, dont celle qu'il était en train de franchir. Il essaierait de la rejoindre en passant par l'extérieur de la maison.

Cette idée en tête, il sauta dans le jardin. Après la fumée, l'odeur de la menthe fut la bienvenue.

Il chercha Lysette des yeux, mais elle avait disparu, sans doute pour aller rejoindre les autres. Elle était saine et sauve, c'était l'essentiel.

Débarrassé de ce souci, il s'élança au pas de course le long du mur afin de secourir ceux qui étaient peut-être prisonniers des flammes.

— Maudite bonne femme ! grommela Edward James en sortant de l'hôtel particulier de la baronne.

Il avait cru abandonner Corinne Marchant derrière lui, mais il l'emportait avec lui – son corps souple entre ses bras, son parfum sucré et, sur la joue, le piquant souvenir de sa gifle.

Et la façon dont elle lui avait parlé...

— Maudite bonne femme ! répéta-t-il en serrant les dents et les poings.

Il avait décidé de rentrer chez lui à pied, mais faillit changer d'avis. Une longue promenade lui permettrait certes de s'aérer l'esprit, mais en fiacre il mettrait plus rapidement de la distance entre eux. Une distance qui tempérerait peut-être le besoin urgent qu'il avait de retourner dans la maison pour lui présenter des excuses. Il avait beau savoir que ses motifs n'étaient pas purs, il avait envie de faire sa conquête.

Il n'y avait pas la moindre chance pour qu'elle s'intéresse sincèrement à lui. Elle était trop belle et trop riche pour lui trouver quoi que ce soit de remarquable – à part le fait qu'il travaillait pour M. Franklin.

Ce n'était pas la première fois qu'on tentait de se servir de lui pour atteindre Benjamin Franklin. En revanche, c'était la première fois qu'il envisageait de coopérer, parce qu'il avait quelque chose à y gagner.

Dans la cour d'honneur, il accéléra le pas. La voix de la raison lui soufflait de renoncer à conquérir Corinne. S'il ne cherchait pas à la revoir, il doutait qu'elle l'approche de nouveau.

Il éprouva un pincement de regret à cette pensée.

— Maudite bonne femme ! dit-il pour la troisième fois.

Il n'avait jamais vu de femme plus ravissante. Elle avait un visage d'ange et un corps conçu pour le péché. Si on lui demandait de décrire ce qui incarnait la perfection à ses yeux, il désignerait Corinne Marchant sans hésiter. Mais ce n'était pas là le problème. Il pouvait résister aux désirs de la chair. À la différence de tant d'autres, il ne se laissait pas guider par son sexe.

Non, ce n'était pas sa beauté qui le rendait fou. C'était ses yeux. Si durs, parfois, comme si elle n'était plus capable du moindre sentiment. Et puis soudain chaleureux et amusés. Il avait envie de croire qu'il était pour quelque chose dans ces brefs moments d'abandon. Et il avait envie de mieux la connaître.

Il poussa un grognement de dépit. Il était habitué à obtenir ce qu'il voulait. Modeste, il exigeait peu et jamais ce qui était au-dessus de ses moyens. Son attirance pour Corinne défiait la raison. Ils n'avaient rien en commun.

À quel appât mordait-il donc ?

Elle était meurtrie, voilà ! Son expression affolée et son regard hanté après qu'il l'eut embrassée en disaient long.

Quelqu'un lui avait fait du mal. Beaucoup de mal.

Une colère sourde s'empara de lui. Le passé de Corinne n'était pas un obstacle. À vrai dire, il la rendait encore plus attachante. Le désir de la protéger était aussi fort que le désir de lui faire l'amour. Il voulait qu'on lui rende justice. Plus précisément, il voulait la venger, trouver ceux qui avaient endommagé une telle perfection et les punir comme ils le méritaient.

Pensées dangereuses, sentiments dangereux... qui n'avaient pas leur place dans une vie aussi rangée que la sienne – de même que Corinne n'avait pas sa place.

Un cri retentit dans la nuit, si vibrant de terreur qu'Edward James s'arrêta net.

Il pivota pour faire face à l'hôtel particulier. Il ne vit rien d'anormal sur la façade, mais il était certain que le cri provenait de là. Il contemplait d'un air intrigué le superbe portique à colonnades lorsque d'autres cris résonnèrent.

Il s'élança en courant. Les valets de pied et les laquais postés dans la cour d'honneur gravirent le perron devant lui. Lorsque les portes s'ouvrirent, une épaisse fumée noire en sortit. Les serviteurs s'immobilisèrent sur le seuil, bouche bée.

— Allez chercher des seaux dans les écuries, ordonna Edward.

Deux valets redescendirent les marches en courant et contournèrent la maison. Edward se fraya un chemin entre les valets figés sur le perron.

— Suivez-moi, commanda-t-il. Il faut s'assurer que personne n'est resté dans la maison.

Ensemble, ils fendirent le mur de fumée. Une chaleur intolérable les assaillit. En ouvrant les portes, l'apport frais avait nourri le feu, qui redoubla de violence. Edward avait les yeux qui pleuraient, et la suie en suspension lui brûlait la gorge et les poumons à chaque inspiration.

Il progressa lentement en suivant les murs. Le temps d'atteindre la salle de bal, il suffoquait. Les serviteurs et lui se séparèrent, chacun s'avançant à tâtons entre les plantes et les colonnes à la recherche de ceux qui n'auraient pas réussi à s'enfuir. Des flots de fumée noire entraient par toutes les portes. Ils s'accumulaient au plafond en nuages menaçants avant de fondre sur leurs proies. Le cœur d'Edward battait à coups redoublés. Toutes les deux secondes, il essuyait du dos de la main les larmes qui roulaient sur ses joues en feu.

Corinne était sans doute en sécurité. Elle était partie en même temps que lui. Elle était rentrée chez elle à présent et, si elle pensait à lui, c'était pour l'envoyer au diable.

Dieu merci ! Il serait fou de terreur s'il la savait là-dedans.

— Monsieur James ! Monsieur James !

Edward bifurqua en direction de la voix, qui était si rauque qu'il ne la reconnut pas. Une seconde plus tard, le comte Desjardins émergeait de la fumée qui tourbillonnait. Alors qu'il était secoué par une quinte de toux, Edward se rua vers lui et l'agrippa par les épaules.

— Corinne, hoqueta le comte, les pupilles dilatées par la peur. Elle est avec vous ?

En dépit de la chaleur, un frisson glacial courut le long de l'échine d'Edward.

— Non, elle est partie.

— Vous en êtes sûr ? Je... je devais la raccompagner... articula Desjardins entre des accès de toux si violents que de la suie jaillit de sa bouche. Elle m'attendait dans un salon... je ne l'ai pas revue depuis.

— Mon Dieu !

Edward prit le comte par le bras et l'entraîna sur la terrasse, où la plupart des invités s'étaient rassemblés. Puis il fit le tour de la maison au pas de course à la recherche de fenêtres éclairées, luttant contre la panique qui menaçait de le submerger.

Une femme masquée en robe blanche était debout dans un massif, sous une fenêtre dont s'échappaient des panaches de fumée.

— Allez rejoindre les autres sur la terrasse, ordonna-t-il.

Elle hésita et leva les yeux vers la fenêtre.

— Maintenant ! aboya-t-il.

À contrecœur, la femme empoigna ses jupes et fila vers l'arrière de la maison. Edward entendit un cri au loin et au même moment une jambe d'homme apparut à la fenêtre. Rassuré sur le sort du galant de la demoiselle, il fonça vers la grille latérale.

Pas de Corinne. Où était-elle donc ?

Edward continua sa course et se retrouva de l'autre côté de la maison. Il dévala les marches qui conduisaient à l'entrée de service. C'est alors qu'il aperçut Desjardins qui gesticulait sous une fenêtre. Il le rejoignit en courant.

— Elle est là ? demanda-t-il, la gorge en feu.

Il examina la fenêtre. Des ombres dansaient devant les vitres.

De la fumée. De la fumée en grande quantité. Impossible de distinguer quoi que ce soit à l'intérieur.

— Il me semble que j'ai vu un mouvement, croassa le comte, juste avant que la fenêtre n'explode, projetant vers l'extérieur une pluie de morceaux de verre dont ils se protégèrent en croisant les bras devant leur visage.

Une chaise s'écrasa sur le sol et de la fumée surgit par l'ouverture. Une seconde plus tard, les flammes qui couraient au plafond plongèrent vers l'air frais et se mirent à lécher les murs de la maison.

— Corinne ! rugit Edward.

La seule réponse fut le crépitement du feu dévorant tout sur son passage. Après avoir bondi vers l'oxygène du dehors et s'en être rassasiées, les flammes rentrèrent dans la pièce.

Edward en profita. Il ramassa la chaise, un peu estropiée par sa chute, et l'appuya contre le mur, les pieds plantés dans un massif. Après avoir ôté sa veste et l'avoir enroulée autour de son bras, il grimpa sur la chaise branlante.

— Corinne ! cria-t-il, s'arrachant la gorge.

Tournant la tête à cause du courant d'air brûlant qui s'échappait de la fenêtre, il se servit de son bras emmaillotté pour casser les éclats de verre encore accrochés à l'encadrement. Un morceau qui tenait plus solidement que les autres lui entailla la chair. Il serra les dents et continua.

— *Corinne !*

Son cher visage apparut enfin, barbouillé de larmes et de suie. Ses cheveux blonds étaient collés par la sueur à ses joues rougies et son nez coulait copieusement.

Edward n'avait jamais rien vu d'aussi beau.

— Mon Dieu ! cria-t-il, ivre de soulagement. Dépêchez-vous de sortir de là !

— Monsieur James...

Ses épaules apparurent alors qu'elle essayait de se mettre debout. Edward éprouva pour elle une admiration sans bornes. Il imaginait sans peine les efforts que pulvériser cette fenêtre avait dû lui demander.

— Oui, ma douce, venez.

Il lui tendit les bras. Après s'être redressée sur ses jambes flageolantes, elle tomba par la fenêtre. Ses jupes s'accrochèrent aux échardes de verre et se déchirèrent avec un bruit sinistre.

Edward la rattrapa et tomba à la renverse avec la chaise. Ses lunettes s'envolèrent. Pendant sa chute, il pivota afin d'absorber seul le choc. Lorsqu'il atterrit sur le dos, ses poumons se vidèrent d'un coup et, sauf erreur de sa part, ce furent ses lunettes qu'il entendit craquer sous lui.

Mais Corinne était dans ses bras. Vivante.

Pour l'instant.

Elle avait besoin d'un médecin. À chaque inspiration, elle émettait un bruit rauque et une bulle de salive noire émergeait sur ses lèvres décolorées.

Desjardins ne se précipita pas vraiment pour l'aider, mais Edward parvint à se relever, Corinne serrée dans ses bras. Ayant rassemblé les lambeaux de la jupe, il se dirigea vers la cour d'honneur.

Simon courut jusqu'à l'arrière de la maison. Il avait vérifié chaque fenêtre, cherchant la femme qu'il avait entendue crier un instant plus tôt. Il n'avait pas pu la rejoindre en passant par la porte de la bibliothèque mais il avait peut-être encore une chance de la trouver. Cela valait la peine d'essayer.

Le tocsin répandait la nouvelle de l'incendie partout dans la ville. L'air empestait le brûlé. Les sanglots des femmes racontaient l'histoire d'une soirée de réjouissance qui s'achevait en drame. En arrivant dans le parc, Simon vit quelques valets accourir des étables avec des seaux dont ils perdaient presque toute l'eau en cours de route. Les invités étaient rassemblés par petits groupes, figés par la stupeur ou l'effroi.

— Halte ! tonna Simon, sa voix portant loin dans la nuit.

Les valets s'immobilisèrent, haletants. Simon rejoignit la terrasse et grimpa sur la margelle d'une fontaine.

— Ils ne pourront jamais combattre l'incendie tout seuls, hurla-t-il en désignant les valets. Tout homme valide doit mettre la main à la pâte si nous voulons éteindre ce brasier. Il y a des gens pris au piège là-dedans, qui ont besoin d'aide.

Personne ne bougea. Simon scruta la foule et repéra un jeune homme qui semblait en excellente condition physique.

— Vous ! cria-t-il en le montrant du doigt. Venez ici !

Le jeune homme hésita une fraction de seconde avant d'obéir. Il était échevelé, un pan de sa chemise sortait de sa culotte de soie, sa veste et son gilet étaient déboutonnés. C'était de toute évidence un aristocrate, mais Simon s'en moquait. Les titres n'existaient plus quand des vies étaient en jeu.

Simon bondit à terre, le prit par le coude et le posta devant l'une des portes-fenêtres. Il lança alentour un regard accusateur et d'autres hommes approchèrent, certains en traînant les pieds. Bon gré, mal gré, tous ces beaux messieurs se retrouvèrent alignés entre la fontaine et la maison.

Simon prit un seau des mains d'un valet, le plongea dans le bassin et le tendit au premier homme de la rangée. Le seau passa de main en main jusqu'à l'incendie.

Sans avoir besoin de se concerter, les hommes changeaient de poste, celui qui était au plus près des flammes rejoignant l'autre bout de la chaîne lorsqu'il commençait à avoir trop chaud, aussitôt remplacé par celui qui se trouvait juste derrière lui.

Une fois que les seaux circulèrent avec régularité, Simon s'autorisa à jeter un coup d'œil vers le parc. C'est alors qu'il la vit, reconnaissable entre toutes avec son masque pourpre et sa robe blanche qui luisait au clair de lune. Elle était en compagnie de deux femmes et le regardait. Le soulagement l'envahit en découvrant qu'elle était saine et sauve. Puis céda la place à l'inquiétude.

Il y avait du danger ici et comment l'affronter s'il avait peur pour elle ?

Abandonnant son poste, il la rejoignit au pas de charge.

— Je veux que vous rentriez chez vous, lui dit-il après avoir salué d'un bref hochement de tête les deux autres femmes. Maintenant, aboya-t-il comme elle paraissait sur le point de protester. J'ai du mal à me concentrer quand vous êtes là.

Il les invita à le suivre de l'autre côté de la maison, marchant à si grandes enjambées qu'elles avaient du mal à le suivre.

Arrivé dans la cour d'honneur, il siffla entre ses doigts, attirant l'attention de tous les cochers. La femme brune prit alors la direction des opérations, se dirigeant sans attendre vers un très bel équipage après avoir incité ses compagnes à l'imiter.

Toutes trois y montèrent. Simon, qui les avait suivies, referma la portière. Le cocher croisa son regard, puis fit claquer son fouet et la voiture s'ébranla.

Dès qu'elle eut quitté la cour d'honneur, Simon tourna les talons et fonça vers la maison. À présent, il allait pouvoir se concentrer sur sa tâche.

— Mon Dieu ! s'exclama Marguerite en regardant par la fenêtre. Qui est cet homme ?

— Simon Quinn, répondirent d'une même voix Lynette et Solange.

Lynette se tourna vers cette dernière en écarquillant les yeux.

— Je ne serais pas Solange Tremblay si j'ignorais le nom d'un aussi bel homme !

Elle sourit et Lynette éprouva une pointe de jalousie.

Il était évident, à en juger par les conversations qu'elle avait entendues, que M. Quinn excitait les désirs d'un grand nombre de femmes, mais maintenant qu'elle avait été dans ses bras et avait goûté à ses baisers, elle le voulait pour elle seule.

— Que fait-il dans la vie ? insista Marguerite.

— Personne ne le sait exactement, avoua Solange avec un haussement d'épaules. Mais j'ai eu un amant qui connaissait Talleyrand. Il était convaincu que c'est un espion anglais.

— Il est irlandais ! protesta Lynette.

— C'est un mercenaire, rectifia Solange. Sa loyauté va au plus offrant.

Cela aurait peut-être dû modérer l'admiration de Lynette. Ce ne fut pas le cas.

— Pourquoi s'est-il comporté comme s'il te connaissait ? s'enquit sa mère d'un ton vaguement accusateur.

Lynette se pencha en avant.

— Ce n'est pas moi qu'il connaît. C'est Lysette.

Marguerite blêmit

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Maman, il m'a appelée Lysette, et il donnait l'impression que nous nous connaissions très bien.

— C'est impossible.

— Ah bon ? fit Lynette en retirant son masque. Il m'a regardée dans les yeux et m'a appelée Lysette. Ça ne peut pas être une coïncidence.

— Tu as retiré ton masque devant lui ? murmura Marguerite en ouvrant des yeux ronds.

— Eh bien, euh... balbutia Lynette en rougissant. C'est lui qui me l'a retiré.

— Lynette ! s'écria sa mère, indignée. Comment as-tu pu faire une chose pareille ? J'aurais dû te forcer à venir avec moi à l'office quand l'autre imbécile a renversé du vin sur ma robe. Je t'ai fait confiance pour te conduire correctement pendant mon absence.

— Marguerite... commença Solange d'une voix apaisante.

— Et toi ! coupa Marguerite en la fusillant d'un regard noir. C'est toi qui as eu l'idée d'assister à cette soirée. Tu aurais dû l'avoir à l'œil.

Solange rit doucement.

— Ma chère, tu sais aussi bien que moi que rien ne peut arrêter une fille déterminée.

— C'est une piètre excuse pour ne pas l'avoir surveillée, rétorqua Marguerite.

— Tu as été étroitement surveillée, toi, lui rappela Solange. Cela t'a-t-il découragée ? J'ai l'impression que ta fille a les mêmes goûts que toi en matière d'hommes.

Marguerite ouvrit la bouche et la referma, les joues en feu.

Lynette promena un regard stupéfait de sa mère à Solange, et vice versa. Son père n'avait rien de commun avec Simon Quinn.

— À propos de Lysette... commença-t-elle timidement.

— Comment pourrait-il la connaître ? l'interrompit sa mère, de plus en plus furieuse.

— C'est la question que j'ai l'intention de lui poser, répondit Lynette.

— Non !

Le mot fut prononcé d'un ton si tranchant que Lynette en fut interloquée.

— Je t'interdis de t'approcher de lui, ajouta sa mère.

— Mais nous devons savoir ! protesta Lynette. Moi, j'ai besoin de savoir !

— J'ai dit non, Lynette. La discussion est close. Ta sœur n'est plus.

— Vous n'avez pas trouvé Quinn envoûtant ? murmura Solange d'un air rêveur.

Marguerite lui lança un regard noir.

Lynette savait quand il valait mieux tenir sa langue, et c'est ce qu'elle fit, mais le refus excessivement brutal de sa mère la mettait mal à l'aise.

Elle irait voir M. Quinn.

Rien ne pourrait l'empêcher de découvrir la vérité sur sa sœur.

Surtout si cette vérité était connue de Simon Quinn.

Edward s'arrêta devant la grille, Corinne toujours inconsciente dans les bras. Son impatience et son inquiétude grimpèrent d'un cran tandis qu'il attendait que Desjardins le rejoigne pour soulever le loquet.

Mais au moment où le comte arrivait, tout essoufflé, la grille s'ouvrit sur un grand gaillard brun, qui s'immobilisa en les voyant.

— Milord, dit-il d'une voix éraillée.

— Quinn, répondit Desjardins.

Edward sentit la tension qui émanait du dénommé Quinn. Il resserra spontanément son étreinte autour de Corinne, qui avait le visage tourné vers lui.

Quinn la regarda, s'attarda sur sa robe en charpie, puis demanda :

— Vous avez besoin d'aide ?

— À ce stade, il n'y a qu'un médecin qui puisse quelque chose pour elle, répondit James.

Avec un hochement de tête, Quinn fit un pas de côté pour les laisser passer. Le comte partit devant en faisant de grands gestes pour attirer l'attention de son cocher, rangé au milieu d'une file de voitures qui encombraient l'allée. Voyant que James avait une femme dans les bras, les autres cochers s'empressèrent de manœuvrer leurs équipages pour ouvrir un passage.

À leur approche, un valet de pied ouvrit la portière et James employa ce qu'il lui restait de forces pour se hisser avec Corinne à l'intérieur. Il l'allongea avec précaution sur la banquette, puis se retourna pour sortir. Le comte se tenait devant la portière, l'en empêchant.

Sans mot dire, Edward s'assit, heureux de profiter de la voiture et ne voyant aucun inconvénient à rester auprès de Corinne un peu plus longtemps.

L'attelage se mit en route. Seules leurs respirations sifflantes troublaient le silence. Edward appuya la tête contre le dossier et ferma les yeux. Ce matin, au réveil, il avait l'esprit libre, une vie sans souci, songea-t-il. Et voilà qu'à peine quelques heures plus tard il se retrouvait mêlé à la vie d'une femme qui ne lui vaudrait sans doute que du chagrin.

Pour l'instant, il n'y pouvait pas grand-chose. Il était fasciné. Mais, plus tard, il chercherait à comprendre. C'était dans sa nature. Il n'aimait pas les énigmes.

Les énigmes étaient faites pour être résolues.

Simon Quinn suivit le comte et James du regard. Il les regarda installer la blessée dans la voiture en se demandant comment les plans de Desjardins avaient pu changer aussi radicalement en l'espace d'une journée. Ce matin, il avait demandé à Lysette de séduire James, pourtant ce soir Lysette s'était retrouvée dans ses bras à *lui*, tandis que le comte et l'Américain semblaient s'entendre comme larrons en foire.

La situation déplaisait à Simon. Quelque chose clochait. Aveuglé par le désir, il ne s'était pas interrogé sur les motifs de Lysette. Il avait eu envie d'elle, un point c'est tout.

Il avait le sentiment d'avoir été berné et cela le faisait enrager. En grommelant, il retourna vers la maison. Il observa attentivement chaque fenêtre pour s'assurer qu'il n'y avait plus de gens pris au piège. Il espérait du fond du cœur que c'était le cas.

Il étrécit les yeux à la vue d'une fenêtre brisée et d'une chaise renversée juste dessous. Des éclats de verre jonchaient le sol, témoignage d'une tentative désespérée de rester en vie.

Comment diable était-ce arrivé ?

Simon retourna sur la terrasse et fut soulagé de voir que les porteurs de seaux étaient toujours fidèles au poste.

Il prit place parmi eux, et s'activa jusqu'à l'aube en songeant à Lysette, à Desjardins et à James, et au mystère qu'ils représentaient.

— Mon Dieu, qu'est-ce qui vous est arrivé ? s'exclama Eddington lorsque Simon franchit la porte peu après 9 heures du matin.

L'odeur fraîche et parfumée qui régnait dans sa maison fut la bienvenue après une nuit passée à ne respirer que de la fumée. Il titubait de fatigue. Il était sale. Ses habits imprégnés d'une odeur de brûlé étaient irrécupérables. En revanche, le comte était propre comme un sou neuf et portait une robe de chambre confortable.

— Vous allez devoir m'acheter une nouvelle garde-robe puisque grâce à vous je n'ai plus un sou vaillant, bougonna Simon.

Comme il ôtait sa veste, des cendres tombèrent sur le tapis. Eddington plissa le nez.

— Diantre ! Vous faites peine à voir.

— L'hôtel de la baronne Orlinda a été la proie d'un incendie pendant le bal, expliqua Simon en s'engageant dans l'escalier.

— Un accident ? s'enquit Eddington en lui emboîtant le pas.

— C'est l'effet que cela fera. Une lampe à huile mal fixée au mur dans un couloir.

— Vous y croyez ?

Simon se contenta de ricaner.

— Il y a des blessés ? voulut savoir Eddington.

— Rien de grave. Inhalations de fumée, brûlures légères... Un miracle, vraiment, quand on voit ce qui reste de la maison.

À l'étage, Simon poussa la porte de sa chambre et savoura le fait d'être de retour chez lui. Il avait acheté la maison en l'état, meubles et tableaux compris. Avec ses couleurs sourdes, son mobilier de bois massif, ses tapis épais, la pièce était un refuge très masculin et apaisant. L'ancien propriétaire devait être un bon dormeur car le lit était grand et confortable.

— Mais ce n'est pas le pire, bougonna Simon qui étouffa un bâillement et jeta un regard d'envie à son lit prêt à l'accueillir.

Le valet de chambre s'empressa de jeter une serviette sur un tabouret afin que son maître puisse s'y asseoir pour ôter ses bottes sans souiller la tapisserie, puis il annonça qu'il lui préparait un bain.

— Qu'y a-t-il d'autre ? demanda Eddington.

Il s'assit dans un fauteuil près de la cheminée et sourit à la jeune et jolie servante occupée à allumer le feu. Elle se redressa en rougissant, puis se retira après avoir fait une petite révérence.

— Mlle Rousseau a tenté de me séduire, lâcha Simon.

— Tenté ? répéta Eddington, narquois.

— Hier matin, elle avait pour mission de débaucher Edward James, et hier soir James et Desjardins faisaient équipe pendant qu'elle jetait son dévolu sur moi.

— Intéressant, murmura le comte. Qu'en concluez-vous ?

Arquant un sourcil, Simon se leva et se débarrassa de son gilet et de sa chemise.

— J'en conclus que vous allez me rendre mes petites économies parce que, s'ils m'ont pris pour cible, notre accord ne tient plus.

— Et qu'est-ce qui pourrait m'y forcer ?

Simon montra ses poings. Eddington frémit.

— Vous m'avez convaincu.

C'était justement les talents de boxeur de Simon qui avaient attiré l'attention du comte. Simon avait assommé une petite douzaine d'hommes sans trop de dommages pour lui-même et Eddington avait immédiatement décidé que ce genre de cogneur pouvait lui être utile. Il lui avait fait une offre, que Simon, qui venait de perdre sa situation auprès de lady Winter, s'était empressé d'accepter. Par la suite, il avait rapidement démontré que son esprit était aussi vif que son jeu de jambes.

— Vous pensez qu'ils cherchent à vous compromettre ? demanda Eddington, songeur. Si l'on vous accusait d'ourdir un complot contre Benjamin Franklin tout en faisant savoir que vous travaillez pour la Couronne, cela ne ferait qu'accroître l'animosité des Français et des indépendantistes américains à l'égard de l'Angleterre.

— C'est une explication possible, acquiesça Simon en continuant de se déshabiller. Il y a eu encore d'autres bizarreries hier soir. Tandis que Desjardins et l'Américain faisaient leurs petites affaires, Lysette attendait dans le parc en compagnie de deux femmes.

— Qui étaient-ce ?

— Je n'en sais rien. Pour être franc, je n'ai pas vraiment fait attention à elles. J'ai juste remarqué qu'elles l'entouraient telles deux mères poules empressées autour d'un poussin. Lysette n'est pourtant pas du genre à attirer la sympathie des autres femmes, si vous voyez ce que je veux dire.

— Curieux, en effet, murmura Eddington, les coudes sur les accoudoirs du fauteuil, les doigts joints devant la bouche. Qu'avez-vous l'intention de faire ?

— Pour l'instant, me décrocher, répondit Simon. Et puis dormir.

Il gagna la pièce adjacente où des bruits d'eau indiquaient qu'on était en train de remplir la baignoire de cuivre.

— Ensuite, j'irai voir Mlle Rousseau et je l'interrogerai sans détours.

— Vous croyez qu'elle vous répondra ?

— Non. Mais au moins elle saura que je ne suis pas dupe.

— Ce serait peut-être sage de ne pas opérer seul.

— Peut-être, répondit Simon, évasif.

Il avait déjà prévu de se faire aider, mais ce n'était pas là une information qu'il souhaitait partager avec le comte.

— Je vais m'en occuper, proposa Eddington. J'ai demandé à Becking de rester quelque temps en France. Autant le mettre à contribution.

— Excellente idée, milord, dit Simon avant de fermer la porte derrière lui.

Edward fut réveillé par une féroce quinte de toux. Il se redressa et regarda autour de lui, surpris de se retrouver chez Corinne. La dernière chose dont il se souvenait, c'était du médecin lui ordonnant de la rafraîchir en cas de fièvre et de lui nettoyer le nez et la bouche à intervalles réguliers pour qu'elle puisse respirer.

Il consulta la pendule sur le manteau de la cheminée. Il était un peu plus de 9 heures du matin.

Se levant, il s'étira car il était ankylosé après une nuit passée dans un fauteuil. Il allait être en retard à son travail, ce qui ne lui était encore jamais arrivé. Il devait rentrer chez lui en vitesse pour écrire un mot d'explication à M. Franklin, se laver et se changer.

Il s'approcha de la porte qui séparait le salon où il se trouvait de la chambre de Corinne. Il frappa doucement et attendit une réponse qui ne vint pas. Il entra quand même.

Alors que les teintes du salon allaient du crème au brun, et que les boiseries et les meubles étaient plutôt sombres, la chambre, elle, était très féminine, avec son camaïeu de roses et ses boiseries dorées ou passées au blanc de céruse. Mais dans les deux pièces flottait ce même parfum subtil qui n'appartenait qu'à Corinne. Une fragrance légère, qui n'était pas destinée à séduire, mais qui pourtant le grisait.

Tandis qu'il s'avavançait dans la pièce, Edward garda les yeux rivés sur le corps menu de Corinne, qui semblait perdue au milieu du grand lit à baldaquin. Son souffle était rapide et un mucus sombre sortait de ses narines. Furieux, il contourna le fauteuil où était assise la gouvernante, prêt à lui faire des reproches : elle dormait comme une souche. Son bonnet était de travers sur son front ridé et laissait échapper des mèches grises.

Edward sortit un mouchoir de sa poche, se pencha sur elle pour lui nettoyer le nez. Il plongea ensuite un linge dans la cuvette qui se trouvait sur la table de chevet et lui essuya le visage. Qu'elle était belle, même ainsi ! L'arc de ses sourcils était parfait, sa bouche, bien dessinée, ses pommettes, hautes et racées.

Il sourit en songeant que c'était la première fois qu'il servait de garde-malade à quelqu'un. Même quand c'était lui qui n'allait pas bien, il ne se soignait pas. Il n'avait ni le temps ni les moyens de faire quoi que ce soit d'autre que d'attendre que cela passe tout seul.

Voir Corinne dans cet état lui serrait le cœur. Il savait que sa domesticité – trois personnes en tout et pour tout : une vieille gouvernante, un vieux majordome et leur fils, valet de pied – n'était pas suffisante pour lui prodiguer les soins dont elle avait besoin. S'il voulait qu'elle survive, et il le voulait indubitablement, il allait devoir s'occuper d'elle en personne. Il ne pouvait se permettre d'engager des serviteurs supplémentaires, même pour peu de temps, et il ignorait la nature de la relation de Corinne avec Desjardins pour se risquer à lui demander de l'aide. Et puis, ce n'était pas son rôle de parler à la place de Corinne. Il n'était rien pour elle.

En soupirant, Edward quitta la pièce, et gagna l'office. Il y trouva le majordome et le valet de pied en grande conversation avec un livreur.

— Monsieur James, le salua le majordome en s'inclinant.

Ce fut une piètre révérence, le corps du vieil homme étant visiblement tourmenté par des rhumatismes. Edward doutait que sa femme et lui soient capables de s'occuper de la maison, si petite soit-elle, sans l'aide de leur fils.

— Mme Fouche est endormie là-haut, dit-il d'un ton cassant. Je me suis occupé de Mlle Marchant, mais elle aurait besoin d'être veillée par quelqu'un d'alerte, qui suive les recommandations du médecin.

— Oui, bien sûr.

Le vieux majordome eut le bon goût de rougir, mais pas celui d'admettre qu'il avait besoin d'aide.

— Si vous pouviez vous occuper de Mlle Marchant durant la journée, je reviendrai ce soir et je resterai auprès d'elle cette nuit.

— Monsieur, dit le majordome en se redressant du mieux qu'il put, votre offre, quoique généreuse, n'est pas nécessaire, je vous assure. Ne vous donnez pas cette peine.

— Je reviendrai quand même ce soir, répliqua Edward avec un sourire vaguement menaçant. Si vous êtes toujours dans les mêmes dispositions, je m'en irai.

Que répondre à cela, sinon répéter les mêmes protestations ? Le majordome se contenta donc d'incliner la tête et, d'un bref regard, il incita son fils à l'imiter.

Edward quitta la pièce de son pas habituel, rapide et déterminé, et récupéra sa veste dans le vestibule. En sortant, il jeta un coup d'œil à l'horloge qui lui confirma qu'il était en retard. Seigneur, il détestait cela !

La maison de Solange était petite mais élégante, et située dans un quartier où seules les courtisanes de haut vol pouvaient se permettre d'habiter.

Il y avait constamment des voitures et des cavaliers qui passaient dans la rue, mais pas en quantité suffisante pour qu'on puisse s'arrêter longtemps devant une maison sans se faire remarquer.

C'est pourquoi la femme de chambre disposait de peu de temps pour rejoindre l'attelage qui attendait un peu plus loin. C'était également difficile de sortir en catimini, à cause de la gouvernante qui veillait au grain, mais la petite domestique était futée.

La tête baissée, elle remonta la rue, traversa, revint sur ses pas et s'arrêta à côté d'une voiture noire assez quelconque et sans marque distinctive.

— Eh bien ? lui demanda-t-on.

Les rideaux étaient tirés, l'empêchant de voir celui qui s'adressait à elle. Non pas qu'elle ait envie de savoir à quoi il ressemblait. Il payait avec du bon argent et c'était tout ce qui comptait.

— Elles n'ont pas prévu de partir.

— Je vois.

Il y avait quelque chose de sinistre dans la manière dont furent prononcés ces deux mots. La servante frissonna.

Une main gantée sortit de dessous le rideau. Dans la paume, il y avait une petite bourse. Elle s'en empara et fit une courbette, qu'il ne vit sans doute pas.

— Merci beaucoup, m'sieur.

Mieux valait être polie avec ceux qui vous payaient. Si elle se querellait à l'occasion avec la gouvernante, elle était tout sucre et tout miel avec Mlle Tremblay. Pas question de se faire renvoyer pour insubordination, car alors L'Esprit n'aurait plus besoin d'elle et elle perdrait d'un coup ses deux sources de revenus.

Elle se dépêcha de regagner la maison avant qu'on ne remarque son absence.

L'Esprit la suivit du regard. Elle ne se retourna pas une seule fois avant de disparaître dans l'entrée de service. Ce n'était qu'un détail, mais il l'apprécia à sa juste valeur. C'était tellement difficile de trouver de bons serviteurs.

Se carrant sur la banquette, il donna un coup bref au plafond. Le cocher mit les chevaux en branle d'un coup de sifflet strident.

Ainsi donc, Marguerite était revenue à Paris.

Il s'y était attendu. C'était d'ailleurs la raison pour laquelle, des années plus tôt, il avait payé la petite bonne pour qu'elle se fasse engager chez Solange : un investissement modeste et qui, il en était certain, se révélerait profitable un jour ou l'autre.

Rien ne l'empêcherait d'atteindre le but qu'il poursuivait depuis vingt ans.

Et certainement pas Marguerite Baillon.

La maison était aussi silencieuse qu'un tombeau.

Assis au bureau de Corinne, Edward travaillait. À intervalles réguliers, il tournait les yeux vers le lit pour s'assurer qu'elle respirait librement. Il était revenu vers 4 heures de l'après-midi et l'avait trouvée brûlante de fièvre et délirante. Ses domestiques étaient épuisés. Le valet de pied avait couru toute la journée pour aller chercher de l'eau fraîche et la vieille gouvernante n'avait cessé de bassiner Corinne avec des linges mouillés si bien qu'elle ne sentait plus ses bras. Lorsque Edward

arriva, ils lui confièrent Corinne sans se faire prier. Entre-temps, il avait pris la précaution de se renseigner sur la manière de s'occuper d'une personne dans son état.

Il l'avait fait porter dans une des chambres d'amis. Là, Mme Fouche lui avait ôté sa chemise de nuit pendant qu'il changeait les draps de son lit. Il avait ordonné qu'on la baigne et qu'on lui frictionne les aisselles, le cou et la plante des pieds avec de la vodka. Mme Fouche l'avait ensuite emmaillotée comme un bébé et Edward l'avait ramenée dans son lit. À présent, elle empestait l'alcool, mais la fièvre était retombée.

En récompense de leurs efforts, les époux Fouche avaient été autorisés à se retirer de bonne heure. Seul leur fils Thierry – qui avait une trentaine d'années, soit à peu près le même âge qu'Edward – était resté à son poste.

La tranquillité de la maison fut bientôt troublée par des coups de heurtoir impatients contre la porte d'entrée. Edward se figea, la plume en l'air. Un court instant plus tard, il entendit des voix, trop lointaines pour être reconnaissables. Pensant que c'était Desjardins, il attendit les bruits de pas dans l'escalier. Comme ceux-ci ne venaient pas, il se leva et sortit sur le palier.

De là, il avait vue sur le vestibule. Thierry était sur le seuil et parlait avec le visiteur, quel qu'il soit. Finalement, le serviteur rentra dans la maison et referma la porte.

Curieux de savoir qui souhaitait rendre visite à Corinne, Edward pénétra dans le salon en façade. Il se précipita vers la fenêtre, écarta les rideaux et regarda dans la rue.

Le dénommé Quinn était en train de détacher son cheval. La qualité de ses vêtements en disait long sur sa fortune et sa position sociale, de même que la beauté de sa monture.

D'où connaissait-il Corinne ?

Quinn s'immobilisa juste avant de mettre le pied à l'étrier et se tourna vers la maison. Levant les yeux, il aperçut Edward. Même à cette distance, celui-ci le vit se crispier.

L'espace d'une seconde, Edward avait envisagé de faire un pas en arrière pour se cacher. Il n'avait pas lieu de s'afficher à la fenêtre de Corinne. Ils n'étaient rien l'un pour l'autre, pas même de vagues amis. Lorsqu'elle reprendrait connaissance, elle n'apprécierait sûrement pas qu'il ait pris soin de sa maison – et d'elle-même – alors qu'elle n'était pas en état de protester.

Mais une part de lui-même longtemps en sommeil se cabra soudain et sa première initiative fut de revendiquer la belle Corinne. Il la lui fallait absolument. C'était la seule justification à son étrange conduite depuis qu'il l'avait rencontrée.

Edward examina l'homme qui était peut-être un rival, notant chaque détail. Ils étaient aussi différents que deux hommes pouvaient l'être, à part leur expression. Celle de Quinn reflétait exactement ce qu'Edward ressentait : tension, hostilité, malveillance.

Était-ce lui qui avait maltraité Corinne ? Était-ce à cause de lui qu'elle était si craintive et qu'elle avait ce regard hanté par de terribles souvenirs ?

Il serra les poings.

— Je finirai bien par savoir qui tu es, dit-il entre ses dents.

Quinn toucha son chapeau, grimaça un sourire et grimpa à cheval. Il ne pouvait avoir entendu Edward ni même vu ses lèvres bouger, mais il avait clairement relevé le défi.

Une complication de plus dans une affaire déjà très compliquée.

Edward laissa retomber le rideau et retourna au chevet de Corinne.

De retour chez lui, Simon ôta ses gants lentement, un doigt après l'autre. Il espérait ainsi se calmer, mais cela ne marchait pas. La colère lui coupait le souffle et il était si tendu qu'il avait mal à la nuque.

Donc, Edward James rendait visite à Lysette Rousseau alors qu'elle était prétendument « souffrante ». Il se montrait à la fenêtre en bras de chemise comme s'il était chez lui et affichait une posture à la fois défensive et possessive.

Simon avait déjà joué à ce petit jeu. Ce n'était pas la première fois qu'il rivalisait avec un autre homme pour la possession d'une jolie femme. C'était une activité divertissante et il prenait garde à ne jamais accorder trop d'importance au résultat. S'il gagnait, il savourait sa récompense. Dans le cas contraire, bon perdant, il allait tenter sa chance ailleurs.

Cette fois, il était fou de rage. Il aurait aimé croire que c'était son amour-propre qui était blessé, mais la vérité était beaucoup plus dérangeante. Il avait été heureux pendant ces brefs moments de passion dans la bibliothèque. Pas seulement content ou amusé, mais *heureux*. Il éprouvait de l'amertume en découvrant que cela n'avait pas été aussi important pour elle.

Et puis, il avait l'impression de devenir fou. Jusqu'à la veille au soir, Lysette lui déplaisait. Et maintenant, à l'idée qu'elle puisse être avec un autre homme en ce moment même, il avait des envies de meurtre.

En grommelant, il gravit l'escalier deux à deux dans l'intention d'aller se changer. Il allait s'offrir une orgie. Une nuit avec des catins le débarrasserait de son obsession. Demain matin, il serait serein et prêt à l'affronter.

Il était en train de nouer sa cravate lorsque son majordome vint lui dire que quelqu'un demandait à le voir.

— Qui est-ce ?

— Elle a refusé de me dire son nom, monsieur.

Simon tressaillit en apprenant que le visiteur était une visiteuse.

— Très belle et très blonde ?

Le majordome eut un sourire crispé.

— Oui, monsieur.

La colère de Simon flamba de nouveau. Il ôta sa cravate d'un geste sec et la jeta par terre. Elle avait dû sortir tout de suite après son départ pour être déjà là. Elle s'était peut-être rendu compte que l'exhibition de l'Américain à la fenêtre risquait de ruiner ses plans, quels qu'ils soient.

Un instant, il se demanda s'il n'allait pas refuser de la recevoir, histoire de lui rendre la monnaie de sa pièce – puis, songeant à Eddington, il tint sa langue. Plus tôt il saurait ce qu'elle

tramait, plus tôt il aurait des chances d'être débarrassé d'elle – et des Eddington, des Desjardins et de leurs cliques de malfaisants !

— Où est le comte ? s'enquit-il.

— Il passe la soirée dehors.

Simon sortit de sa chambre à grands pas et redescendit au rez-de-chaussée. Son majordome trotta derrière lui, mais le brave homme se donnait du mal pour rien. Il ne risquait pas de commander du thé ou de la citronnade. S'il avait besoin de quelque chose, c'était plutôt d'une boisson forte.

Il s'immobilisa sur le seuil du salon. Elle était là, sagement assise au bord d'un canapé. Elle portait une robe d'un bordeaux assez vif. Encore une couleur qu'il ne l'imaginait pas choisir, mais il devait reconnaître qu'elle mettait en valeur sa peau laiteuse. Un grand chapeau était posé sur la table et elle triturait les cordons de son réticule.

Elle était l'image même de l'élégance et de la distinction... jusqu'à ce qu'elle tourne vers lui ces yeux bleus qui l'avaient ensorcelé la veille au soir au point de lui faire traverser la salle de bal.

Il eut chaud tout à coup, se mit à transpirer, sentit des picotements sur tout le corps, son cœur se mit à battre à coups redoublés et sa respiration devint laborieuse.

Elle, en revanche, perdit d'un coup son expression lasse et intimidée et posa sur lui le genre de regard qu'une femme pose ordinairement sur un homme qu'elle trouve à son goût. Elle contempla son cou et s'humecta les lèvres.

Lorsqu'elle releva les yeux, il lut dans leur profondeur cristalline un désir si violent qu'il se raidit. Un quart d'heure plus tôt, il avait envie de l'étrangler. À présent, il ne souhaitait rien d'autre que de la trousser, de la chevaucher, de la faire crier de plaisir...

Et de recommencer encore et encore, jusqu'à ce qu'elle demande grâce.

— Bah ! Vous n'en valez pas la peine ! lâcha-t-il avec mépris.

Sur ce, il fit demi-tour et s'éloigna.

— Monsieur Quinn... Attendez !

Il se retourna et la trouva juste derrière lui.

— Je m'appelle Simon, bon Dieu ! Vous le savez très bien.

Elle s'arrêta net, le souffle court.

— S'il vous plaît, permettez-moi de me présenter, je suis...

— Je sais sacrément bien qui vous êtes, espèce d'écervelée ! s'exclama-t-il.

— Lynette Baillon, continua-t-elle, fille du vicomte de Grenier. Il se pourrait que vous ayez connu ma sœur, *Lysette* Baillon. Peut-être même intimement si... si j'en juge par ce qui s'est passé hier soir.

Simon se pétrifia, abasourdi.

— Que diable racontez-vous ?

— Vous ne me connaissez pas, répondit-elle d'une voix douce. Jusqu'à hier soir, vous et moi, nous ne nous étions jamais rencontrés.

Soit cette femme était folle à lier, soit elle était la réponse à ses prières.

Étrécissant les yeux, Simon parcourut Lysette – enfin *Lynette* ! – de la tête aux pieds. Il remarqua le jupon de dentelle qui dépassait légèrement de la jupe, la taille marquée, le corsage suffisamment décolleté pour laisser voir la naissance des seins. C'était une toilette destinée à mettre en valeur les appas de la femme qui la portait. La Lysette qu'il connaissait n'était pas aguicheuse. On pouvait même dire qu'elle cherchait à passer inaperçue.

Mais en plus des différences flagrantes, il y en avait d'autres, plus subtiles – son regard n'était pas tourmenté et il n'émanait pas d'elle cette tension sous-jacente qui donnait l'impression qu'elle se hérissait en permanence.

Lynette. Lysette.

— Des jumelles, lâcha-t-il, presque étourdi lorsque la vérité lui apparut.

— Oui.

Parmi les pensées innombrables qui auraient pu assaillir Simon à ce moment-là, celle qui l'emporta sur toutes les autres, ce fut qu'il n'était donc pas fou. Il n'éprouvait pas de l'antipathie et du désir pour la même femme avec la même intensité. Il avait de l'antipathie pour Lysette. Il ressentait du désir pour Lynette.

Sans crier gare, Simon attrapa Lynette par le coude et la ramena dans le salon. Il referma la porte d'un coup de pied, força la jeune femme à se tourner vers lui, et, sans se laisser le temps de réfléchir ni à elle de protester, il lui encadra le visage des mains et l'embrassa avec voracité.

Elle se crispa brièvement, puis se détendit. En gémissant, elle lui agrippa les poignets et s'abandonna contre lui, ses jupes volumineuses appuyant contre son sexe déjà dur.

Il pivota, l'entraînant avec lui, la plaqua contre la porte et se frotta contre elle sans vergogne. Lorsqu'elle étouffa un cri, il en profita pour enfoncer davantage la langue dans sa bouche, l'explorant, la caressant, la goûtant. Elle était toute chaude d'excitation et exhalait un enivrant parfum de fleurs exotiques qui lui montait littéralement à la tête. Elle ne sentait pas comme Lysette. Elle était unique.

Elle était à lui.

— Adorable fille, murmura-t-il contre ses lèvres délicieuses.

Il sentit les mains de Lynette glisser sur sa taille et leur contact à travers le lin de sa chemise fit flamber davantage encore son désir.

Jamais il n'avait eu à ce point envie d'une femme. Il la lui fallait. *Maintenant*. Et c'est ce qui allait arriver. Rien ne pourrait l'arrêter.

Il tâtonna à la recherche de la clé, mais ses mains tremblaient tellement qu'il ne la trouvait pas. Marmonnant un juron, il interrompit un instant leur baiser pour voir ce qu'il faisait.

— Étiez-vous amants, ma sœur et vous ? demanda Lynette dans un souffle haletant.

Il la regarda tandis que le déclic de la serrure résonnait dans le silence. Elle était empourprée, échevelée et douloureusement belle à contempler. Même si ses traits étaient semblables à ceux de Lysette, elle ne lui ressemblait pas.

— Non, répondit-il.

Des centaines d'autres questions se posaient, songea-t-il vaguement, mais il se moquait des réponses. En tout cas, pour le moment.

— Alors, pourquoi ?

— Pourquoi quoi ?

De quoi parlait-elle, grands dieux ?

Il s'apprêtait à déboutonner sa braguette lorsqu'elle l'arrêta, le retenant par le poignet.

— Pourquoi êtes-vous si... *ardent* ?

Simon rit et l'embrassa sur la joue.

— Quelle charmante façon de faire remarquer que je me comporte comme un animal en rut !

Lynette rougit, mais ne lui lâcha pas le poignet.

— D'ordinaire, je suis plus délicat, assura-t-il en se forçant à reculer d'un pas. Malheureusement, je n'ai pas toute ma tête en ce moment.

— Pas toute votre tête ? Vous ? s'exclama-t-elle sans cacher son amusement. L'homme qui, alors qu'un incendie faisait rage, a eu la présence d'esprit d'organiser une chaîne alors que tous les autres restaient plantés là comme des piquets ?

— Le désir, c'est un peu pareil, dit-il, mi-figue, mi-raisin. C'est un feu qui demande à être éteint.

— Vous êtes un coquin, monsieur Quinn.

Simon débattait pour savoir s'il devait la prendre dans le salon ou l'emmener dans sa chambre lorsqu'une expression empreinte de tristesse se peignit sur son visage d'ange. Il n'en fallut pas davantage pour l'inciter à se maîtriser.

Exhalant un soupir navré, il lui désigna le canapé.

— D'où connaissiez-vous Lysette ? demanda-t-elle en se rasant, le dos bien droit, les mains sagement croisées dans son giron.

N'avait-elle pas dit qu'elle était la fille d'un aristocrate ? Voilà qui expliquerait l'élégance innée qu'il avait déjà remarquée chez sa sœur.

En revanche, cela n'expliquait pas pourquoi Lysette était une meurtrière.

— Ma relation avec Lysette est difficile à définir, reconnut-il. Mais elle n'a jamais rien eu d'idyllique, croyez-moi.

Lynette rosit légèrement, mais son regard ne quitta pas le sien.

— Hier soir...

— C'était la première fois que j'éprouvais de l'attirance pour elle, avoua-t-il avec un sourire contrit. Je me suis dit que la lune devait y être pour quelque chose car à quoi attribuer un changement aussi radical sinon à un soudain coup de folie ? Vous n'imaginez pas à quel point je suis soulagé d'apprendre que vous êtes deux femmes différentes.

— Donc, vous ne savez pas qu'elle nous a quittés ? demanda doucement Lynette.

Simon fronça les sourcils.

— Pour aller où ?

— Je veux dire qu'elle est morte.

— Diantre !

Il se mit à marcher de long en large, se remémorant les événements de la soirée de la veille. Desjardins. Edward James. L'Américain transportant une femme évanouie jusqu'à la voiture du comte. Dans ce cas, l'attitude de James à la fenêtre avait été protectrice, et non possessive comme il l'avait cru sur le moment.

— Quand ? demanda-t-il. Cet après-midi ?

Lynette fronça les sourcils.

— Je vous demande pardon ?

— Quand est-elle morte ? précisa-t-il, un peu dérouté.

— Il y a deux ans.

— C'est impossible, Lynette. Je l'ai encore vue hier, et elle était tout ce qu'il y a de vivante.

L'estomac noué, Lynette agrippa l'accoudoir du canapé. Et soudain M. Quinn – enfin *Simon* – fut devant elle, accroupi, la dévisageant d'un air soucieux.

— Je crois qu'il y a beaucoup de choses que nous ignorons, vous et moi, dit-il d'une voix apaisante. Peut-être devriez-vous me parler de votre Lysette, ensuite, je vous parlerai de la mienne.

Lynette s'efforça de respirer profondément pour tenter de calmer les battements erratiques de son cœur. En l'espace de quelques minutes, on lui avait aboyé dessus, on l'avait embrassée à perdre haleine et on lui avait appris que la sœur qu'elle croyait morte avait été vue vivante pas plus tard que la veille. Elle savait que c'était impossible, qu'il s'agissait forcément d'une épouvantable erreur, mais une petite part d'elle-même voulait y croire.

— Il y a deux ans, murmura-t-elle, ma sœur a été tuée quand la voiture dans laquelle elle se trouvait a versé dans un fossé et que les lampes à huile y ont mis le feu.

Simon s'assit près d'elle.

— Vous n'avez qu'une sœur ?

— Oui.

— Quelles sont les chances pour qu'une femme qui vous ressemble comme deux gouttes d'eau ne soit pas votre parente ?

— Et qui s'appelle Lysette ? Aucune.

Se tournant vers lui, elle ajouta :

— Il faut que je la voie.

— J'aimerais être là quand cela aura lieu.

Lynette contempla le beau visage de Simon et trouva du réconfort dans sa seule présence. C'était étonnant de se sentir à ce point liée à un inconnu, mais c'était indubitablement le cas.

Simon ne tolérerait pas qu'on lui fasse du mal. Elle en était certaine.

— Cette femme ne peut pas être ma sœur, dit-elle d'une voix chevrotante. Outre le fait que j'étais là quand on l'a enterrée, elle et moi étions très proches. Il n'est pas vraisemblable qu'elle ait laissé passer deux ans sans me donner signe de vie.

— Le fait est que je n'y comprends pas grand-chose non plus, murmura Simon en se massant la nuque. Mais je peux vous dire que la Lysette que je connais est... bizarre.

— Bizarre ?

— Un peu folle.

Lynette se mordilla la lèvre inférieure.

— Comment avez-vous fait sa connaissance ?

— Ma vie n'est pas de celle qu'on prend plaisir à raconter, mademoiselle... ?

— Baillon.

Simon se rembrunit.

— Lysette se fait appeler Rousseau. Ce nom vous dit-il quelque chose ?

— Rousseau ? répéta Lynette.

Elle réfléchit un instant mais, pour autant qu'elle s'en souvienne, elle ne connaissait personne de ce nom.

— Mademoiselle...

— S'il vous plaît, l'interrompit-elle, appelez-moi Lynette. Après ce qui s'est passé hier soir. Et maintenant... vous m'avez presque... contre la porte.

Elle devint rouge comme une pivoine.

Simon lui caressa la joue avec une douceur empreinte de respect.

— Vous ne pouvez pas le dire, n'est-ce pas ?

Il esquissa un sourire et le cœur de Lynette tressaillit.

— Vous avez parlé d'un père mais pas d'un mari, reprit-il.

— Je ne suis pas mariée.

— Évidemment, dit Simon en secouant la tête. Vous êtes une innocente jeune fille. Avec un père vicomte.

La manière dont il prononça ces mots, sur un ton morne et résigné, lui fit l'effet d'une gifle. Elle comprit qu'il n'avait plus l'intention de la séduire. Alors qu'elle aurait dû être soulagée, elle découvrait qu'elle était déçue. Jusqu'ici, avec les hommes, c'était toujours elle qui avait mené la danse. Elle badinait, les taquinait, et orientait la conversation dans la direction qui lui convenait. Avec Simon Quinn, elle ne contrôlait rien, elle avait l'impression d'être emportée par une tornade.

— Avant d'entreprendre quoi que ce soit, continua-t-il, laissez-moi mener ma petite enquête. Vous n'avez aucune raison d'avoir confiance en moi mais...

— Mais j'ai confiance en vous ! protesta-t-elle.

— Vous ne devriez pas.

Un sourire contrit flotta de nouveau sur ses lèvres et Lynette ne put s'empêcher de les lui frôler du bout des doigts. La mâchoire de Simon se crispa sous la caresse, et son regard bleu s'assombrit.

Il s'empara de sa main, l'embrassa au creux de la paume. Des frissons remontèrent le long de son bras.

— Je n'ai jamais connu de jeune fille innocente, Lynette, et je ne saurais pas quoi en faire, à part la corrompre.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que si vous ne gardez pas vos distances avec moi, je risque de ruiner votre réputation, expliqua Simon d'une voix sourde qui donnait du poids à sa menace. Que si vous venez dans mon lit vous allez vous retrouver dans un monde de mensonges, de tromperies et de dangers. Vous avez un brillant avenir, ne l'échangez pas contre cela.

— Pourtant, Lysette Rousseau a trouvé sa place dans le monde que vous venez de décrire, non ? riposta Lynette en pointant fièrement le menton.

— C'est vrai.

— Et vous êtes un espion anglais ?

Elle balaya la pièce du regard, comme à son arrivée. De nouveau, elle en admira l'élégance et le luxe. Au rouge sombre des tentures répondaient les boiseries de chêne clair. C'était un décor très masculin et cependant tout le monde pouvait s'y sentir à l'aise.

— Je l'étais, rectifia-t-il.

Mais lorsqu'elle reporta son attention sur lui, elle découvrit qu'il l'observait d'un regard aigu.

— Vous avez peut-être envie de savoir comment je sais cela ? demanda-t-elle avec un sourire. Pas par des moyens malhonnêtes, rassurez-vous. L'une des deux femmes qui m'accompagnaient hier soir est une courtisane. Elle a été renseignée sur vous par l'un de ses amants qui avait des relations.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Solange Tremblay.

Il fit la moue, comme si ce nom ne lui disait rien.

— Par quelle aberration la fille d'un aristocrate fréquente-t-elle une catin, fût-elle de luxe ? s'enquit-il.

Sa main était venue se poser sur l'épaule de Lynette et il lui caressait machinalement le cou. C'était tellement délicieux qu'elle eut envie de s'étirer comme une chatte en ronronnant. Se raclant la gorge, elle répondit :

— Ma mère l'a rencontrée par hasard chez une couturière, il y a des années de cela, lorsque mes parents habitaient en France.

— Une vicomtesse ayant rendez-vous chez une modiste en même temps qu'une courtisane ? s'étonna Simon. D'ordinaire, la plus élémentaire discrétion interdit ce genre de rencontre.

Lynette fit une petite moue.

Sans prévenir, Simon la prit par la nuque et déposa un baiser sur le bout de son nez. Elle inhala son odeur, un âpre mélange de cuir, de musc et de tabac. Aussitôt les souvenirs se réveillèrent... ceux de la veille, dans la bibliothèque... et, tout à l'heure, contre la porte...

Son corps répondit spontanément tandis qu'une petite plainte lui échappait.

Simon jura entre ses dents et se leva d'un mouvement brusque mais néanmoins souple.

— Je n'arrive pas à réfléchir quand vous êtes près de moi, or j'ai plus que jamais besoin de ma lucidité.

— Simon...

— Y a-t-il la moindre possibilité que votre mère ait eu un enfant dont vous ignorez l'existence ?

Lynette laissa retomber la main qu'elle avait tendue vers lui.

— Non. Depuis notre naissance à ma sœur et à moi, elle ne peut plus avoir d'enfants.

— Et avant ?

— Non.

— Vous en êtes certaine ?

— Absolument. Mais je peux lui poser la question, s'il le faut.

— Et votre père ?

— Le vicomte de Grenier. Il est brun. Ma sœur et moi, nous tenons de notre mère. Il y a d'ailleurs des gens qui pensent que c'est notre sœur.

— Grenier ? murmura Simon d'un air pensif en s'approchant d'une console sur laquelle étaient disposées des carafes. Je n'ai jamais entendu parler de lui.

— Mes parents ont quitté la France avant ma naissance. Nous avons vécu en Pologne jusqu'à présent.

Un verre à la main, il se retourna vers elle et s'appuya contre le meuble. Ils étaient maintenant séparés par plusieurs mètres et Lynette se sentait comme abandonnée.

— Quand votre famille est-elle rentrée à Paris ?

— Nous ne sommes pas rentrés.

Elle lissa ses jupes d'un geste nerveux, sentant peser sur elle son regard de faucon.

— Ma mère a proposé des vacances en Espagne pour nous distraire de notre chagrin, reprit-elle. Je l'ai suppliée de faire halte à Paris, que je rêvais de visiter.

— Suppliée ?

— Ma mère n'aime pas beaucoup la ville.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas, avoua Lynette, qui se leva et ajouta : Et moi, quand serai-je autorisée à vous poser des questions ?

— Quand j'en aurai fini avec les miennes.

Il porta son verre à sa bouche et avala une lampée d'alcool, sa pomme d'Adam s'agitant à chaque gorgée. Lynette trouva le phénomène très érotique, ce qui accentua encore son trouble. Elle était tout à la fois excitée, indécise et agacée par son arrogance.

— C'était votre mère, l'autre femme qui vous accompagnait hier soir ? demanda-t-il d'une voix que l'alcool rendait rauque.

— Oui.

— Je trouve extrêmement curieux qu'une vicomtesse emmène sa fille célibataire dans une orgie.

— Ce n'était pas une orgie.

— Bien sûr que si ! rétorqua-t-il sèchement, révélant une colère qu'elle n'avait pas perçue jusqu'ici. Et vous avez failli y perdre votre virginité.

Lynette rougit, piquée au vif.

— Ma mère était réticente, répliqua-t-elle.

— Réticente ou pas, elle vous a emmenée.

— Oui. Et souhaitez-vous savoir pourquoi ? demanda-t-elle d'un ton hargneux. Ou préférez-vous continuer à me faire peur avec vos manières d'ours ?

Les yeux de Simon lancèrent des éclairs.

— Vous n'avez pas l'air du tout d'avoir peur.

Posant son verre, il s'avança vers elle d'un pas si délibérément lent et sensuel que Lynette se sentit tout à coup à l'étroit dans son corset et son corsage.

Elle essaya de plaisanter.

— Ne me tentez pas davantage, je serais capable de vous séduire.

Simon s'immobilisa, l'air stupéfait par son audace, et elle ne put retenir un sourire.

— Petite sorcière, siffla-t-il.

Elle porta la main à son cœur et fit « Aïe ! », et les lèvres de Simon s'incurvèrent.

— Je commence à voir des similitudes entre Lysette Rousseau et vous.

Elle redevint grave.

— À vrai dire, à part la ressemblance physique, Lysette et moi étions très différentes.

— Vous étiez la plus sage des deux.

Ce n'était pas une question.

— Non. J'étais la plus turbulente.

Il parut si surpris que Lynette demanda :

— Mlle Rousseau n'est pas timide et studieuse ?

— Timide ? répéta Simon en ricanant. Sûrement pas. En revanche, elle est studieuse, oui, avec une préférence pour les livres d'histoire.

— Est-elle mariée ? Ou veuve ?

— Ni l'un ni l'autre, répondit Simon en battant en retraite vers la console, lentement, comme à regret. Elle m'a avoué qu'elle n'aimait pas les hommes.

— Vraiment ? Que c'est étrange !

Elle plissa le nez et Simon gronda.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle, curieuse de connaître la cause de son brusque mécontentement.

— Avez-vous idée de ce qu'un homme éprouve à la vue de votre ravissant petit nez ?

Elle battit des paupières. Elle avait eu son compte de compliments au cours de sa vie, mais c'était la première fois que son habitude de froncer le nez lui en valait un.

— Avez-vous idée de ce qu'une femme éprouve en découvrant votre caractère de chien ? répliqua-t-elle du tac au tac.

— Attention, vous flirtez avec le danger, la prévint-il.

— Je flirte toujours. C'est dans ma nature.

— Il va falloir que cela change.

Il lui tourna le dos pour remplir son verre.

— Seriez-vous possessif ?

— Vous supposez que j'ai voulu dire qu'il faudrait arrêter de flirter avec tout le monde, fit-il en se retournant. Je voulais peut-être dire que vous auriez intérêt à arrêter de flirter avec moi.

Elle inclina la tête de côté.

— Cela risque d'être ennuyeux, non ?

— Je doute que la vie puisse être ennuyeuse avec vous.

Plus elle le taquinait, plus il devenait dangereux. Elle sentait le désir se ramasser en lui à chacune de ses paroles, tel un animal prêt à bondir. L'alcool l'avait peut-être détendu quelque peu, mais pas assez pour le rendre inoffensif.

Simon Quinn n'était jamais inoffensif, devinait-elle.

Elle ramena prudemment la conversation sur la mystérieuse Lysette.

— Vous disiez qu'elle n'aimait pas les hommes ?

— C'est plutôt elle qui le disait, marmonna-t-il.

— Est-ce qu'elle vous aimait, vous ?

— J'en doute.

— Elle devait être vraiment folle, alors !

— Certes, admit-il avec un large sourire. Il faut vraiment qu'une femme soit dérangée pour ne pas avoir envie de moi !

Lynette s'esclaffa et sentit la tension entre eux se relâcher. Non pas que cette tension soit désagréable. Loin de là.

— Vous devriez en profiter pendant que je suis d'humeur à vous laisser partir, suggéra Simon.

— Et Mlle Rousseau dans tout cela ? Vous avez dit que vous m'emmèneriez la voir.

— Certainement pas, répliqua Simon en secouant la tête. J'ai simplement dit que j'aimerais vous voir toutes les deux. Je n'ai pas l'intention de faciliter une rencontre.

— Pourquoi pas ?

— Parce qu'elle est dangereuse et instable, comme tous ses acolytes. Il n'y a aucun moyen de prévoir ce qui se passera dans sa tête quand elle vous verra. Cela ne vaut pas la peine de prendre un tel risque pour une lubie.

— Une lubie ? s'exclama Lynette, sarcastique. Si vous appreniez qu'il y a quelque part un autre homme, qui est votre sosie et qui, pour couronner le tout, porte le même nom que votre frère, vous appelleriez cela une lubie ?

— Je n'ai pas de frère, rétorqua Simon. Je n'ai pas de famille, pas de nom prestigieux, pas de titre, pas de domaine.

Lynette comprit le message : il n'était pas un bon parti pour la fille d'un vicomte.

— C'est vrai que vous êtes un mercenaire ? murmura-t-elle, reprenant le terme employé par Solange.

— Oui.

Il bomba le torse, comme s'il la mettait au défi de vouloir encore de lui après une telle révélation.

Mais il en aurait fallu davantage pour la faire changer d'avis.

— Je vous paierai, déclara-t-elle.

— Me payer ? Pour quoi ?

— Pour m'emmener la voir. Je pourrais rester cachée dans une voiture...

La rejoignant en deux enjambées, il la saisit par les bras et la secoua.

— Et vous allez me payer avec quoi ? rugit-il.

Lynette soutint son regard furieux sans ciller.

— Vous savez très bien ce que j'ai à offrir.

Il resserra son étreinte, ses doigts s'enfonçant dans la chair délicate de ses bras. Puis il la repoussa si brusquement qu'elle tituba.

— Bon sang, et moi qui essaie d'être chevaleresque !

— Ce n'est pas cela qui réchauffera votre lit pendant les longues nuits d'hiver.

— Votre innocence n'a donc aucune valeur à vos yeux, pour que vous soyez prête à la sacrifier avec quelqu'un dans mon genre ?

— Ma sœur en vaut peut-être la peine, répliqua-t-elle. Je suis prête à payer n'importe quel prix pour elle.

— Est-elle morte ou vivante ? Elle ne peut pas être les deux à la fois.

Comme Simon calait les poings sur ses hanches, l'encolure de sa chemise bâilla, révélant un triangle de peau bronzée.

— J'ai vu son cercueil porté en terre.

— Avez-vous vu son corps ?

Lynette secoua la tête.

— Je l'aurais souhaité. Je l'ai demandé, mais on me l'a refusé parce qu'elle avait été trop abîmée par l'incendie.

Battant des paupières pour retenir ses larmes, elle ajouta :

— Ma mère l'a vue.

— Vous avez confiance en votre mère ? demanda Simon.

Sa voix s'était radoucie, de même que son expression.

— Dans une certaine mesure.

Elle eut beau lutter, les larmes se mirent à couler.

— Mais il y a beaucoup de choses que j'ignore. Des choses qu'elle ne me dira jamais. Par exemple, ce qui lui fait si peur à Paris.

— Peur ? répéta Simon, soudain très attentif.

— Nous habitons chez Mlle Tremblay. Personne ne sait que nous sommes là. J'ai interdiction de révéler mon vrai nom.

— Lynette, murmura-t-il en la prenant dans ses bras, vous saviez que j'étais un espion anglais et vous m'avez quand même dit qui vous étiez. J'hésite entre vous embrasser et vous secouer comme un prunier.

Lynette essuya ses larmes du dos de la main.

— Je préférerais être embrassée.

Riant, Simon pressa la joue contre sa tempe. Elle se cramponna à lui, réconfortée par sa tendresse et sa sollicitude.

— Hier soir, murmura-t-elle, Solange a semblé approuver l'intérêt que je vous portais. Ma mère l'a rabrouée.

— Elle a bien fait.

— Ce à quoi Solange a rétorqué : « J'ai l'impression que ta fille a les mêmes goûts que toi en matière d'hommes. »

Simon se raidit.

— Qu'entendait-elle par là ? demanda-t-il.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Cela m'a surpris car on ne peut pas dire que mon père ait grand-chose de commun avec vous. Mais ce n'est pas la première fois qu'on dit devant moi des

choses dont j'ignore tout... Et si cette femme était vraiment ma sœur ? enchaîna-t-elle en s'écartant. Ou pire, s'il s'agissait d'une imposture ? Si cette fille avait connu ma sœur, avait remarqué leur ressemblance et se faisait passer pour elle ?

— Lynette...

— Je ne peux pas l'expliquer, mais le lien que j'ai toujours eu avec ma sœur demeure. Je le sens ici, poursuivit-elle en pressant la main sur son cœur. Il aurait dû être rompu. Pourquoi ne l'est-il pas si... si elle est... morte ?

Simon poussa un soupir las, puis lui caressa le front de ses doigts calleux, avant d'y poser les lèvres brièvement.

— Je crains que le chagrin ne vous pousse à vous raccrocher à n'importe quoi.

— Alors aidez-moi à en avoir le cœur net, l'implora-t-elle.

Simon renversa la tête en arrière et contempla le plafond, comme s'il y cherchait des conseils divins. Pour la première fois depuis la disparition de sa sœur, songea Lynette, elle avait un but, et Simon lui apportait le soutien dont elle avait besoin pour l'atteindre.

— Comment m'avez-vous trouvé ? demanda-t-il finalement en baissant les yeux sur elle.

— Je n'ai eu qu'à laisser traîner mes oreilles, répondit-elle avec un charmant sourire. Je pense que Solange a décidé de défendre votre cause. Cet après-midi, elle a décrit très précisément votre maison à ma mère, et a loué votre bon goût et votre fortune.

Affichant soudain une expression résolue, Simon déclara d'un ton ferme :

— À partir de maintenant, je veux que vous restiez cachée, comme votre mère le souhaite. Plus de promenades en ville, plus de mondanités. Quelles que soient les raisons pour lesquelles votre mère tient à rester discrète, n'y ajoutez pas le risque d'être vue par Lysette Rousseau ou l'un de ses complices. Vous aviez confiance en moi en arrivant, j'ai besoin d'être sûr que vous avez encore confiance en moi en partant.

— Mais qui est-elle donc ?

— Une meurtrière. Et il se pourrait que l'assassinat soit le moindre de ses crimes.

— Mon Dieu...

Lynette se mit à frissonner, son sang se glaça et sa peau se hérissa de peur. D'une main tremblante, elle caressa les lèvres de Simon.

— J'ai de la chance de vous avoir pour me montrer le chemin, souffla-t-elle.

Pour la première fois en deux ans, grâce à lui, elle se sentait forte. Et de nouveau elle-même.

— Ma toute belle, murmura-t-il, son regard s'assombrissant, il aurait mieux valu que nous ne nous rencontrions jamais. Il ne sortira rien de bon de tout cela. Il n'y a qu'un seul chemin sur lequel je peux vous guider, et il vous mènera à votre perte.

Il était presque minuit lorsque Simon finit par dénicher Richard Becking dans une taverne mal famée. L'Anglais était assis dans le coin le plus reculé de la pièce, avec sur les genoux une serveuse plantureuse et, en face de lui, un Français complètement saoul qui chantait d'une voix pâteuse. Richard lui-même souriait d'une oreille à l'autre et fit un grand signe à Simon en le voyant approcher.

— Richard, le salua ce dernier.

Il tira la seule chaise vacante, y jeta un coup d'œil, et, l'air dégoûté, sortit un mouchoir qu'il déplia sur le siège avant de s'y asseoir.

— On fait des chichis, Quinn ? dit Richard en s'esclaffant, imité par la serveuse et le Français.

— J'ai des problèmes d'argent en ce moment, expliqua Simon avec un sourire en coin. J'ai ruiné un costume la nuit dernière. Je ne peux pas me permettre d'en ruiner un autre.

— Tu t'es encore bagarré ?

— Si on veut.

Simon examina Becking, cherchant des séquelles de sa captivité. À première vue, il n'en avait pas. Il semblait en bonne forme physique et affichait cette bonhomie qui lui permettait de se fondre dans n'importe quel décor. Ses cheveux châtain et ses yeux marron étaient quelconques, sa taille et son poids n'avaient rien de remarquable, et sa voix, rien de particulier. Bref, Richard n'attirait pas l'attention, et les gens le trouvaient inoffensif et de bonne compagnie.

Il embrassa la servante sur la joue avant de l'envoyer chercher une autre bière, puis il donna une pièce au Français et lui fit signe de s'en aller, lui aussi.

— Comment se fait-il que tu sois fauché ? demanda-t-il lorsqu'ils furent seuls.

— Eddington a saisi mes comptes, répondit Simon en pianotant sur la table. J'ai été stupide. Je n'avais pas l'intention de retourner en Angleterre prochainement. J'aurais dû tout liquider avant de partir.

— Le salaud !

— Que cela te serve de leçon, hein ?

Richard poussa un petit sifflement.

— Je n'en reviens pas qu'Eddington ait pris le risque de te foutre en rogne de cette façon, dit-il en se calant contre le dossier de sa chaise. Il doit être dans une situation désespérée. Et, franchement, ce n'est pas pour me déplaire...

Le rire de Simon se transforma en quinte de toux. La taverne était enfumée et ses poumons encore irrités par l'incendie ne le supportaient pas.

— Quand je suis revenu en France avec Mlle Rousseau, je pensais que c'était ma dernière mission et que j'allais pouvoir enfin mener une vie normale. Et voilà que je me retrouve assiégé de toute part. Eddington a montré qu'il ne se souciait pas de mes intérêts, ce qui fait que je n'ai plus personne vers qui me tourner à part toi, mon ami.

— Je me doutais bien que tu ne te trouvais pas là par hasard, déclara Richard avec un sourire. J'admets pourtant avoir eu le vague espoir que tu voulais te joindre à moi pour qu'on passe la nuit à vider des chopes et à culbuter des filles.

— Une autre fois, peut-être, dit Simon.

Il regarda autour de lui tout en pensant à Lynette. C'était bien la seule femme qu'il avait envie de « culbuter. » Il en avait envie à un point tel que ses bijoux de famille en étaient douloureux, un désagrément qu'il ne se souvenait pas d'avoir jamais éprouvé.

— Raconte ? cria Richard alors qu'un orchestre improvisé commençait à interpréter une chanson paillarde. Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

À une époque, Simon recherchait délibérément des endroits bruyants parce qu'on pouvait parler sans risquer d'être entendus d'une table à l'autre. À présent, le vacarme l'agaçait.

— Quelle tâche Eddington t'a-t-il confiée ? demanda-t-il en se penchant par-dessus la table.

— Il veut que j'enquête sur Mlle Rousseau et sur M. James.

— Je vais te demander exactement la même chose, avec, en prime, tout ce que tu pourras déterrer sur un certain vicomte de Grenier ainsi que sur sa famille.

Richard haussa les sourcils, puis sourit. Il aimait la difficulté.

— Sois encore plus prudent que d'habitude, lui conseilla Simon en se redressant pour laisser la serveuse déposer deux chopes remplies à ras bord sur leur table. Il y a un truc qui cloche. Je ne serais pas étonné qu'ils aient des squelettes dans leurs placards. En tout cas, il y a quelque chose ou quelqu'un qui leur fait suffisamment peur pour qu'ils aient fui la France.

— Je m'en occupe, dit Richard, et je te donnerai un jour d'avance.

— Un jour d'avance ? hurla Simon au moment où la musique s'arrêtait.

Richard ne put s'empêcher de rire en voyant sa tête.

— Je veux dire que, tout ce que je découvrirai sur Mlle Rousseau et M. James, je te l'enverrai d'abord, puis à Eddington le lendemain. Et tout ce qui concernera le vicomte, je le mettrai à part, puisque Eddington n'a rien demandé.

Richard avala une grande goulée de bière.

— Je voudrais pouvoir faire davantage, ajouta-t-il en essuyant la mousse sur sa bouche avec le dos de la main.

— C'est plus que suffisant, assura Simon en levant sa chope à la santé de Richard. Et je t'en suis infiniment reconnaissant.

Eddington payait pour les services qu'on lui rendait. Simon demandait une faveur. N'ayant pas de famille, Simon appréciait au plus haut point tout ce qu'on faisait pour lui par amitié ou loyauté.

Richard haussa les épaules.

— J'ai une dette envers toi, lui rappela-t-il. Tu nous as fait libérer.

— N'importe qui en aurait fait autant.

— Non, et tu le sais très bien.

Simon venait de porter sa chope à ses lèvres lorsque quelqu'un le bouscula par-derrière. La bière se répandit sur son menton, dégouлина sur sa poitrine et ses cuisses. Il contempla les dégâts, dégoûté ; il venait de ruiner une autre tenue.

Il se leva d'un bond et fit volte-face.

— Excuse-toi ! ordonna-t-il.

Le coupable, un grand type qui devait peser deux fois le poids de Simon, regarda ses habits tachés de bière et commit une monumentale erreur.

Il éclata de rire.

— Le pauvre garçon, murmura Richard, il n'a aucune idée de ce qui va lui arriver.

Simon ferma le poing et cogna.

— Je regrette vraiment de m'être arrêtée à Paris. Cette ville ne m'a jamais apporté que du malheur, murmura Marguerite d'une voix triste.

Le cœur serré, Lynette vint s'asseoir sur l'accoudoir du fauteuil de sa mère. Le soleil matinal, qui filtrait à travers les rideaux de mousseline, baignait le salon d'une douce lumière. Le sommeil de Lynette avait été enchanté par des rêves dans lesquels Simon tenait le rôle principal et qui la faisaient rougir quand elle y repensait. Reposée, déterminée, elle avait hardiment entamé une conversation avec sa mère à propos de ce qu'elle avait appris la veille.

— Je t'avais pourtant dit de ne pas t'approcher de lui, s'écria Marguerite en tremblant d'indignation. Pourquoi ne m'as-tu pas écoutée ?

— Parce que je veux savoir qui est cette femme.

Marguerite se leva brusquement, sa robe de chambre et sa chemise de nuit tournoyant autour de ses chevilles.

— Lysette est morte ! Je l'ai vue de mes propres yeux.

— Vous avez dit vous-même que... que son visage était méconnaissable.

— J'ai vu ses cheveux. Sa robe. Ses souliers...

La main sur la bouche pour étouffer un sanglot, la vicomtesse détourna la tête.

— Vous vous êtes peut-être résignée à sa mort, mais pas moi, dit Lynette d'une voix morne. J'ai l'impression d'avoir été amputée d'une partie de moi-même.

— Cet homme profite de ton chagrin, répliqua Marguerite, les poings serrés.

— Dans quel but ?

— Tu es riche et belle. N'importe quel homme verrait dans un mariage avec toi un but qui en vaut la peine.

— C'est un espion anglais ! lui rappela Lynette. Qu'aurait-il à gagner à se marier avec une Française dont la famille réside en Pologne ?

— Peut-être a-t-il envie de vivre confortablement jusqu'à la fin de ses jours ?

Lynette s'autorisa un petit reniflement de dédain tout en jetant un coup d'œil vers Solange, qui sirotait benoîtement son thé à la table du petit déjeuner.

— Il y a des choses que tu ignores, Lynette, reprit Marguerite.

— Oh, oui, maman ! Je ne risque pas de l'oublier ! Cela m'est rappelé chaque fois qu'on dit quelque chose que tout le monde semble comprendre sauf moi.

— Le passé est le passé.

— C'est ridicule. Je ne suis plus une gamine.

Marguerite pointa sur sa fille un doigt accusateur.

— Ce qu'il y a de ridicule, c'est que je me suis laissé convaincre de venir à Paris alors que je savais que c'était une mauvaise idée. *Tu* as profité de *mon* chagrin. J'avais envie de te revoir sourire, j'avais envie de revoir tes yeux briller. Cela a affecté mon jugement et tu en as tiré avantage.

— Elle sourit de nouveau et ses yeux brillent, observa Solange à mi-voix.

— Grâce à un escroc !

— Ce n'est pas un escroc, protesta Lynette, s'efforçant de s'exprimer calmement.

— Réfléchis cinq minutes, riposta la vicomtesse d'un ton sec. Cet homme, un aventurier de bas étage, aperçoit une très jolie jeune fille dans un bal. Il l'aborde, il lui ôte son masque, il l'embrasse... je *sais* qu'il t'a embrassée, inutile de mentir !

Lynette ravala ses dénégations en rougissant.

— Il murmure son nom sur un ton enjôleur et la naïve jeune fille, sensible à ses attentions, entend ce qu'elle a envie d'entendre. *Lynette* devient *Lysette*. Ensuite, un incendie providentiel lui offre l'occasion de se conduire en héros : il la sauve au péril de sa vie. Naturellement, la pauvre petite, éperdue d'admiration et de reconnaissance, lui donne juste assez d'informations pour qu'il manigance un plan brillant qui lui permettra de gagner sa confiance, l'accès à son lit et à sa fortune.

— Seigneur, murmura Lynette en croisant les bras. Quelle histoire fantastique !

Marguerite laissa échapper un rire amer.

— Pas plus fantastique que l'histoire d'une femme qui pourrait être la réincarnation de ta sœur. Une femme que tu n'as pas le droit de voir parce que c'est une meurtrière. Une *meurtrière* ! Enfin, Lynette !

Vu sous cet angle, l'histoire paraissait hautement improbable, Lynette en convenait. Mais c'était parce que sa mère n'avait pas eu l'occasion de discuter avec Simon.

— Vous ne comprenez pas, maman. Si seulement vous acceptiez de rencontrer M. Quinn.

— Jamais ! s'exclama Marguerite. J'ai entendu assez d'inepties comme cela. Et toi aussi. Je t'interdis de le revoir. Et ne t'avise pas de me désobéir, cette fois, ou tu le regretteras, je te le promets.

Lynette se leva. Elle avait les mains moites.

— Laisse-lui le temps de...

— Le temps de quoi ? l'interrompit Marguerite, qui se mit à arpenter la pièce en lançant à l'occasion des regards noirs à Solange. De continuer à raconter des sornettes sur ta famille ? De creuser un fossé entre toi et ceux qui t'aiment vraiment afin d'être le seul sur qui tu pourras encore compter ? Ou peut-être devrions-nous attendre qu'il t'ait mise enceinte, afin que ton déshonneur ne fasse plus le moindre doute ?

— Vous m'insultez sans raison, articula Lynette avec dignité pour dissimuler l'affolement qui commençait à la gagner. Il a été le premier à me demander de ne plus m'approcher de lui. De mettre le plus de distance possible entre nous.

— Un stratagème pour gagner ta confiance. Tu ne vois donc rien ? En s'arrangeant pour que ce soit toi qui lui coures après, il apparaîtrait innocent.

Marguerite s'approcha de Solange.

— Aide-moi, la supplia-t-elle.

Solange poussa un soupir.

— Ma chérie, les hommes comme ceux que ta maman vient de décrire existent, hélas !

— Mais tu ne penses pas que Simon Quinn soit l'un d'entre eux, contra Lynette.

— Franchement, je n'en sais rien. Je ne lui ai jamais été présenté.

— Quoi qu'il en soit, intervint Marguerite en carrant les épaules, ton père doit arriver dans quelques jours ; je lui parlerai de cette histoire. D'ici là, tu ne quitteras cette maison sous aucun prétexte.

— Peut-être que *lui* écouterait la voix de la raison !

Le regard bleu de Marguerite se durcit.

— Peut-être qu'il te mariera illico avec un homme à poigne qui saura te discipliner.

— Maman !

Le cœur de Lynette cessa de battre un instant, puis repartit à un rythme précipité. Sa grand-mère avait infligé le même traitement à sa mère. Ses parents entretenaient des rapports cordiaux, mais il n'y avait pas d'amour entre eux. Pas de passion. C'était exactement le genre de mariage dont Lynette ne voulait pas.

— Vous auriez pu me menacer de n'importe quoi, et je vous aurais peut-être écoutée, dit-elle amèrement. Mais cela !

Marguerite se raidit et croisa les bras.

— Cela suffit ! Pas un mot de plus. Tu vas aller dans ta chambre et tu n'en sortiras que lorsque tu seras calmée.

— Je ne suis pas une enfant ! Vous ne pourrez pas m'empêcher de connaître le fin mot de cette affaire !

— Ne songe même *pas* à me tenir tête, ma fille. Sache que je ne le tolérerai pas.

Les larmes jaillirent dans les yeux de Lynette, puis se mirent à couler en abondance. Marguerite tressaillit mais demeura inflexible.

— Va dans ta chambre ! ordonna-t-elle.

Tournant les talons, Lynette sortit au pas de charge.

— J'aurais voulu voir sa tête, dit Eddington en riant si fort qu'il dut reposer son verre sur la table. J'adore tellement la manière dont vous vous servez de vos poings.

Simon mâcha tranquillement sa viande avant de répondre :

— Il n'y a pas eu grand-chose à voir. Un instant, il était debout. Et le suivant, il était allongé sur le sol.

— Jusqu'à ce que les autres s'en mêlent.

— Eh bien, c'est généralement ainsi que ça se passe, admit Simon avec un haussement d'épaules.

Eddington fit signe au serviteur de débarrasser la table.

— Amis, dites-moi, que faisiez-vous dans cette taverne ?

Le vicomte essayait de paraître détendu mais Simon n'était pas dupe.

— Il faut croire que je cherchais la bagarre, répondit-il, pince-sans-rire. Après une mésaventure récente – une histoire d'extorsion –, j'avais envie de passer mes nerfs sur quelqu'un.

Eddington esquissa un demi-sourire.

On frappa discrètement à la porte et le majordome fit son apparition.

— Pardonnez-moi, milord, dit-il à l'adresse d'Eddington avant de se tourner vers Simon pour lui annoncer : Monsieur, vous avez une visite.

Aussitôt, les entrailles de Simon se crispèrent, entre inquiétude et anticipation. En présence du comte, il ne demanda pas de qui il s'agissait. Il se contenta de hocher la tête et se leva.

— Si vous voulez bien m'excuser, milord.

— Je vous en prie.

Simon sentit le regard d'Eddington sur lui jusqu'à ce qu'il ait refermé la porte derrière lui. Il interrogea son majordome du regard.

— Blonde et belle, monsieur, dit ce dernier.

La sueur perla au front de Simon. Sa respiration se fit haletante. C'était sans doute lamentable, mais il lui suffisait de *penser* à Lynette pour que son corps réagisse violemment. Si seulement il avait eu les moyens de s'en aller, le plus loin possible. Pour son bien à elle.

Il prit une profonde inspiration, puis franchit le seuil du salon. Il s'immobilisa. Vêtue d'une robe bleu azur, Lynette était de dos, effleurant du bout des doigts un vase de Chine posé sur un piédestal en bois. Mais elle n'était pas détendue. Ses épaules étaient crispées et l'air semblait vibrer autour d'elle.

— Lynette, dit-il, follement heureux de la voir, vous n'auriez pas dû venir.

Elle se retourna et il s'aperçut de son erreur.

— Monsieur Quinn.

Sa voix était basse et voilée, et cependant pleine d'autorité. Il s'inclina.

— Vicomtesse de Grenier.

Il lui indiqua un siège, puis se retourna vers le majordome qui attendait sur le seuil et lui fit signe d'apporter des rafraîchissements. Simon prit place en face de la vicomtesse et l'étudia ouvertement.

Il était d'accord sur le fait que la mère pouvait passer pour la sœur de ses filles. Mêmes cheveux blonds, mêmes yeux bleus. En outre, la vicomtesse n'affichait pas la moindre ride, et sa silhouette était aussi gracieuse que celle de Lynette.

— Vous êtes un très bel homme, dit-elle en l'examinant, les yeux étrécis. Je comprends que vous plaisiez.

Simon ébaucha un sourire.

— Merci. Quant à moi, je vois de qui tient votre fille. Vous êtes les deux plus jolies femmes que j'aie jamais vues.

— Et qu'en est-il de la meurtrière ? demanda-t-elle froidement. Je suppose qu'elle est jolie, elle aussi.

— Oui, bien sûr.

Il s'installa plus confortablement, admirant la vitalité de la vicomtesse, qualité qu'elle avait transmise à sa fille.

— Bien sûr, répéta-t-elle avec un sourire pincé. Que voulez-vous ?

Simon arqua un sourcil.

— Vous allez droit au but, à ce que je vois.

La vicomtesse portait des bagues ornées d'énormes pierres précieuses. Ses pinces à cheveux étaient incrustées de diamants. L'aiguille qui tenait son chapeau était terminée par un saphir.

Elle était venue pour faire étalage de sa richesse. Il était impressionné, mais aussi mortifié. Il retint un rire à cette idée. Il avait survécu pendant des années en vendant tout ce qu'on lui proposait d'acheter, y compris son corps ; il était un peu tard pour avoir des scrupules.

— Je ne veux rien, lâcha-t-il.

— Vous voulez ma fille, rectifia-t-elle. Ou son argent.

— Je peux vous assurer que je n'en veux pas à son argent.

Elle eut un sourire dédaigneux.

— N’essayez pas de me faire croire que vous l’aimez. Je ne suis pas prête à tout avaler.

— Non, reconnut Simon, dans cette histoire il n’est pas question d’amour. Mais j’ai envie d’elle, je ne vais pas le nier, et je suis suffisamment vil et mesquin pour profiter de la première occasion qui se présentera. C’est pourquoi je lui ai conseillé de garder ses distances.

— Très chevaleresque de votre part, commenta la vicomtesse avec un sourire méprisant.

— Votre approbation me fait chaud au cœur, ironisa-t-il en se laissant aller contre le dossier de son siège.

Il se doutait que son ton moqueur allait lui déplaire, mais il était furieux. Il voulait bien qu’on le traite d’égoïste et de libertin quand c’était le cas. Mais pas quand il essayait d’être généreux.

— Pourquoi avoir choisi ma fille ? demanda-t-elle. Ce ne sont pas les jolies femmes qui manquent et vous pourriez avoir toutes celles que vous voulez. Pourquoi pas une riche veuve ? Mais peut-être ne sont-elles pas assez malléables pour vous.

Simon eut un sourire navré.

— Je sais que vous aurez du mal à le croire, mais je ne suis pas un coureur de dot. J’admire votre fille. Elle a la même force de conviction que celle dont vous faites preuve en venant ici. Par-dessus le marché, elle est jolie et j’ai du sang dans les veines. Je ne peux m’empêcher de remarquer ses attraits. Mais cela ne va pas au-delà. C’est elle qui me recherche, pas moi. Si elle ne vient pas à moi, je n’irai pas à elle.

La vicomtesse serra les dents.

— Milady, poursuivit Simon en se redressant, il vaudrait mieux que vous quittiez Paris. Je ne saurais trop insister sur ce point. La femme qui ressemble tant à votre fille est mêlée à de dangereux complots. Ce serait tragique si votre fille devait être confondue avec elle.

— Cette femme que vous appelez Lysette, grinça la vicomtesse.

— Lysette Rousseau, oui. Ce n’est pas moi qui lui ai donné ce nom, s’empressa-t-il d’ajouter, alors, si vous ne l’aimez pas, ce n’est pas à moi qu’il faudra vous en prendre.

La vicomtesse avait pâli, ce qui n’échappa pas à Simon.

— Ce nom vous dit quelque chose ? s’enquit-il en se penchant, les coudes appuyés sur les cuisses. Toutes les informations susceptibles d’éclairer ma lanterne, et que vous serez prête à partager avec moi, seront les bienvenues.

— Ce qui concerne ma famille ne vous regarde pas !

Elle se leva – une tactique de diversion pour détourner l’attention de son désarroi.

— Vous dites que ma fille vous recherche. Alors, il n’y a qu’à vous faire disparaître. Permettez-moi de vous offrir un voyage.

Simon se leva à son tour.

— Non, merci.

— Allons, il doit bien y avoir un pays que vous avez envie de visiter ? L’Espagne ? L’Italie ? Ou alors, un retour en Angleterre ?

— La Pologne ? suggéra-t-il d'un ton acerbe.

Il croisa les mains derrière son dos pour s'empêcher de serrer les poings. Ses phalanges, meurtries par la bagarre de la veille, protestèrent.

— Que diriez-vous de très longues vacances ? proposa la vicomtesse. Des vacances qui dureraient jusqu'à la fin de vos jours ?

Elle avait le dos droit, le menton levé, le sourire innocent. Un mélange de charme et de détermination. Comme Lynette. Simon songea que Grenier avait de la chance d'avoir une telle épouse, et que le mari de Lynette en aurait tout autant.

Cette idée décourageante vint à bout de sa colère, qui céda la place à une morne résignation.

— Dites votre prix, insista-t-elle.

Simon croisa les bras sur sa poitrine.

— Vous avez l'air de croire que je ne suis pas bon marché.

Une lueur de triomphe étincela brièvement dans les yeux de la vicomtesse.

— Vous avez les moyens de vous offrir cela, dit-elle en balayant la pièce d'un grand geste. Je connais la valeur des choses. Votre départ va me coûter une fortune, je le sais déjà.

L'estomac de Simon se crispa et un goût amer lui emplit la bouche. L'idée d'accepter de l'argent pour se séparer de Lynette le rendait malade, mais ce plan n'était pas dépourvu d'avantages, il devait l'admettre. Si la vicomtesse était prête à lui donner ne serait-ce que la moitié de ce qu'Eddington lui avait confisqué, il aurait de quoi vivre confortablement jusqu'à la fin de ses jours. Plus aucune contrainte. Il serait libre de faire ses malles et de commencer une nouvelle vie ailleurs.

Et Lynette y gagnerait doublement. Primo, elle ne serait plus à sa merci. Secundo, elle serait obligée de renoncer à sa dangereuse enquête puisqu'elle ne pourrait plus compter sur lui pour l'aider à retrouver Lysette.

Simon détestait Eddington pour l'avoir mis dans une telle situation. Par sa faute, il était retenu ici, à proximité d'une femme qu'il ne pouvait ni avoir ni s'empêcher de désirer.

Une situation sans issue.

À moins d'accepter l'argent que lui offrait la vicomtesse de Grenier.

Il poussa un bruyant soupir, la fatigue de ces derniers jours s'abattant brusquement sur lui.

— J'ai besoin de réfléchir, dit-il.

La vicomtesse parut sur le point de discuter. Puis se contenta de hocher la tête.

— J'enverrai un messenger demain matin. Cela vous convient-il ?

Simon la regarda durement. Il savait qu'elle ne cherchait qu'à protéger sa fille contre un péril, mais il haïssait l'idée que ledit péril, ce soit *lui*.

— Non, cela ne me convient pas, répondit-il. Si je ne répons pas sur-le-champ à votre proposition insultante par le refus qu'elle mérite, vous pensez sans doute que c'est par cupidité. Mais vous vous trompez. En vérité, c'est parce que je m'inquiète pour Lynette et que, si je reste à Paris, il y a tout lieu de craindre qu'elle ne finisse par croiser la route de Lysette Rousseau.

— Ou que sa réputation ne soit ruinée par votre faute.

— Oui, acquiesça-t-il, car il n'avait pas de raison de prendre des gants.

— C'est dommage que vous ne soyez pas prêt à couvrir vous-même les frais du voyage.

— En effet, répondit Simon entre ses dents. C'est dommage.

Marguerite descendit les quelques marches du perron et se retourna pour regarder la maison. Sa rencontre avec le courtois Simon Quinn l'avait ébranlée.

Le bonhomme était dangereux.

Elle ne l'avait pas bien vu dans le jardin d'Orlinda. L'air était obscurci par la fumée et elle n'avait en tête que le bien-être de sa fille. En plein jour, dans son salon élégant, il lui était apparu d'une beauté à couper le souffle, ses yeux d'un bleu lumineux contrastant avec ses cheveux bruns.

Elle avait eu l'occasion de rencontrer beaucoup d'hommes au fil des ans, mais rares étaient ceux qui possédaient cette séduction voluptueuse qu'elle avait trouvée chez Saint-Martin. Ces hommes-là pouvaient se glorifier d'avoir plus que leur physique à faire valoir. Lorsqu'ils regardaient une femme, elle avait l'impression d'être unique. Une fois qu'ils avaient jeté leur dévolu sur elle, rien ne pouvait les distraire. Ils fixaient sur elle un regard entendu et elle ne pouvait pas s'empêcher de se demander comment un homme aussi attentif aux détails se comporterait au lit.

Certaines femmes étaient immunisées contre de tels séducteurs. Pas Marguerite. Et sa fille lui ressemblait tellement. Elle aimait les hommes et elle était naturellement sensuelle. Mais la ressemblance ne s'arrêtait pas là.

Tout comme elle autrefois, Lynette ne semblait pas pressée de se marier. Pendant des années, Marguerite avait pensé que Lynette aimait son existence insouciant, tout simplement. Elle la soupçonnait à présent d'avoir cherché son propre Saint-Martin, un homme capable de la transporter et de satisfaire des désirs qu'aucune femme n'oserait avouer éprouver.

Troublée, Marguerite posa la main sur son estomac. Elle connaissait bien Lynette. En menaçant de la marier à quelqu'un qui la dompterait, elle lui avait déclaré la guerre. Sa fille était trop passionnée, trop têtue, trop indépendante pour se soumettre à la volonté d'autrui sans se battre.

Si elle n'avait pas cédé à l'affolement, jamais elle n'aurait suggéré qu'elle pouvait en venir là. Aussi sûr que l'aube succède à la nuit Lynette allait se rebeller. La seule façon de l'empêcher de céder à la tentation, c'était d'éloigner le tentateur. Il fallait absolument qu'elle s'arrange avec Quinn avant que Lynette n'ait l'occasion de passer à l'acte.

Il ne lui restait plus qu'à trouver l'argent, ses propres fonds n'étant pas disponibles en vingt-quatre heures.

Il n'y avait qu'une seule personne vers qui elle pouvait se tourner en pareil cas mais, pour l'affronter, il faudrait de la discrétion, de la diplomatie et de la force de caractère.

Après avoir pris une inspiration tremblante, elle s'appuya sur le bras de son valet de pied et monta dans sa voiture.

— À la maison, ordonna-t-elle.

Après le retour de sa mère, Lynette attendit deux heures avant de tenter une sortie.

Il n'était pas rare que la vicomtesse aille se promener après une querelle. Lynette réagissait de même, elle la comprenait donc fort bien. Ce soir, hélas, elle n'en avait pas la possibilité. Il ne lui restait donc plus qu'à arpenter sa chambre en pensant à Simon. En dépit des apparences, elle avait confiance en lui et il fallait qu'elle le voie pour le mettre en garde contre les réactions possibles de sa famille. Elle ne supporterait pas qu'il lui arrive du mal à cause d'elle.

Au milieu de la nuit, lorsqu'il fut suffisamment tard pour ne plus avoir à craindre une visite de sa mère, elle mit son plan à exécution.

Entassant des coussins sous la courteline, elle les pétrit pour leur donner forme humaine, puis déposa une de ses perruques sur l'oreiller. La supercherie ne résisterait pas à un examen attentif, mais quelqu'un qui se contenterait de jeter un coup d'œil dans la chambre aurait l'impression qu'elle dormait à poings fermés.

Enveloppée dans une cape sombre, elle sortit par le jardin de derrière et gagna les écuries où l'attendait un palefrenier dénommé Piotr, qui était au service de sa famille depuis des années. Elle l'avait toujours bien traité, lui offrant des friandises et des gâteaux chaque fois qu'elle le pouvait. En échange, il était toujours prêt à l'aider quand elle mijotait un mauvais coup. Ce soir-là, il lui procura l'une de ses culottes, un manteau d'homme et un tricorne. Elle se changea dans une stalle vide avant de le rejoindre dehors.

Il lui tendit les rênes d'un cheval, puis en enfourcha un autre pour l'accompagner. Il savait se servir d'un pistolet, comme la plupart des serviteurs de la maison de son père. Elle n'oubliait pas les recommandations de Simon, mais il n'y avait pas de danger qu'on la confonde avec Lysette Rousseau. Ceux qui les verraient passer penseraient qu'il s'agissait de deux jeunes gens en goguette.

Les sabots des chevaux claquaient en rythme sur les pavés, incitant Lynette à la rêverie. La nuit était obscure, la lune à demi cachée par des nuages. La brise se glissait par les ouvertures de sa cape, rafraîchissant sa peau brûlante.

Simon serait-il chez lui ? Serait-il sorti ? Peut-être ne serait-il pas seul...

Que lui dirait-elle s'il était en galante compagnie ?

Elle se força à respirer lentement, profondément, dans l'espoir de ralentir les battements de son cœur. Elle n'était pas femme à se laisser intimider, mais, en cet instant, elle avait peur.

Pas question de rebrousser chemin pour autant. Son besoin de le voir était plus fort que son appréhension. Il avait le don tout à la fois de l'apaiser et de lui rendre sa joie de vivre. Cette joie de vivre qu'elle avait perdue à la mort de Lysette. Avec lui, elle était libre d'être elle-même. Elle n'était plus obligée de jouer les saintes nitouches.

Mais elle devait aussi prendre garde à ne pas donner à ses parents des raisons de regretter d'avoir perdu la plus sage de leurs filles au lieu de la plus dissipée.

Lynette arrêta sa monture devant la maison de Simon. Un instant plus tard, elle se retrouvait sans trop savoir comment devant la porte, aussi essoufflée que si elle avait couru durant tout le trajet. Elle était étourdie. Désorientée. Plus que jamais, elle avait besoin de se raccrocher à Simon.

Le majordome apparut – un solide gaillard dont la perruque ne parvenait pas à dissimuler la jeunesse. Il arqua imperceptiblement les sourcils en découvrant cette jeune fille en habits d'homme, puis s'écarta pour la laisser entrer et referma la porte derrière elle.

— Mademoiselle, dit-il d'une voix qui parut lointaine à Lynette tant le sang lui rugissait aux oreilles, puis-je vous débarrasser de votre cape et de votre chapeau ?

Elle lui tendit son chapeau, mais conserva sa cape, n'ayant pas grand-chose en dessous.

— Permettez-moi de vous mettre en garde, mademoiselle, reprit le majordome. M. Quinn est de fort méchante humeur ce soir.

— Est-il seul ? demanda-t-elle, enhardie par la gentillesse du domestique.

— Il a un invité à demeure, mais ce gentleman est occupé de son côté. Si vous voulez bien attendre au salon le temps que je prévienne M. Quinn de votre arrivée, ajouta-t-il en indiquant une porte ouverte.

— Cela vous dérangerait-il que je me présente à lui sans être annoncée ?

Elle craignait que Simon ne refuse de la recevoir.

Mais elle savait ce qui se passerait si elle le rejoignait dans ses appartements.

Le jeune majordome aussi, à en juger par la rougeur qui envahit ses joues. Il inclina la tête de côté.

— Premier étage, deuxième porte à droite, murmura-t-il. Je vais emmener votre serviteur à l'office.

— Merci.

Les jambes flageolantes, Lynette agrippa la rampe et commença de gravir lentement les marches. Arrivée enfin sur le palier, elle s'immobilisa.

Le couloir était plongé dans la pénombre. Deux lampes, très espacées, prodiguaient une lumière chiche. Le décor avait beau être très différent, il lui rappela la maison d'Orlinda. En réaction, elle eut une bouffée de chaleur.

De la lumière filtrait sous deux portes, l'une à gauche, l'autre à droite. Alors qu'elle passait devant la première, elle entendit une conversation. Elle s'arrêta net. Elle avait déjà les nerfs à vif, si quelqu'un la découvrait elle en mourrait de honte, pas moins.

Par bonheur, derrière la porte, le dialogue s'anima brusquement. On ne risquait pas d'entendre le bruit de ses pas. Elle allait poursuivre son chemin lorsque la conversation cessa. Le grincement caractéristique d'un lit sur lequel on s'allonge se fit entendre. Lynette se mordit la lèvre, et demeura immobile.

Un rire de femme, un beau rire de gorge, retentit de l'autre côté du battant. Celui d'un homme y répondit presque aussitôt.

Puis la voix de baryton se fit grave et caressante. La femme lui dit quelques mots... qui furent suivis par un bruit sourd, rythmé, rapide, qui semblait ne pas devoir s'arrêter...

Des gens faisaient l'amour.

Lynette en eut le souffle coupé. Elle porta la main à sa gorge.

Elle aurait voulu ne pas écouter, mais c'était plus fort qu'elle. Tremblante, elle s'adossa au mur et serra les jambes pour calmer la palpitation entre ses cuisses. De l'autre côté de la porte, les cris gagnèrent en intensité, se déversèrent dans le couloir.

Combien de temps demeura-t-elle là, sans bouger ? Elle n'aurait pu le dire. Tout ce qu'elle savait, c'était que sa peau était trop brûlante, sa bouche trop sèche, ses seins trop gonflés et douloureux.

La porte de droite s'ouvrit soudain et un flot de lumière dorée jaillit dans le couloir. Lynette s'écarta du mur comme Simon sortait de la pièce, l'air renfrogné. Il ne portait que ses pantalons, et encore étaient-ils à demi déboutonnés, révélant un triangle de peau soyeux et une ligne de poils noirs qui disparaissait dans la ceinture... Juste au-dessous, son sexe gonflait l'étoffe. Son abdomen était une muraille de muscles, ses poings étaient fermés, ses biceps tendus. Ses cheveux étaient dénoués, les mèches d'ébène frôlant ses épaules puissantes.

Elle n'avait jamais rien vu d'aussi beau, d'aussi sauvage, d'aussi désirable.

Simon se figea. Il la regarda fixement. Son souffle s'emballa tandis que la colère cédait la place à un désir si ardent qu'elle eut l'impression d'en sentir le feu.

— Simon, murmura-t-elle en lui tendant la main.

Il la rejoignit en deux pas, l'enlaça, la souleva de terre. Elle noua les bras autour de son cou, pressa les seins contre son torse et les lèvres dans sa gorge.

Il sentait le tabac, le brandy et le musc, et ce parfum l'apaisa. Elle était exactement là où elle devait être, dans les bras de Simon. Elle se cramponna à lui tandis qu'il l'emportait dans sa chambre et refermait la porte d'un coup de talon.

J'ai besoin de toi. Elle aurait voulu prononcer ces mots, mais sa gorge était trop serrée.

Simon avait compris. Son visage était grave, ses yeux brillaient fiévreusement dans la lumière des nombreuses bougies. Il la déposa près du grand lit et déboutonna sa cape. Lorsque celle-ci tomba

à terre, elle se sentit comme nue malgré ses vêtements.

— Qu'est-ce que c'est que cette tenue ?

— Un déguisement.

— Seigneur, marmonna-t-il, la mâchoire crispée. Tournez-vous.

Bon gré mal gré, elle obéit. Elle sursauta lorsqu'il en profita pour lui caresser les fesses.

— Vous n'avez pas idée de ce que je ressens quand je vous vois comme ça, dit-il.

— Comment ?

— Implorant qu'on vous baise, lâcha-t-il crûment.

Cela l'excitait qu'on lui parle ainsi, découvrit-elle, stupéfaite.

— Et comme si cela ne suffisait pas, reprit Simon, vous exhibez vos courbes sans vergogne.

Elle se retourna, lui caressa l'abdomen, laissa descendre ses doigts jusqu'à la ceinture de ses pantalons.

— Et vous ? souffla-t-elle. Avez-vous idée de ce que cela me fait quand je vous vois ainsi ?

Il lui prit la main et la pressa doucement.

— Pourquoi êtes-vous venue ?

— Est-ce que je gâcherais l'ambiance en disant que je suis là pour un motif purement égoïste ?

— Non.

— Ma mère menace de me marier à un homme qui me dressera. Si c'est vraiment son intention, je veux connaître le plaisir sans attendre.

Le torse de Simon était ferme, ses muscles saillants. Elle le trouva beau, pas à la manière élégante et raffinée des statues grecques, mais à cause de cette force brute à laquelle il devait sa survie.

— Elle est venue me voir ce soir, murmura-t-il en empoignant Lynette par les hanches pour la plaquer contre lui. Elle m'a proposé de l'argent pour que je parte.

En Lynette, l'indignation le disputa à la tristesse.

— Que lui avez-vous répondu ? demanda-t-elle.

Il la regarda droit dans les yeux.

— Je lui ai dit que j'allais réfléchir.

Une douleur fulgurante transperça le cœur de Lynette. Elle prit une brève inspiration, mais ne s'écarta pas. Elle était peut-être naïve mais elle ne croyait pas possible qu'un homme puisse la regarder comme il la regardait sans tenir à elle, ne serait-ce qu'un petit peu.

— Pourquoi ?

— Mes comptes ont été saisis. Je ne peux pas partir de ma propre initiative, je n'en ai plus les moyens.

— Devez-vous vraiment partir ?

— Pour votre bien, répondit-il en lui déposant un baiser sur la tempe, je le devrais.

— Devrais ? répéta-t-elle en lui caressant le dos.

Elle le sentit se crispier et frémir sous ses doigts tel un étalon ombrageux.

— Je n'ai plus de raisons de partir puisque, d'ici à une heure, je vous aurai déflorée.

Tandis qu'il lui déboutonnait sa chemise, elle sentait son haleine chaude et humide sur son front.

Elle trouva cela excitant d'une manière presque primitive.

— D'ici à demain matin, ajouta-t-il, il n'y aura plus rien d'innocent en vous, j'en ai peur.

Il avait bondi, attrapé sa proie et il s'apprêtait à la dévorer. Elle frissonna, consentante, impatiente.

— Si vous avez peur, dit-elle, pas moi.

Il se pétrifia. Il émanait de lui une formidable énergie. Elle sentait l'odeur du désir sur lui, le percevait dans ses mains qui tremblaient, l'entendait dans sa respiration laborieuse.

Elle lui offrit ses lèvres, il s'en empara, enfonça la langue dans sa bouche ; en réaction, ses muscles intimes se mirent à palpiter et devinrent humides.

Il lui pétrit les seins, la sensation était d'autant plus forte qu'il n'y avait que peu d'étoffe entre eux. Puis il glissa la jambe derrière les siennes et tira d'un coup sec.

Elle eut à peine le temps de sentir ses pieds se dérober sous elle qu'elle tomba. La serrant contre lui, il la déposa sur le lit.

— Simon ? hoqueta-t-elle en se retrouvant tout à coup sous lui.

— Chaque fois que vous me regardez, je lis dans vos yeux : « Baise-moi ! »

Il s'agenouilla entre ses jambes grandes ouvertes et commença de lui délayer ses bottines.

— Vous m'avez déjà rendu à moitié fou, ajouta-t-il. Si vous continuez, je vais me retrouver en vous avant même d'avoir pris le temps de vous déshabiller complètement.

Lynette manquait d'expérience mais elle savait dans quel ordre ces choses-là se faisaient. À l'idée d'être avec un homme très ardent et très doué, elle tremblait d'impatience.

Lorsqu'elle eut les pieds nus, elle frissonna. Simon dut s'en rendre compte, car il lui caressa les mollets, comme pour les réchauffer. La chaleur de ses mains la bouleversa presque autant que s'il avait été en train de faire la même chose entre ses cuisses.

Laissant échapper un gémissement de plaisir, elle ferma les yeux.

Il lui embrassa la plante des pieds, se redressa et entreprit de lui déboutonner ses pantalons.

Les paupières closes, elle entendait tout avec une acuité extrême : le crépitement du feu dans l'âtre, les gens qui faisaient l'amour de l'autre côté du couloir... Le lit était imprégné de l'odeur de Simon – une odeur de virilité.

Simon tira si fort sur la ceinture des pantalons de Lynette que le tissu se déchira. Elle sourit.

— Accrochez-vous, ordonna-t-il.

Il glissa les bras sous elle. Elle s'agrippa à ses puissants avant-bras et ravala son souffle lorsqu'il la souleva abruptement. Une seconde plus tard, elle était debout près du lit.

Il eut tôt fait de la déshabiller.

Ses pantalons descendirent jusqu'au sol en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Sa chemise ne demanda pas beaucoup plus d'efforts. Il fit passer sa camisole par-dessus sa tête d'un mouvement preste et elle se retrouva avec ses bas pour seuls vêtements.

Curieusement, elle trouvait que c'était encore trop.

Simon la souleva de terre. Elle renversa la tête en arrière et le regarda avec de grands yeux, s'efforçant de faire le tri entre toutes ces sensations inconnues – la peau nue de Simon contre ses seins, la caresse de l'air sur ses fesses, le contact d'un vigoureux bras d'homme en travers de son dos.

Il avait les traits crispés par le désir. Elle aurait sans doute dû être effrayée par son manque de tendresse mais rien en lui ne l'effrayait. Lynette savait, comme seule une femme peut savoir ce genre de chose, qu'il n'y avait qu'elle qui comptait pour lui en cet instant.

Simon l'allongea de nouveau sur le lit. Il demeura là, à la dévorer du regard. Puis ses doigts suivirent le même trajet que ses yeux, caressant tendrement les marques roses laissées sur sa peau par sa camisole. Une façon de lui dire que, même meurtrie, il la trouvait belle.

Lynette luttait pour ne pas fermer les yeux, se sentait vulnérable et était tentée de s'abandonner. Elle était brûlante, elle tremblait. Son corps ne lui appartenait plus, il appartenait à Simon.

— Tu as des seins magnifiques, murmura-t-il en les effleurant du bout des doigts. Magnifiques.

Lorsqu'il se pencha, ses cheveux frôlèrent la peau de Lynette, aussi doux que de la soie. Son haleine tiède lui caressa la pointe des seins, qui durcirent, devinrent douloureux, réclamant davantage.

— Simon, murmura-t-elle, éperdue d'admiration pour ce bel animal penché sur elle. S'il vous plaît !

Le regard qu'il lui lança était à la fois amusé et aigu.

— Pas déjà.

— Je vous en prie !

Il donna un coup de langue sur son mamelon. Elle se cambra et cria.

— C'est cela que tu veux ? demanda-t-il d'une voix douce.

Elle secoua la tête.

— Cela fait mal, Simon.

Cette fois, il se laissa enfin attendrir. Son expression se fit plus tendre, il entrouvrit les lèvres, mordilla la pointe de son sein avant de l'aspirer dans la chaude cavité de sa bouche.

— Oui, gémit-elle en creusant le dos pour s'offrir.

D'une main, il lui pétrit le sein, et, de l'autre, il appuya sur sa hanche pour la maintenir immobile.

— Ne bouge pas, la réprimanda-t-il en levant la tête pour la regarder.

— J'ai envie de toi.

— Je le sais, répondit-il avec un lent sourire.

Lorsqu'il commença à jouer avec les boucles de sa toison, Lynette cessa de respirer. Un doigt plus aventureux que les autres se glissa entre les replis de son sexe et s'attarda sur un point d'une sensibilité inouïe. Sans la moindre honte, elle écarta les cuisses.

— Si chaudes, si humides... murmura Simon.

Elle gémit et sa tête se mit à rouler de droite à gauche tandis qu'il explorait plus avant la petite ouverture mouillée et toute palpitante.

— Dieu que tu es étroite, articula-t-il comme son doigt s'enfonçait davantage en elle.

— Prends-moi, le supplia-t-elle.

L'impression de vide au creux de son ventre devenait intolérable. Elle attrapa Simon par les cheveux et chercha à l'attirer vers elle.

— Pas déjà, redit-il.

Son accent irlandais si mélodieux était plus prononcé. Elle adorait cela. Comme elle commençait à tout adorer en lui.

Sauf son entêtement à dire *Pas déjà* !

— Je n'en peux plus d'attendre.

Au comble du désir, elle tremblait violemment.

— Tout doux, mon trésor.

Mon trésor. La tendresse avec laquelle il prononça ces mots fit venir les larmes aux yeux de Lynette.

— Tu auras bientôt tout ce que tu voudras, promit-il.

Un sourire malicieux, puis il plaqua de nouveau les lèvres sur l'un des seins de Lynette. Il en aspira la pointe, la suçait. Elle se tortillait, balayée par un plaisir presque trop intense.

C'était cela qu'elle avait toujours voulu, c'était à cela qu'elle avait refusé de renoncer pour faire plaisir à sa famille. Depuis qu'elle était au monde, jamais personne ne lui avait inspiré une confiance aussi totale ni un désir aussi vif. Simon était le premier et le seul. Si c'était tout ce qu'elle pouvait avoir de lui, elle s'en contenterait sans craindre les représailles de sa famille, qui ne pourrait l'empêcher d'en chérir le souvenir.

La langue de Simon tournoya autour de son téton durci, le goba et le pressa contre son palais en creusant les joues. Par un lien mystérieux, elle ressentait dans son ventre l'écho de chaque succion.

Il glissa la première phalange de son index dans sa fente. L'infime dilatation la mit en feu.

— Simon ! s'écria-t-elle.

Il se redressa, l'embrassa à pleine bouche, continuant à la pénétrer de l'index tout en caressant du pouce la petite crête sensible juste au-dessus. Une vague de plaisir se répandit en elle, lui arrachant un cri qui se déversa entre les lèvres de Simon. Son sexe se serra comme un poing, une douce moiteur l'inonda brusquement, facilitant le mouvement de Simon.

La déchirure de son hymen fut à peine plus qu'un petit désagrément au milieu de l'explosion de son premier orgasme. Simon parut en être davantage affecté qu'elle, car il gronda plus fort qu'elle ne

cria, et son corps puissant se mit à trembler. Ses baisers se firent plus brefs et plus fervents.

— Lynette, murmura-t-il d'une voix brisée par l'émotion. Pardonne-moi.

Elle l'enlaça et le serra très fort contre elle.

— C'est ce que je voulais, mon amour, dit-elle en sanglotant de bonheur. Je veux tout ce que tu es prêt à me donner. Même si cela n'est pas beaucoup. Même si cela ne doit pas durer.

Il s'agenouilla, la hissa sur les coussins, puis la contempla, les mains sur les cuisses. Elle lui tendit les bras pour l'inviter à la rejoindre.

Il s'affaira alors sur la ceinture de ses pantalons. L'attention de Lynette fut attirée par le très désirable triangle de peau.

Sa bouche devint sèche.

L'extrémité de son sexe apparut, engorgée, puis son érection tout entière.

Lynette sut d'emblée qu'elle n'oublierait jamais cette image de Simon, les genoux écartés, ses cheveux dégringolant en désordre sur ses épaules bronzées, les muscles de son ventre luisant de sueur, son phallus s'élançant fièrement vers son nombril.

Elle s'humecta les lèvres et il poussa un grondement redoutable.

Un instant plus tard, il se couchait sur le dos pour achever de se débarrasser de ses pantalons. Entièrement nu, arborant une érection impressionnante, il se coucha sur Lynette dans un déploiement de muscles dont les reliefs se laissaient deviner sous la peau dorée.

Elle n'était plus alanguie mais en pleine possession de ses moyens. Comme toujours, il s'en rendit compte. Une ébauche de sourire adoucit la dureté de ses traits, accompagnée d'un regard tendre qui fit littéralement fondre Lynette.

Avec ses genoux, il lui écarta les jambes. Il s'appuya sur le bras et se maintint en équilibre au-dessus d'elle, son biceps dilaté par l'effort. Il referma sa main libre sur son sexe qu'il positionna à l'orée du sien.

Il était si chaud contre son sillon qu'elle poussa des petits cris plaintifs en se tortillant. Il s'appuya des deux mains sur le matelas. Leurs deux corps ne se touchaient plus que par leurs sexes.

Lynette lui enfonça les ongles dans les bras lorsqu'il la pénétra enfin d'un mouvement onduleux du bassin. Elle renversa la tête en arrière, paupières fermées. Pantelante, elle se cramponna à lui, certaine qu'elle n'allait pas tarder à devenir folle dans le tourbillon de sensations qui la submergeait.

L'odeur de Simon était plus intense à présent, elle l'enveloppait, l'envahissait à chaque inspiration. Leurs corps étaient on ne peut plus différents : lui, massif, elle, gracile ; lui, grand, elle, petite ; lui, ferme, elle, douce... et c'était incroyablement excitant.

— Mon Dieu, grogna-t-il, que tu es douce et étroite.

— S'il te plaît, Simon...

Elle essaya de se cambrer pour le prendre plus profondément en elle. Mais il l'écrasait de tout son poids, la forçant à accepter ses mouvements courts et lents pour lui donner le temps de s'habituer

à l'intrusion d'un homme en elle. Mais elle n'avait pas de temps à perdre car à tout moment elle risquait de devenir folle, elle en était sûre.

— Tu es belle, dit-il d'une voix rauque alors qu'elle se contractait autour de lui.

Avec des mouvements de hanches d'une précision diabolique, il s'enfonçait en elle davantage chaque fois, imperceptiblement.

— Regarde-moi, dit-il en prenant son visage en coupe dans sa grande main.

Lynette se força à ouvrir les paupières. Seigneur, il était magnifique, avec ses yeux bleus étincelants, ses pommettes en feu et ses cheveux qui flottaient autour de son visage.

Elle gémit et s'agrippa à lui.

— Plus profond !

— Bientôt.

— Simon... je t'en supplie.

Refusant de céder, il conserva le même rythme jusqu'à ce que son sexe soit enfoncé en elle jusqu'à la garde, énorme et palpitant. Elle en sentait chaque millimètre qui l'écartelait, les veines où battait son pouls... C'était la forme de domination la plus rudimentaire, la plus primitive. Il l'envahissait littéralement si bien qu'elle ne pouvait plus bouger.

— Je suis finalement là où je rêvais d'être depuis la première fois que je t'ai vue, murmura-t-il.

Sa main quitta son visage, il entremêla ses doigts aux siens. Puis il recommença à se mouvoir, se retirant presque entièrement avant de plonger de nouveau en elle.

Le va-et-vient était source de sensations inouïes. Il était si massif, Lynette n'arrivait pas à croire qu'elle avait réussi à le prendre en elle, que leurs corps s'accordaient si bien en dépit de son étroitesse à elle. Qu'ils étaient faits l'un pour l'autre, en somme.

Il ondulait des hanches, lent, sûr de lui, chacun de ses mouvements lui prodiguant un plaisir sans mélange. Il la regardait avec des yeux d'oiseau de proie, guettant chacun de ses soupirs de volupté afin de s'assurer qu'il pouvait continuer. Malgré l'extase dans laquelle il la plongeait, elle était consciente de son regard intense fixé sur elle. C'était pour cela qu'elle le voulait lui et pas un autre, pour cela qu'elle était venue le rejoindre sans se soucier des conséquences. Elle voulait être prise ainsi, être l'objet des attentions d'un amant exceptionnel, être chérie par un homme qu'elle adorait.

Simon était en train d'imprimer sa marque en elle, délibérément, méthodiquement. Il voulait être certain qu'elle n'oublierait pas ses caresses, son odeur, son sexe en elle. Jamais.

Lynette était en nage, ses cheveux collaient au front et aux joues. Elle se tordait sous lui, sa tête oscillait tandis qu'il la chevauchait avec application. Dedans. Dehors. Dedans. Dehors. Encore et encore. La préparant peu à peu au moment suprême, transformant la montée vers l'orgasme en une longue, lente, inoubliable aventure.

Lynette sentait que son bonheur était précaire. Cette nuit aurait une fin. En attendant, elle savourait. Elle enroula les jambes autour de la taille de Simon, l'attirant toujours plus profondément

en elle, l'incitant à aller plus vite. Mais il était trop fort. Rien ne pouvait le forcer à changer de rythme. Il rit doucement et lécha tour à tour les pointes durcies de ses seins.

Lorsque l'orgasme arriva enfin, ce fut comme un éclair dévastateur qui lui traversa le corps, toute l'énergie lentement accumulée se libérant d'un coup. Elle poussa un cri, trembla violemment et prononça le nom de Simon dans un sanglot.

— Oui, lui murmura-t-il à l'oreille. Sois à moi, mon trésor. Sois à moi sans réserve.

C'était le cas.

Il continua de lui donner du plaisir, au point qu'elle se demanda si elle n'allait pas en mourir, ses coups de boutoir prolongeant ses frissons jusqu'à ce qu'elle ne parvienne plus à respirer tant elle était heureuse.

Ce ne fut que lorsque, épuisée, elle laissa retomber ses jambes sur le matelas qu'il s'autorisa enfin à prendre son propre plaisir, la pilonnant si vigoureusement que c'était presque trop pour elle après la furieuse intensité de son orgasme. Il lui murmurait à l'oreille des paroles graveleuses, la complimentait pour sa douceur, son odeur, sa docilité.

— Avec toi, souffla-t-elle, ses doigts serrant les siens. Uniquement avec toi.

Il se retira abruptement en grondant, s'agenouilla au-dessus d'elle et empoigna son sexe. Sa semence gicla en jets drus et retomba en pluie laiteuse sur le ventre de Lynette tandis que la jouissance lui arrachait des cris gutturaux.

C'était *elle* qui lui avait fait cela. C'était *elle* qui l'avait amené à cette éruption de plaisir-là. Pourtant, même au comble de l'extase, il avait pensé à la protéger.

Lorsqu'il eut fini, sa tête pendait en avant, son souffle était haletant, tel un étalon après une longue course éprouvante.

Lynette aurait dit quelque chose si sa bouche n'avait été aussi sèche et si elle n'avait été aussi fourbue. Lorsque Simon quitta le lit, elle lui tendit la main. Il s'en empara et, le regard embrumé par l'émotion, lui embrassa le bout des doigts.

Il passa derrière le paravent dans l'angle de la chambre. Elle entendit des bruits d'eau. Lorsqu'il reparut, son visage et ses cheveux étaient humides, son torse luisait, sa démarche était souple et aguicheuse. Il n'éprouvait pas le moindre embarras à être nu. Son sexe était à demi érigé.

Il s'assit sur le bord du lit et posa une serviette mouillée sur le ventre de Lynette, qui poussa une exclamation de surprise.

La sensation de froid sur sa peau brûlante la revigora un peu et elle se sentit encore mieux après avoir bu le verre d'eau qu'il lui apporta.

— Merci, murmura-t-elle en le lui rendant.

Simon entreprit d'essuyer son ventre gluant de sperme avec la serviette. Ses gestes étaient d'une extrême délicatesse et il la regardait avec quelque chose qui ressemblait à de la gratitude.

— Je te trouve bien silencieux, observa-t-elle lorsqu'il eut mis la serviette de côté. Tu n'as rien à dire ?

Il fit une pause, respira profondément. Il déglutit avec peine, les muscles de ses épaules très tendus. Plus le temps passait, plus elle l'adorait. Pas de platitudes, pas de plaisanteries, pas la moindre tentative pour transformer ce moment extraordinaire en un épisode banal.

— Se pourrait-il, hasarda-t-elle en se tapotant le menton de l'index, que Simon Quinn, séducteur de renom, ait été rendu muet par une pucelle ?

Il éclata d'un rire sonore, s'inclina sur elle et l'embrassa sur le bout du nez.

— Petite sorcière.

Elle lui sourit, ce qui l'incita à la rejoindre dans le lit.

Dans le salon du premier étage, Marguerite allait et venait en se tordant les mains. Elle était nerveuse comme jamais elle ne l'avait été et son cœur battait à grands coups erratiques.

En rentrant de chez Quinn, elle avait débattu avec elle-même pendant des heures. Devait-elle présenter des excuses à Lynette et se réconcilier avec elle ? D'un autre côté, en tant que mère, ne devait-elle pas faire montre d'autorité et prendre des mesures extrêmes quand c'était nécessaire ? Elle se détestait d'autant plus d'avoir menacé Lynette d'un mariage forcé qu'elle-même était passée par là et savait ce que sa fille devait ressentir. En voyant à quelles extrémités elle en était arrivée, elle était obligée d'admettre que ce n'était pas une bonne chose.

Solange était au théâtre avec un amant. Lynette dormait, ainsi que la plupart des domestiques. La nuit était calme, la maison silencieuse, et cette sérénité ne faisait qu'accentuer son malaise.

Comment allait-elle réagir en revoyant son amour d'autrefois, sachant qu'elle allait le perdre de nouveau ?

Il était en retard, mais plus le temps passait, plus elle craignait qu'il ne vienne pas. Croyait-il qu'elle l'avait trahi ? N'avait-il pas compris qu'elle l'avait quitté pour le protéger ?

On gratta discrètement à la porte, mais elle était si tendue qu'elle sursauta. Elle essaya de répondre et s'aperçut que sa gorge était sèche. Elle attrapa le verre de xérès sur la table, le vida d'un trait et fit une nouvelle tentative :

— Entrez !

Sa voix était faible et éraillée, mais la porte s'ouvrit. La servante fit une petite révérence et s'écarta. Un court instant plus tard, Philippe s'encadra sur le seuil du salon.

Marguerite porta la main à son cœur, une vague d'émotions menaçant de la submerger.

Seigneur il était la perfection incarnée, exactement comme autrefois. Il avait même gagné en distinction. Il était resté svelte. Sa chevelure était toujours aussi drue et dorée. Loin de le vieillir, ses tempes argentées lui conféraient un charme supplémentaire.

Il fit signe à la servante de s'en aller. Elle se retira et referma la porte derrière elle.

Il demeura immobile, dévorant Marguerite des yeux. Elle lut dans son regard qu'il était toujours aussi amoureux d'elle et cette révélation lui coupa le souffle.

— Mon cœur, dit-il en s'inclinant légèrement, pardonne mon retard, mais j'ai fait un long détour pour m'assurer que je n'étais pas suivi.

Philippe de Saint-Martin était élégamment vêtu d'une culotte de daim qui moulait ses cuisses musclées et d'une veste bleu marine. Il tenait son chapeau à deux mains devant lui, un peu comme un bouclier.

— Tu as l'air d'aller bien, articula-t-elle en lui indiquant un siège d'une main tremblante.

— Impression trompeuse, j'en ai peur.

Il attendit qu'elle s'asseye et prit place en face d'elle.

— Toi, en revanche, reprit-il, tu es superbe. Plus belle encore que lorsque tu étais à moi.

— Je t'appartiens toujours, murmura-t-elle.

— Es-tu heureuse ?

— Je ne suis pas malheureuse.

Il hocha pensivement la tête.

— Et toi ? s'enquit-elle.

— Je survis.

Cette réponse, prononcée d'un ton calme et résigné, brisa le cœur de Marguerite ; une larme roula sur sa joue.

— Regrettes-tu que nous nous soyons rencontrés ? risqua-t-elle.

— Jamais je ne le regretterai, assura-t-il. Tu as été la seule lumière de ma vie.

Elle ressentait la même chose et le lui fit comprendre d'un regard.

— Quelle ironie, enchaîna-t-il. J'ai rejoint le « secret du roi » pour donner un sens à ma vie et c'est à cause de cela que je t'ai perdue. Si seulement je t'avais attendue ! Nos vies auraient été bien différentes.

— Ta femme...

— Elle est morte, dit-il avec une pointe de regret dans la voix.

— Je l'avais entendu dire.

Une chute de cheval. Cela faisait beaucoup trop de tragédies dans leurs vies. La fatalité. Ou le châtiment pour leur liaison.

— Je te présente mes sincères condoléances, murmura-t-elle.

— Tu as toujours été sincère, répondit-il avec un sourire tendre. Elle était en voyage avec un amant à l'époque. J'aime à penser qu'elle a été heureuse finalement.

— Je l'espère pour elle.

Toi aussi, je voudrais que tu sois heureux. Elle le pensa mais se garda de le dire. Parce que c'était impossible, et qu'en souhaitant des choses impossibles on ne faisait qu'ajouter à son malheur.

— Tu as des jumelles, n'est-ce pas ?

— Il m'en reste une. J'ai perdu l'autre il y a deux ans.

Marguerite prit une profonde inspiration, puis :

— C'est pour cela que je t'ai demandé de venir ce soir.

Philippe se rembrunit, et Marguerite devina qu'il avait espéré qu'elle l'ait appelé pour une autre raison. C'était un homme raisonnable, il devait savoir qu'une liaison aujourd'hui les mettrait au supplice tous les deux, et cependant il ne pouvait s'empêcher de la souhaiter. Elle comprenait. Une part d'elle-même avait envie qu'il la séduise, qu'il la rende si folle de désir que sa conscience ne pourrait s'interposer.

— Quoi que tu veuilles, déclara Philippe, si c'est en mon pouvoir, je le ferai.

— Ma fille a fait la connaissance d'un homme ici à Paris. Un certain Simon Quinn. As-tu déjà entendu parler de lui ?

Il fronça les sourcils.

— Pas que je me souviene.

— Toujours est-il qu'il a réussi à la convaincre qu'il y a une femme ici, à Paris, qui lui ressemble comme deux gouttes d'eau et qui par-dessus le marché s'appelle Lysette, comme sa malheureuse sœur.

— Dans quel but ?

— L'argent, je suppose, répondit Marguerite en lissant nerveusement sa jupe. Je suis allée le voir tout à l'heure et je lui ai proposé de l'argent pour qu'il s'en aille le plus loin possible et ne revienne jamais. Il n'a pas dit non.

— Parfois, je suis heureux de n'avoir que des fils. Je ne sais pas comment j'aurais réagi si un coureur de dot s'était mis à tourner autour de ma fille.

L'estomac de Marguerite se noua.

— C'est la première fois que cela m'arrive et je ne sais pas quoi faire. Je dois protéger Lynette, mais sans la dresser contre moi.

— Je t'admire d'avoir eu le cran d'affronter cet homme, dit Philippe. Qu'attends-tu de moi, exactement ?

— Que tu te renseignes sur lui. Que tu cherches à savoir ce qui le pousse à approcher ma fille. Apparemment, il est riche. Il a aussi avoué à Lynette qu'il avait été espion pour le compte de l'Angleterre. Mais Grenier n'a accès à aucun secret d'État. Et puis, nous habitons en Pologne. Qu'aurait-il à gagner à se lier à ma fille ?

— N'est-il pas possible qu'il tienne à elle, tout simplement ? Si elle est ne serait-ce qu'à moitié aussi jolie que sa mère, n'importe quel homme la trouverait irrésistible.

Marguerite le gratifia d'un sourire triste.

— Merci. Mais, si c'était le cas, pourquoi inventer cette fable à propos de cette femme ?

— Je n'en sais rien, avoua Philippe en se penchant vers elle. Cette mystérieuse femme a-t-elle un nom ?

Marguerite hésita un moment, puis :

— Rousseau.

Il se redressa brusquement, comme si on lui avait enfoncé un poinçon dans les reins.

— Mon Dieu !... Tu crois que je suis derrière tout cela ?

Immobile dans l'obscurité, Edward se demanda ce qui avait bien pu le réveiller. Lorsqu'un sanglot brisa le silence, il se leva d'un bond, abandonnant le fauteuil dans lequel il s'était assoupi, et franchit l'espace qui le séparait du lit de Corinne.

Il alluma l'unique bougie sur la table de nuit, puis s'assit sur le bord du matelas. Il toucha le front de Corinne : il était brûlant. Des larmes coulaient au coin de ses yeux et trempaient les cheveux sur ses tempes. Sa poitrine était secouée de sanglots.

Encore un cauchemar. Ces deux dernières nuits, elle en avait eu plusieurs, et chaque fois elle pleurait et demandait grâce.

S'agissait-il de mauvais rêves provoqués par la fièvre ou était-elle ainsi tourmentée depuis longtemps ?

Le cœur serré par la compassion, Edward plongea un mouchoir propre dans la cuvette de faïence près de la bougie et le tordit. Puis il tamponna délicatement le front et les joues de la jeune femme. Mais cela n'apaisa ni ses larmes ni sa détresse.

Il se leva, souleva la courteline. En chemise de nuit, elle sentit le froid et se roula en boule en gémissant.

Il lâcha un juron. Il détestait la voir ainsi, apeurée, les lèvres tremblantes, la main pressée sur la bouche pour tenter d'étouffer ses gémissements de souffrance.

Il serra machinalement le poing, essorant le mouchoir, et l'eau se répandit sur le tapis près de ses pieds nus.

Pourquoi ne prenait-il pas la fuite tant qu'il en était encore temps ? Corinne était tellement abîmée qu'elle était peut-être irrécupérable. Il n'avait pas dormi une heure d'affilée en quatre nuits et son travail s'en ressentait – son travail, la seule chose qui comptait vraiment dans sa vie.

— La plus belle chatte du monde ne vaut pas qu'on se donne tant de mal, marmonna-t-il.

Mais à peine les mots étaient-ils sortis de sa bouche que le remords l'envahit. En soupirant, il posa le mouchoir près de la cuvette. Puis il s'installa à côté de Corinne, adossé à la tête de lit, ses longues jambes étendues devant lui.

S'installant confortablement, il lui immobilisa les poignets dans l'une de ses grandes mains et l'attira contre lui.

Comme prévu, Corinne se débattit, avec une force étonnante pour une femme aussi menue, la peur lui donnant une énergie surnaturelle. Mais Edward avait de la poigne. Il encaissait bravement les coups de pied et se tenait hors d'atteinte des morsures.

Affaiblie par la fièvre, mangeant peu depuis des jours et manquant de souffle, elle se fatigua vite, et bientôt elle s'abandonna contre lui, le corps secoué de quintes de toux et de frissons.

Alors, il se mit à chanter une petite berceuse entendue dans son enfance. Le son de sa voix parut la calmer. Il en prit note mentalement.

Elle finit par se coller à lui, ses petites mains agrippées à sa chemise, sa joue reposant sur sa poitrine. Elle sentait toujours un peu l'ivrogne moscovite mais il s'en moquait. Elle était légère comme une plume et son corps souple épousait parfaitement le sien.

C'était pour cela qu'il était là. C'était pour cela qu'il avait laissé entendre aux domestiques de Corinne qu'ils étaient amants, afin qu'ils arrêtent de lui mettre des bâtons dans les roues.

La manière dont elle trouvait naturellement sa place entre ses bras l'émerveillait. Il avait un couteau qui lui faisait le même effet. Le manche s'adaptait parfaitement à sa paume comme s'il avait été fabriqué tout exprès pour lui. Certes, sa lame était tranchante et il s'était souvent coupé avec en la nettoyant, mais ce n'était pas trop cher payer le plaisir de posséder une pièce unique.

Et puis, il y avait cette façon dont Corinne réagissait à ses caresses ou à sa voix, même endormie. Comme si elle avait senti qu'il était fait pour elle comme elle pour lui.

Edward se rendit compte que les battements du cœur de Corinne ralentissaient. Le sien en fit autant. Bientôt, ils respirèrent au même rythme, leurs deux cœurs battant à l'unisson.

Les yeux d'Edward se fermèrent et il s'endormit.

Simon sourit quand Lynette se mit à lui caresser la poitrine. Elle était lovée contre lui, une jambe en travers des siennes, redoutablement proche de son sexe. Le contact de cette cuisse soyeuse entretenait une érection ferme et presque douloureuse. Si ce n'avait pas été la première fois pour Lynette, il aurait recommencé depuis belle lurette. Mais, quoi qu'il lui en coûtât, il préférait patienter plutôt que risquer de tout gâcher par excès de précipitation.

Il contemplait le feu dans l'âtre en rêvassant, un bras derrière la tête, l'autre enroulé autour des épaules nues de Lynette. Lorsqu'il la regarda, ses entrailles se nouèrent, comme toujours. Elle avait les cheveux en désordre, certaines mèches hérissées tels des piquants, d'autres encore domestiquées par des épingles.

Elle était époustouflante prise dans les rets de la passion, sans embarras, sans fausse honte, réclamant son sexe non comme un quelconque objet de plaisir interchangeable, mais parce que c'était le sien ! De toutes les femmes dont il avait partagé le lit, il était convaincu que Lynette était la seule qui désirait Simon Quinn et non pas n'importe quel homme, pourvu qu'il soit disponible, beau, adroit et vigoureux.

Connaissant la vicomtesse, il imaginait les représailles qu'elle allait devoir subir. Elle aurait pu rester sage et faire un beau mariage. Au lieu de cela, elle avait tout renié, sa famille, son idéal, son avenir, pour une nuit avec lui. Qu'elle puisse penser qu'il en valait la peine le bouleversait au-delà des mots.

— Pourquoi tes comptes ont-ils été saisis ? demanda-t-elle en levant les yeux vers lui.

— Il s'agit d'une extorsion de fonds pure et simple, répondit-il avec flegme en lui caressant l'épaule. J'ai démissionné et ils ne sont pas du genre à se contenter d'un refus.

— Alors, tu es une espèce d’esclave, dit Lynette avec une pointe de colère dans la voix.

— En un sens, oui. Mais ce n’est que temporaire.

— Qu’exigent-ils que tu fasses ?

Lynette s’assit et coinça pudiquement le drap sous ses bras. Ses jolies jambes étaient repliées sous elle mais visibles et l’ensemble formait un tableau ravissant.

— Notre amie Lysette Rousseau a encore fait des siennes, expliqua Simon. Elle manigance quelque chose avec quelqu’un de l’entourage de Benjamin Franklin et mes chefs veulent savoir quoi.

— Ils ne pouvaient pas s’adresser à quelqu’un d’autre que toi ?

— Apparemment, non.

Simon resta pensif un instant avant de demander :

— Est-ce que son nom te dit quelque chose ?

— Rousseau ? *A priori*, non. Pourquoi ?

— Pour rien. Je me renseigne, c’est tout.

Lynette fit courir ses doigts sur l’ourlet du drap.

— Es-tu censé la séduire ?

— Cela m’a été suggéré, murmura-t-il en l’observant avec attention.

Elle prit un air pincé.

— Mais tu ne le feras pas, naturellement.

— Naturellement, répondit Simon en souriant.

— Es-tu sérieux ? lâcha-t-elle en fronçant les sourcils.

— Es-tu jalouse ?

Elle parut moins vexée que triste.

— Accepterais-tu de me dire comment tu l’as rencontrée ?

— Si tu te recouches contre moi, déclara Simon en se tapotant la poitrine, je pourrais peut-être me laisser convaincre.

Lynette s’exécuta. Il repoussa le drap pour que rien ne sépare leurs deux corps. Ses seins étaient comme deux coussins très doux contre son torse et la toison au creux de ses cuisses lui chatouillait la jambe. Jamais il n’avait éprouvé de telles délices. Pas avec cette intensité. C’était comme si chaque cellule de son corps était reliée à elle.

— Il y a quelque temps, commença-t-il en l’enlaçant, cette demoiselle Rousseau m’a accompagné en Angleterre. Elle prétendait pourchasser l’auteur d’un crime, et son principal suspect était l’un de mes associés, dont je savais qu’il était innocent.

— L’avez-vous trouvé ?

— Oui, et tout s’est bien terminé. Mais il est vite apparu que le véritable motif de Lysette n’était pas du tout de capturer mon ami. C’est ainsi qu’au passage j’ai appris beaucoup de choses sur elle. Par exemple, je l’ai vue poignarder un homme, puis ne pas hésiter une seule seconde à trahir un de ses acolytes pour sauver sa peau.

— Oh ! fit Lynette en se recroquevillant contre lui.

— Qu’y a-t-il, mon trésor ? murmura-t-il.

— Cela ne ressemble pas du tout à ma sœur. Cela ressemble plutôt à un monstre.

Simon resserra son étreinte, la réconfortant de son mieux.

— Pour sa défense, dit-il, elle semble parfois se mépriser. Et puis, l’homme qu’elle a tué n’était pas un saint. Elle l’a attaqué avec une telle hargne qu’il devait lui avoir fait énormément de mal. Elle n’a pris aucun plaisir à le massacrer, je peux en témoigner, elle était juste folle de rage. Je n’avais jamais vu pareille fureur chez une femme.

Lynette tressaillit.

— Je ne m’imagine pas capable de tuer quelqu’un.

— J’espère que tu n’y seras jamais obligée. Indépendamment des bonnes raisons qu’on peut avoir, donner la mort est un acte qui ne s’oublie pas.

Lynette renversa la tête en arrière et le regarda avec des yeux ronds.

— Tu as déjà tué ?

— Malheureusement, oui !

Elle tressaillit. Du coup, lui aussi – craignant que son adoration ne se transforme en dégoût. Si cela devait arriver, il ne le supporterait pas.

— Souvent ?

— Plus d’une fois.

Elle resta silencieuse un peu trop longtemps. Il se demanda si elle ne cherchait pas un moyen poli de prendre congé. Au lieu de quoi elle murmura :

— Merci de ton honnêteté.

— Merci de ne pas t’enfuir.

Elle haussa gracieusement une épaule.

— Je vois bien que cela te hante.

— Vraiment ? demanda-t-il d’une voix sourde, se sentant nu tout à coup, et pas juste physiquement.

— Oui, c’est là, dans tes yeux, répondit-elle en lui caressant le front. Je sais que tu ne l’aurais pas fait si tu n’y avais pas été forcé.

Il lui prit la main et l’embrassa.

— Ta confiance m’honore.

Se fondant sur la façon dont il la traitait, elle croyait aveuglément en sa bonté, et cela changeait tout. Elle savait qu’il avait du sang sur les mains mais elle était certaine qu’il n’avait agi que par nécessité. Elle ne le jugeait pas, ne le méprisait pas. Ses qualités avaient beau être négligeables, elle ne les amoindrissait pas davantage. Elle ne jugeait pas son avenir à l’aune de son passé.

— Il n’y a pas que toi qui saches lire dans le cœur des gens comme dans un livre ouvert, répliqua-t-elle. Moi aussi, j’en suis capable !

— Oh ? fit Simon, curieux. Et que lis-tu dans le mien en ce moment ?

— Que tu es fou de moi, affirma-t-elle sans une once de modestie.

Simon éclata de rire.

— Tu es incorrigible.

— Tu aurais dû t'en douter quand je t'ai autorisé à m'embrasser.

— Autorisé ? répéta Simon en riant de plus belle. Chérie, tu n'avais pas les moyens de m'en empêcher. Tu étais comme de l'argile entre mes mains.

— Je suppose que tu te crois irrésistible ?

Il bascula sur elle, admirant le contraste entre sa peau diaphane et le bois rouge sombre de la tête de lit.

— Résiste-moi, alors.

— Ce sera difficile alors que tu m'écrases contre le matelas.

— Je t'écrase ?

Il s'empressa de se soulever.

— Eh bien, tu es imposant.

— C'est pour mieux vous satisfaire, mon enfant, dit-il d'une voix enjôleuse en appuyant contre sa cuisse son sexe en effet imposant. Un homme plus petit ne te plairait pas autant, mon trésor.

— Tu parles de ton sexe ?

Elle semblait si surprise qu'il ne put s'empêcher de rire. Piquée au vif, elle appuya des deux mains sur son épaule.

— Je suis sérieuse, Simon ! Est-ce qu'il y a de grandes différences de taille dans ce domaine ?

— Oui, bien sûr. De même que les gens sont plus ou moins grands et plus ou moins corpulents.

Elle ouvrit des yeux comme des soucoupes.

— Donc, un homme plus petit aurait moins à me glisser entre les cuisses ?

À cette pensée, Simon se renfrogna.

— La taille d'un homme ne dit rien sur la taille de son pénis.

— Ha ! Intéressant.

— Pas trop intéressant, j'espère.

— Serais-tu jaloux ? répliqua-t-elle avec un sourire timide.

Plutôt que de répondre, Simon s'installa plus confortablement entre les cuisses de Lynette et frotta doucement son érection entre les pétales de son sexe. En réaction, elle s'accrocha à ses épaules, et lui enfonça ses ongles dans la chair d'une façon qu'il trouva excitante et non pas désagréable comme par le passé. En général, il évitait qu'une femme ne laisse sur son corps des traces qui pussent blesser l'amour-propre d'une autre. Mais, ici et maintenant, il voulait la marque de Lynette sur lui. Cela ne le gênait pas que tout le monde sache qu'ils s'étaient donnés l'un à l'autre.

Refermant la main sur son pénis, il le guida jusqu'à la petite fente qui menait au paradis. Lynette commença à haleter, ses paupières se fermaient tandis que l'étincelle entre eux flambait de plus belle.

— Tu vois, murmura-t-elle, il se pourrait que tu sois un peu trop gros pour moi.

Inclinant la tête, il l'embrassa avec voracité. La bouche de Lynette avait le don de l'enflammer, des mots qu'elle prononçait jusqu'aux baisers qu'elle donnait. Ses lèvres étaient douces et humides, délicieuses. Et la manière dont elles frémissaient sous les siennes et s'entrouvraient docilement lui dilatait le cœur.

— Tu vois ? dit-il en s'enfonçant lentement dans les profondeurs brûlantes de son sexe. Je peux aller jusqu'au fond sans inconvénient. Et, ajouta-t-il en décrivant des cercles avec ses hanches d'une façon qui la rendit folle de plaisir, malgré ma taille je suis parfaitement capable de te faire tout le bien qu'un homme peut faire à une femme sans rien déchirer.

— Je vois, oui... soupira-t-elle.

Il s'attardait sur certains points sensibles, se délectait au contact des parois douces comme de la soie. Il n'avait jamais été aussi heureux d'avoir une femme entre les bras. Il n'aurait jamais cru possible de jouir lui-même du plaisir qu'il était en train de lui donner. Pourtant, c'était le cas.

Comme la première fois, il prit son temps. Le soleil allait se lever, elle partirait, sa famille interviendrait et tout serait fini entre eux. Il était conscient des secondes qui s'égrenaient, même au milieu de tant de délices. Mais son but n'était pas de la baiser autant de fois qu'il le pourrait. Il ne cherchait pas à assouvir ses désirs ni à la faire jouir assez souvent pour être sûr qu'elle ne l'oublierait pas de sitôt.

Tout homme digne de ce nom était capable de faire jouir une femme.

Ils n'étaient pas tous capables de lui faire l'amour.

Ce n'était pas la quantité qu'il voulait mais la qualité – des orgasmes qui lui ébranleraient l'âme et creuseraient une empreinte indélébile en elle.

Il enfouit son visage dans sa chevelure blonde et la tint serrée contre lui, savourant le contact de ses seins moelleux et de leur petite pointe durcie contre son torse. Lynette était douce, ses courbes étaient parfaites. Elle était si belle qu'il ne pouvait la contempler sans qu'une souffrance sourde se mêle à l'émerveillement.

Elle se cabrait sous lui, tournait la tête en tous sens, murmurant son nom encore et encore. Elle était si généreuse en amour, ne gardait rien pour elle, donnait tout. Jusqu'ici, aucune femme ne s'était jamais glissée dans son lit sans réticences. Sa petite naissance, son origine irlandaise, l'absence de position sociale éminente, de blason, de terres... De lui, ces dames n'attendaient rien d'autre que quelques heures de sport en chambre.

La pureté et l'innocence de Lynette le dévastaient. Il ne s'agissait pas simplement de sa virginité, qu'il appréciait à sa juste valeur, mais de sa fraîcheur d'âme. Même les catins avaient le cœur pur la première fois qu'elles tombaient amoureuses. Aucune méfiance pour briser leur élan, pas de cicatrices d'anciennes blessures ni de souvenirs de rêves anéantis.

Lynette n'avait jamais aimé aucun homme, en aucune façon. Il était le premier.

Il aurait été prêt à vendre son âme au diable pour être le dernier.

Depuis qu'il était au monde, il n'avait jamais eu quelque chose qui ne soit qu'à lui. Il n'avait jamais rien possédé d'irremplaçable ni de précieux.

À part Lynette.

Cette nuit, elle n'appartenait qu'à lui. L'énormité d'un tel présent le faisait trembler.

— Mon cœur, souffla-t-elle en l'enlaçant de ses bras graciles.

Il continua son lent mouvement de va-et-vient, décidé qu'il était à faire durer le plaisir le plus longtemps possible. Son sexe palpait douloureusement, c'était intolérable et il le tolérait parce qu'il était fou d'elle.

— Bon Dieu ! lâcha-t-il d'une voix rauque alors qu'une brûlure lancinante se déployait à la base de son échine. Que c'est bon ! Tellement bon...

— S'il te plaît... implora-t-elle.

— Dis-moi ce que tu veux, ronronna-t-il en lui mordillant le lobe de l'oreille. Dis-le-moi et je te le donnerai.

— Recommence, dit-elle dans un souffle. Encore...

Logé en elle jusqu'à la garde, il fit tournoyer son bassin, et se frotta contre elle, lui offrant l'ultime stimulation dont elle avait besoin.

Elle se raidit, puis gémit, balayée par la tornade du plaisir. Lui griffant le dos, psalmodiant son nom, elle se pâma dans ses bras.

Les dents serrées, il ferma les poings sur les oreillers tandis qu'elle tremblait sous lui. Ses muscles intimes lui comprimaient le sexe spasmodiquement comme pour l'inciter à éjaculer en elle. Au prix d'un effort surhumain, il résista, attendit qu'elle s'apaise pour se retirer. Giclée après giclée, il répandit sa semence sur le drap, son grand corps secoué par un plaisir fulgurant.

Il enrageait contre cette injustice qui voulait que jamais il n'aurait le droit de la féconder. Elle ne figurait pas dans son avenir.

Il avait enfin trouvé celle qu'il cherchait depuis toujours, mais le sort allait bientôt la lui reprendre.

— Rousseau est un nom assez répandu, observa Marguerite d'une voix lasse. Je t'aurais appelé au secours de toute façon.

Elle se leva en emportant son verre vide jusqu'à la console. Elle se resservit, puis versa du brandy dans un gobelet, qu'elle réchauffa au-dessus d'une bougie, dans les règles de l'art. Elle le lui apporta.

Il s'était levé en même temps qu'elle et posait à présent sur elle ce regard amoureux dont elle rêvait encore. Il referma les doigts autour des siens en prenant le verre qu'elle lui tendait, réveillant le souvenir de ces mêmes doigts la touchant intimement.

— Pourquoi ne demandes-tu pas l'aide de ton mari ? s'enquit Philippe à mi-voix.

— J'ai mes raisons.

— Dis-les-moi.

Elle se troubla, sa lèvre inférieure se mit à trembler. Il se pencha, lui caressa doucement la bouche de la langue. À ce contact, une onde de chaleur balaya Marguerite, son corps revenant à la vie dans la proximité de cet amant qu'elle pleurait depuis si longtemps.

— Je l'ai trompé en pensée pendant toutes ces années, murmura-t-elle en tremblant si fort que du xérès passa par-dessus le bord de son verre et lui mouilla les doigts. Ma seule dignité, c'est de ne pas avoir été infidèle dans les faits.

Il la lâcha et recula, mais il lui en coûta, elle le sentit.

— Alors dis-moi la vérité, grommela-t-il.

Il porta à ses lèvres le gobelet qu'elle lui avait remis et le vida d'un trait.

— Si tu ne dois rien me donner de plus, ajouta-t-il, donne-moi au moins cela.

Elle avait beau savoir qu'il avait raison, la souffrance dans sa voix était insupportable à entendre.

— Je t'ai tout donné !

— J'aurais voulu que tu t'en remettes à moi pour te protéger.

Elle en demeura bouche bée.

— Quoi, tu penses que je suis partie par intérêt personnel ? J'ai tourné le dos à ma famille, à mes amis, j'ai laissé derrière moi tous les objets qui m'étaient précieux, je t'ai rejoint avec juste la robe que j'avais sur moi... et tu crois que je pensais d'abord à *moi* en te quittant ?

La main de Philippe se crispa sur son gobelet.

— Tu étais à moitié mort ! s'écria-t-elle, les souffrances passées résonnant de nouveau en elle. Ils t'avaient frappé si violemment qu'on m'a dit que tu ne passerais pas la semaine. Mais j'avais de l'espoir, enchaîna-t-elle en posant son verre sur la table et en se détournant. J'étais persuadée que tu allais survivre parce que je ne pouvais pas imaginer un monde dans lequel tu ne serais pas.

— Marguerite...

Elle l'entendit poser à son tour son gobelet sur la table, le sentit approcher. Faisant volte-face, elle leva la main pour lui interdire d'aller plus loin.

— Je t'en prie, murmura-t-elle. Je suis sans force devant toi. Si tu me touches, je vais céder... et ensuite je me mépriserai. Je ne suis pas amoureuse de Grenier. C'est impossible puisque c'est toi que j'aime. Mais il a été bon avec moi. Pourtant, il connaît mes sentiments. Et il sait que je ne pourrai jamais lui donner le fils qu'il désire.

Philippe s'était immobilisé, la mâchoire serrée.

— Avec un époux aussi exemplaire, dit-il d'un ton amer, pourquoi te tourner vers moi ?

— Tu ne veux pas m'aider ?

— Tu sais bien que si. Je m'arracherais le cœur et je le déposerais à tes pieds si tu me le demandais.

Les yeux de Marguerite s'emplirent de larmes.

— Il a été bon pour moi mais pas autant pour mes filles. Il n'est pas méchant avec elles, il est juste... indifférent.

Le souffle erratique, elle détourna les yeux.

— Depuis la naissance des jumelles, reprit-elle, je ne peux plus avoir d'enfants. Je crains qu'il ne le leur en veuille, sans doute sans même s'en rendre compte.

— Il est idiot, déclara Philippe, mais son ton était plus résigné qu'hostile. Donc, tu voudrais que je me renseigne sur Simon Quinn et Lysette Rousseau. As-tu besoin d'autre chose ?

— D'argent. Si M. Quinn accepte mon offre, j'aimerais conclure sur-le-champ. Grenier devait quitter Vienne une semaine après nous. S'il se tient à ce qui était prévu, il n'arrivera pas à Paris avant plusieurs jours. Plusieurs jours, ce n'est rien pour la plupart des gens, mais ma fille n'a besoin que d'une heure pour se créer des ennuis. Elle est déjà allée voir Quinn une fois en cachette.

— Elle est un peu comme sa mère, alors, commenta-t-il d'une voix empreinte de tendresse.

— Un peu trop.

— Laisse-moi alléger ton fardeau, mon cœur. Si tu as besoin d'argent, n'hésite pas.

— Merci, Philippe. Je te rembourserai dès que possible.

— Je ne te demande qu'une chose en échange, dit-il, et son regard s'assombrit. Lorsque j'aurai des informations à te communiquer, je veux que ce soit de vive voix. Puisque je ne peux pas t'avoir, je veux au moins t'admirer.

La bouche de Marguerite s'assécha.

— C'est dangereux.

— En effet, acquiesça-t-il. Très dangereux même. Inutile de se le cacher. Mais je ne peux pas résister à la tentation. Une fois que tu seras partie, tu ne reviendras jamais à Paris, n'est-ce pas ?

Marguerite secoua la tête.

— Non.

Il croisa les bras, sa veste se tendant sur ces épaules athlétiques qu'elle n'avait pas oubliées. Le temps ne l'avait pas flétri. Elle le trouvait aussi séduisant que la première fois qu'elle l'avait vu.

— Je veillerai sur ta sécurité, promit-il. Tu sais que jamais je ne t'abandonnerai.

— Philippe...

— Tu ne te fais pas assez confiance. Si tu as décidé de ne pas partager mon lit, rien ne te fera changer d'avis. Tu es trop honnête, trop loyale, trop têtue, dit-il d'un air accablé. Je ne peux pas te le reprocher puisque c'est précisément pour ces qualités-là que je t'aime.

Elle essaya de tenir sa langue mais c'était impossible. Par une cruelle injustice du sort, leur bel amour était comme une fleur destinée à s'étioler dans le noir, sans lumière ni chaleur, arrosée seulement par les larmes.

— Moi aussi, je t'aime, murmura-t-elle.

— Je sais.

Lynette fut réveillée par une démangeaison au bout du nez. Elle se gratta vaguement, mais garda les yeux hermétiquement clos dans l'espoir de se rendormir.

— Il est l'heure de se lever, mon trésor.

La voix de Simon ne réveilla pas que son cerveau. Son corps entier réagit.

Elle sourit, mais n'ouvrit pas les yeux.

Il se pencha sur elle, et lui frôla le front de ses lèvres. Sa peau sentait le savon à la bergamote.

— Il y a un bain qui t'attend.

— Quelle heure est-il ?

— Trois heures quinze.

Elle gémit.

— Tes domestiques doivent te détester.

Il se redressa en riant.

— Qui te dit qu'ils n'ont pas l'habitude que je leur demande de préparer un bain en pleine nuit ?

Cette fois, elle grogna.

— Ces derniers temps, penser à toi m'a souvent contraint à me plonger dans l'eau froide, expliqua-t-il pour la tranquilliser.

Elle souleva les paupières, et s'étonna qu'il puisse être aussi beau après des heures d'ébats amoureux et un manque criant de sommeil. Ses cheveux étaient brossés et attachés sur la nuque, mais il était torse nu et ne portait que ses pantalons.

Comme elle le contemplait en silence, il écarquilla les yeux.

— Quoi ? Encore ? Mais tu es insatiable ! s'écria-t-il.

Elle roula sur le dos et s'étira. Il en profita pour lui caresser les seins.

— Lequel de nous deux est insatiable ? demanda-t-elle.

— Je ne suis pas homme à laisser passer une occasion.

Elle soupira. Elle était fatiguée et détestait l'idée de devoir se lever.

— C'est ce que j'étais pour toi ? Une occasion ?

Il lui adressa un regard sévère, puis lui tendit les mains.

— Je pense que tu devrais te promener nue dans la chambre pendant un moment pour te faire pardonner cette question.

Plissant le nez à sa manière charmante, elle lui prit la main. Il l'aida à se lever, l'attira dans ses bras et lui donna une petite tape sur les fesses qui la fit sursauter. Elle afficha un air outré, ce qui lui valut un baiser sur le bout du nez.

— Le manque de sommeil n'est pas bon pour ton caractère, à ce que je vois.

Lynette enroula les bras autour de sa taille et glissa les doigts dans la ceinture de ses pantalons.

— C'est de devoir te quitter bientôt qui n'est pas bon pour mon caractère, mon chéri.

— Chut !

Il la prit par la main, et l'emmena dans la pièce voisine. Une grande baignoire de cuivre attendait, remplie d'une eau parfumée au-dessus de laquelle flottait une vapeur accueillante. Lynette eut aussitôt envie de s'y plonger dans l'espoir d'apaiser les douleurs inhabituelles qui accompagnaient chacun de ses pas. Les attentions de Simon la touchaient d'autant plus qu'elles étaient la preuve qu'il ne la considérait pas comme un simple objet de plaisir.

Elle sourit.

— Quelle pensée t'inspire ce mystérieux sourire ? voulut savoir Simon tandis qu'elle prenait appui sur son bras pour entrer dans la baignoire.

— J'étais en train de me dire que j'étais devenue une dévergondée pour être capable de me promener toute nue en présence d'un homme sans en éprouver beaucoup d'embarras.

— Je peux t'assurer que tu n'as pas l'air embarrassée *du tout*.

Lynette se plongea dans l'eau en laissant échapper un soupir d'aise. Elle avait mal à des endroits où elle n'aurait jamais imaginé avoir mal un jour et la fatigue lui alourdissait les membres. Pourtant, dans l'ensemble, elle se sentait bien comme jamais. Il y avait une forme de contentement unique dans l'assouvissement des désirs charnels, constatait-elle. Elle comprenait mieux pourquoi Solange affichait en permanence cette mine épanouie et bienveillante qui contribuait à la rendre si séduisante.

Simon s'agenouilla à côté d'elle, savonna un carré de tissu et entreprit de la laver, doucement, un membre après l'autre. Elle le regardait faire entre ses paupières mi-closes, admirant le jeu de ses muscles sous la peau. Quel superbe animal ! Pourtant, il la touchait avec une extraordinaire délicatesse.

Il glissa la main entre les cuisses et elle tressaillit.

— Tu as mal là aussi ? demanda-t-il.

— Un peu. Mais c'était à prévoir, répondit-elle en lui décochant un clin d'œil, étant donné les dimensions de ta virilité.

D'un doigt hésitant, il toucha les replis de son sexe. Elle écarta les jambes autant que le lui permettaient les parois de la baignoire, afin qu'il voie qu'elle n'était pas meurtrie au point de craindre ses caresses.

Il prit une brève inspiration et son regard, si tendre un instant plus tôt, se fit plus ardent. Il ne l'examinait plus, il cherchait à lui donner du plaisir, frottant doucement le minuscule bourgeon charnu dont les femmes tirent tant de plaisir.

Lynette se cramponna aux bords de la baignoire tandis qu'il l'excitait savamment avec des caresses légères, presque imperceptibles.

— Simon ?

— Rouvre les yeux, murmura-t-il. Regarde-moi.

Elle étouffa un gémissement comme son sexe se contractait de nouveau. Ses joues étaient rouges sous l'action conjuguée de la vapeur d'eau et du feu qui grondait en elle.

— Tu es douce comme la soie, mon trésor, susurra-t-il.

La bouche entrouverte, elle se mit à haleter. Ses reins se creusèrent en prévision de l'orgasme à venir.

L'eau clapotait autour de la main de Simon qui continuait de la tourmenter d'une manière exquise. La tête en arrière, la nuque reposant sur le rebord de la baignoire, elle souleva le bassin, tout son corps implorant le soulagement d'une tension qui devenait intolérable.

Ainsi cambrée, elle jouit en silence sous le regard de Simon, dans un moment d'une intimité telle qu'elle eut l'impression de ne plus avoir de secrets pour lui.

Elle tourna la tête et lui offrit ses lèvres.

— Embrasse-moi.

Il obéit avec empressement, inclinant la tête pour trouver le meilleur angle. Cette fois, elle se servit de tout ce qu'elle avait appris avec lui en matière de baisers, explorant voluptueusement sa bouche de la langue.

Se redressant, Simon lui tendit la main.

— Dépêche-toi de te rhabiller. Il est grand temps que je te raccompagne.

Les yeux à la hauteur de son entrejambe, elle ne put que constater qu'elle lui inspirait encore beaucoup de désir. S'il n'avait eu en tête que son propre plaisir, il était en état maintenant. Qu'elle

rentre chez elle ou pas, c'était sans conséquence pour lui. La colère de son père ne retomberait que sur elle. Jamais le vicomte de Grenier n'exigerait de Simon qu'il épouse sa fille, parce que ce serait une mésalliance.

Donc, s'il voulait qu'elle se hâte de rentrer, s'il tempérerait ses ardeurs, c'était pour son bien à elle, lui-même n'ayant rien à y gagner. Cette preuve de sa sollicitude l'émerveillait et la bouleversait tout à la fois.

Elle s'habilla prestement, imitée par Simon.

Le cœur lourd, elle gagna le rez-de-chaussée avec lui. Ils sortirent dans la nuit froide. Le ciel était noir, les rues quasi désertes, en dehors des quelques marchands qui se dépêchaient de monter leurs éventaires car l'aube n'allait pas tarder à poindre. Piotr attendait devant la maison avec leurs chevaux. La monture de Simon était là aussi, l'alezan qu'il chevauchait la première fois qu'elle l'avait vu.

Simon l'aida à grimper en selle, puis enfourcha à son tour sa monture. La main sur la poignée de sa courte épée, il était sur le qui-vive en dépit de son air détendu – un chasseur déguisé en promeneur. Lynette ne le quittait pas des yeux ; elle avait du mal à croire que cet homme magnifique avait frémi entre ses bras.

Ils chevauchèrent côte à côte sans échanger un mot, Piotr fermant la marche. Si elle avait eu trop chaud à l'aller, à présent elle frissonnait, le froid en elle se répandant dans tout son corps.

Dès qu'ils mirent pied à terre, dans la ruelle derrière chez Solange, Piotr s'empressa d'emmener leurs deux chevaux à l'écurie. Simon resta avec Lynette, les yeux brillants et les épaules raides.

— Je vous enverrai un mot, à toi et à ta mère, si jamais j'apprends quelque chose d'intéressant, dit-il. J'espère que vous allez suivre mon conseil et quitter Paris le plus vite possible. D'ici là, je t'en conjure, ne te montre pas.

Lynette se mordit la lèvre et hocha la tête, le cœur serré par une émotion proche du chagrin.

Simon prit son visage entre ses mains, déposa un trop bref baiser sur sa bouche avant de s'écarter.

— Dépêche-toi de rentrer, murmura-t-il.

En traînant les pieds, elle prit la direction des écuries où elle avait laissé ses vêtements. Elle se retourna une dernière fois. Les mains derrière le dos, Simon la fixait du regard. Les yeux embués de larmes, elle se détourna et quitta la ruelle en sanglotant.

Ce fut un méchant torticolis qui réveilla Edward. En bougonnant, il se rendit compte qu'il avait dormi plusieurs heures assis sur le lit de Corinne. Il se redressa, fit jouer les muscles de ses épaules et jeta un coup d'œil à la jeune femme.

Pelotonnée contre un gros oreiller, le plus loin possible de lui, elle le regardait. Les cernes autour de ses yeux étaient si sombres qu'on aurait dit des ecchymoses.

Il se figea, puis murmura, prudent :

— Bonjour.

— Êtes-vous saoul ? souffla-t-elle.

Edward se retint de sourire.

— L'odeur qui vous incommode, c'est la vôtre, je le crains. Vous étiez brûlante de fièvre, il fallait vous refroidir d'une façon ou d'une autre.

— Que faites-vous ici ?

— Je me le demande moi-même depuis trois jours.

— *Trois jours* ? répéta-t-elle, horrifiée.

Edward se leva, s'étira et consulta la pendule. Il n'allait pas tarder à aller travailler, et peut-être ne serait-il pas autorisé à revenir.

Il prit le pichet sur la table de chevet et remplit un verre à moitié. Il fit le tour du lit d'une démarche délibérément lente, pour ne pas l'affoler plus qu'elle ne l'était déjà. Elle roula sur elle-même pour se retrouver face à lui.

— Vous pouvez vous redresser toute seule ? s'enquit-il.

Corinne battit des paupières.

— Je crois.

— Si vous avez besoin d'aide, dites-le.

Au prix de bien des efforts, elle se retrouva en position assise.

— Où sont les Fouche ? demanda-t-elle.

— Je suppose qu'ils se préparent pour la journée, répondit Edward. Ils sont vieux, lui rappela-t-il.

— Thierry est jeune, lui.

— Pour autant que j'aie pu en juger, Mme Fouche ne tient pas à ce qu'il s'occupe de vous.

Elle accepta le verre d'eau qu'il lui proposait. Menue et délicate, elle avait l'air d'une enfant dans ce grand lit.

— Mais elle n'avait pas d'objections en ce qui vous concerne ?

— Son grand âge l'empêchant de tenir elle-même le rôle de garde-malade, elle a dû se dire que, tout compte fait, un amant vous conviendrait mieux que son fils.

Corinne s'étrangla avec sa première gorgée d'eau et il lui tapota le dos.

— Je leur ai menti, évidemment, précisa-t-il, au cas où elle penserait qu'il s'était vraiment passé beaucoup de choses pendant qu'elle était inconsciente.

— Vous êtes terriblement arrogant, commenta-t-elle.

— En effet, admit-il. Il faut que je me prépare. Le travail m'appelle. Me permettez-vous de revenir vous voir demain soir ?

Elle le dévisagea sans ciller.

Il attendit, sachant qu'il n'allait cesser de penser à elle.

Quoi qu'il en soit, ce soir, il devait se pencher sur le cas de ce M. Quinn, qui l'intriguait de plus en plus. Demain, il était libre, il en profiterait pour rattraper son retard de sommeil, ce qui lui permettrait de revenir voir Corinne en étant reposé et, qui sait ? avec des informations intéressantes à lui communiquer. Cela lui laisserait en outre du temps pour reprendre des forces. Pour l'heure, elle se sentait vulnérable, ce qui ne faisait qu'accroître ses craintes et la rendre méfiante. Un seul faux pas gâcherait tout.

On frappa à la porte et Mme Fouche entra, essoufflée après l'ascension de l'escalier de service. En découvrant que Corinne était réveillée, elle marqua un temps d'arrêt, puis fit une petite révérence.

— Bonjour, madame Marchant.

Corinne fronça les sourcils.

— Bonjour, dit-elle.

Elle n'avait toujours pas répondu à sa question et Edward en déduisit que cela équivalait à un refus.

— Elle va avoir besoin de boire beaucoup, expliqua-t-il à la gouvernante. Bouillon de légumes, bouillon de viande, légèrement salé. Et de l'eau, de l'eau, de l'eau...

— Oui, monsieur.

Edward tendit la main à Corinne, qui s'en empara. Sa peau était très fine et sillonnée de fines veines bleutées. Si fragile, et cependant si forte dans certains domaines.

— Où sont vos lunettes ? demanda-t-elle.

— Elles ont été cassées le soir de l'incendie.

Elle lui pressa la main.

— Vous m'avez sauvée.

— En fait, vous étiez bien partie pour vous sauver toute seule. J'ai juste amorti votre chute.

— Et vous avez veillé sur moi pendant trois jours. Merci.

Il s'inclina, lui lâcha la main et se détourna.

— Je me fais une joie de vous revoir demain, ajouta-t-elle dans un souffle.

La démarche d'Edward perdit un peu de son assurance, mais ce fut le seul signe extérieur qui trahit son soulagement. Il ne pouvait se permettre d'afficher ses sentiments avec une femme que le désir masculin effrayait au plus haut point.

— À demain, se contenta-t-il de répondre, mais il avait le sourire aux lèvres.

Desjardins entra dans son bureau en sifflotant peu après avoir déjeuné. C'était malheureux que l'Américain ait commencé par fouiller le mauvais côté de la maison si bien que Lysette avait couru un plus grand danger que prévu. Mais le médecin lui avait assuré qu'elle ne mourrait pas et qu'elle ne garderait pas non plus de séquelles. Quant à James, il était déjà tellement amoureux qu'il avait passé les trois dernières nuits à s'occuper d'elle.

Il avait l'habitude de ces coups de chance. Sa vie avait toujours été semée de roses. Prenez, par exemple, les Fouche. Il avait regretté de devoir embaucher des domestiques aussi décatés, mais

c'était tout ce qu'il pouvait se permettre sans faire naître des soupçons chez sa femme. La comtesse était trop belle pour un homme comme lui, une vraie nymphe, mais elle l'aimait – et lui aussi l'aimait – et elle n'aurait jamais toléré qu'il ait des maîtresses, ni même de brèves liaisons. L'existence de Lysette était un secret bien gardé, de même que toutes les crapuleries qu'il avait commises pour accroître sa fortune.

À présent, le grand âge des Fouche s'avérait une bonne chose car il fournissait à James une excuse pour jouer les héros une fois de plus.

Le comte venait de s'asseoir à son bureau quand son majordome apparut dans l'encadrement de la porte restée ouverte.

— Oui, faites-le entrer.

Il connaissait l'identité de son visiteur, car il avait rendez-vous et était ponctuel.

Un instant plus tard, Thierry pénétra dans la pièce, le sourire aux lèvres.

— Bonjour, milord.

— C'est un bon jour, en effet, confirma Desjardins en lui rendant son sourire.

Renforcée par vingt années de bons et loyaux services, son affection pour Thierry n'était pas feinte. Ce dernier avait joué tous les rôles au fil des ans. Le dernier, celui de fils des Fouche, lui permettait d'être aux premières loges pour suivre l'évolution de la relation entre Lysette et l'Américain. En dépit de leur âge, les Fouche n'avaient aucun mal à apprendre de nouveaux rôles, comme de se retrouver du jour au lendemain parents d'un grand garçon.

— Comment va Lysette ? s'enquit le comte.

— Elle s'est réveillée ce matin.

— Excellente nouvelle.

— Elle est faible, évidemment, dit Thierry, mais elle semble aller bien dans l'ensemble.

Desjardins s'adossa à son siège, ses longues jambes étendues devant lui.

— Où en est-elle avec James ?

— Il a dit qu'il reviendrait la voir demain soir.

— Pas ce soir ?

— Non, et on ne peut pas le lui reprocher. Mlle Rousseau n'est pas une malade facile. Elle fait des cauchemars toutes les nuits – grâce à Depardue et à ses hommes.

— Maudit Depardue, grommela Desjardins.

Le comte n'oublierait jamais la première fois qu'il l'avait vue, prostrée dans un coin après avoir été battue et violée par Depardue et sa bande de crapules. Encore une fois, il avait eu de la chance, parce que, en récupérant Lysette, il s'était procuré un agent d'une efficacité et d'une loyauté à toute épreuve.

— Dans ce cas, j'irai lui rendre visite ce soir, déclara le comte. Préviens-la.

— Oui, milord.

Thierry se pencha et posa sur le bureau une lettre reconnaissable à son cachet de cire noire.

— On m'a donné ça en chemin, dit-il.

Ces derniers temps, Thierry était pratiquement devenu le seul porteur des ordres de L'Esprit, sans doute parce qu'il était aussi l'une des rares personnes que le comte rencontrait régulièrement.

Se renfrognant, Desjardins jeta la lettre dans un tiroir dont il sortit une bourse joliment remplie.

— Prends ta soirée et va t'amuser, suggéra-t-il. J'aimerais bien savoir pourquoi Quinn est venu la voir. Il faudra donc que tu sois là quand il reviendra. Demain, je l'espère.

— Entendu, milord, répondit Thierry. Je suis à votre service, comme toujours.

Il attrapa au vol la bourse que lui lança le comte et s'en alla. Desjardins lut son courrier et répondit à quelques lettres. Lorsque la pendule sonna midi, il se leva et rajusta sa tenue. Un instant plus tard, sa belle épouse apparut sur le seuil du bureau.

— Êtes-vous prêt, Desjardins ? demanda-t-elle en achevant d'enfiler ses gants.

Ses cheveux bruns étaient coiffés avec art. À ses poignets et à ses oreilles scintillaient des émeraudes assorties à ses yeux.

— Bien sûr, répondit-il en contournant son bureau. Je suis aussi pressé que vous d'exprimer ma sympathie à la baronne Orlinda.

La baronne habitait chez sa sœur depuis que sa maison avait été réduite en cendres. La comtesse aurait voulu aller la voir dès le lendemain de l'incendie, mais Desjardins avait remis à plus tard, expliquant qu'il valait mieux attendre que la foule des curieux et des amis vrais ou faux se disperse.

La comtesse frissonna.

— J'ai beaucoup de peine pour Orlinda, dit-elle, comme j'en ai pour tous ceux qui souffrent mais, en vérité, le feu, c'est le genre de châtement que la Providence réserve aux débauchés, elle aurait dû s'y attendre.

— Certes, acquiesça-t-il docilement.

Il ne craignait pas que sa présence au bal soit révélée. La baronne n'évoquait jamais ses invités, et ceux qui assistaient à ses orgies ne parlaient jamais de ceux qu'ils y avaient croisés car cela reviendrait à admettre qu'eux aussi étaient présents.

— En route, dit-il en offrant son bras à la comtesse.

S'il s'était agi d'une simple visite de courtoisie, Desjardins l'aurait laissée s'y rendre seule. Mais l'excursion présentait un autre intérêt à ses yeux. Il voulait savoir si la présence de Quinn ce soir-là était due au hasard. Il en doutait. Lysette avait dit que Quinn ne travaillait plus pour les Anglais. Dans ce cas, pourquoi était-il encore à Paris ?

Naturellement, ce serait plus simple de le tuer et qu'on n'en parle plus. D'autant qu'il n'y aurait pas de représailles à redouter puisque l'homme ne faisait plus partie des agents de la Couronne.

L'idée n'était pas dépourvue de mérite. Desjardins la rangea dans un coin de son esprit en se promettant d'y réfléchir plus tard.

La première lettre arriva vers midi. D'une écriture à la fois hardie et gracieuse, la vicomtesse de Grenier lui demandait s'il avait pris une décision à propos de ce dont il avait parlé la veille. Il pensa à la jeter au feu, puis, se ravisant, il la rangea au fond d'un tiroir.

Un peu plus tard, une seconde lettre arriva, qui contenait l'adresse d'un tailleur et rien d'autre. À la différence de la précédente, Simon fut content de la recevoir.

Il enfila sa veste et se dépêcha de sortir. Sa maison avait été un purgatoire depuis l'installation d'Eddington, elle était un enfer à présent qu'elle était hantée par le souvenir de Lynette.

Il connaissait l'adresse qu'on lui avait indiquée, mais il ne s'y rendit qu'après avoir fait de nombreux détours pour être sûr qu'il n'était pas suivi.

La clochette accrochée au-dessus de la porte tinta lorsqu'il entra. Il ne repéra personne de sa connaissance dans la boutique.

Il ôta son chapeau et jeta un coup d'œil autour de lui. Il y avait de gros rouleaux de tissu un peu partout. Un client discutait avec une femme rousse au comptoir. Finalement, il aperçut une main qui sortait de derrière un rideau au fond de la pièce et lui faisait signe d'approcher. Il s'approcha du rideau, se glissa derrière et se retrouva dans l'arrière-boutique.

— Tu en as mis, du temps, dit Richard avec un gros rire.

Il était assis à une table couverte de morceaux de tissu et de bobines de fil. Comme toujours, il avait l'air insouciant et détendu. Simon ne fut pas dupe, même si n'importe qui s'y serait trompé.

Il prit la chaise que lui désigna Richard, et posa son chapeau sur la table.

— Pas banal, ton repaire, commenta-t-il.

— Je le dois à la générosité d'Amie, expliqua Richard en indiquant une jeune fille occupée à coudre dans un coin, et de sa mère, Nathalie.

La rousse que Simon avait vue dans la boutique apparut et déposa devant lui une tasse ébréchée qu'elle remplit de café.

— Le tailleur, c'est le mari de Nathalie, précisa Richard, mais il est au lit avec une fièvre de cheval.

Simon remercia Nathalie, puis envoya un baiser à Amie, qui rougit comme une pivoine et baissa les yeux.

— Les femmes sont trop bonnes avec toi, se plaignit Richard. Moi, il a fallu deux heures avant qu'elle consente à me regarder.

— Mais tes efforts ont été couronnés de succès.

— J'aimerais mieux le succès sans les efforts, comme toi.

Simon s'empara de sa tasse de café et s'adossa à sa chaise.

— Dis-moi que tu as quelque chose d'utile à m'apprendre.

— Je ne sais pas si c'est utile, mais c'est diantrement intéressant, répondit Richard en croisant les bras sur la table. J'ai rarement eu une mission aussi facile que d'enquêter sur ton vicomte de Grenier.

— Ah bon ?

— Oui. Il a été mêlé à un scandale tellement retentissant que les gens s'en souviennent encore aujourd'hui.

— Cela fait gagner du temps.

— Certes. Apparemment, le vicomte était fiancé à une certaine Marguerite Piccard, dont je me suis laissé dire qu'elle était un diamant de la plus belle eau.

— C'est toujours une très jolie femme, reconnut Simon.

Il reposa sa tasse sans avoir bu. Il avait envie d'un bon brandy, pas d'un café tiédasse.

— Bref, reprit Richard, avant de l'épouser elle est partie avec le marquis de Saint-Martin, un libertin notoire, qui était marié à l'époque. J'ai entendu des anecdotes divertissantes à propos de maîtresses répudiées qui venaient pleurer sous ses fenêtres. Mais, manifestement, Mlle Piccard ne s'est pas laissé décourager par sa réputation.

Se remémorant la femme hautaine et froide qui était venue le voir, Simon ne put s'empêcher d'être stupéfait. Puis il songea à l'ardente Lynette. Apparemment, la mère et la fille ne reculaient devant rien pour obtenir ce qu'elles désiraient.

— Marguerite a été sa maîtresse pendant plus d'un an, poursuivit Richard, puis elle est retournée avec Grenier, qui l'a épousée malgré tout. Elle l'a suivi en Pologne où il est en mission diplomatique. Lui voyage beaucoup, mais toujours seul. Elle est restée là-bas. Ils ont eu deux filles, dont l'une est morte.

— La séparation d'avec Saint-Martin s'est-elle faite à l'amiable ?

— On raconte que le marquis a traversé une mauvaise passe après leur rupture. Il n'est pas sorti de chez lui pendant des mois et n'a ensuite plus jamais été le même.

Simon réfléchit à ce qu'il venait d'apprendre.

— Cela se passait quand ?

— En 1757. Il y a autre chose. Je ne sais pas si ça a un lien avec le reste, mais le nom du marquis de Saint-Martin, c'est Rousseau.

— Cela ne peut pas être une coïncidence, murmura Simon. Il y en a déjà trop dans cette histoire.

— Qu'est-ce que ça signifie ? Tu le sais ?

— Peut-être.

Son cerveau fonctionnait au ralenti et Simon regretta de ne pas avoir dormi davantage.

— Pas un mot de tout cela à Eddington, dit-il.

— Bien sûr que non, répliqua Richard, outré. Tu me connais !

Simon se leva.

— Bon sang, reprit Richard, tu vas me dire ce qui se passe oui ou non ?

— Plus tard.

— Bon Dieu, Quinn, ne pars pas déjà ! Je n'ai pas fini.

Simon n'acheva pas son demi-tour.

— On fait fifty-fifty, proposa Richard. Je te dis ce que je sais si tu me dis ce que tu sais.

— Becking... gronda Simon.

— Oh, d'accord ! Figure-toi que je me suis arrêté devant chez Mlle Rousseau en venant ici.

L'un de ses serviteurs est sorti et je l'ai suivi. Il est allé directement chez Desjardins. Il est entré par la grande porte, pas par l'entrée de service, comme un domestique.

— C'est peut-être un peu curieux, admit Simon, mais pas aussi louche que cela en a l'air. Je suis persuadé que Desjardins l'entretient et paie les gages de ses serviteurs. Il doit se tenir informé sur ce qu'elle fait et les gens qu'elle voit.

C'était d'ailleurs pourquoi Simon avait décidé de ne pas se faire annoncer la prochaine fois qu'il rendrait visite à la jeune femme.

— Il y a mieux, dit Richard en se rengorgeant. Le dénommé James le suivait aussi. Et il s'y prenait plutôt bien. Je ne m'en suis aperçu que lorsque je suis reparti.

Simon hochait la tête.

— Il a flairé le piège, apparemment. Tu as fait du bon boulot, Becking, comme toujours. Cette partie-là, je veux bien que tu la racontes à Eddington. Cela l'occupera pendant quelque temps.

— Oui, la pêche a été bonne.

— Voyons maintenant ce que tu pourras dénicher sur le marquis.

— J'y travaille déjà, assura Richard. Et avec ardeur, crois-moi. Cela faisait longtemps que je n'avais rien eu d'aussi intéressant à me mettre sous la dent.

Simon souriait en quittant la boutique du tailleur.

Desjardins palpa le billet dans sa poche tandis qu'il gravissait l'escalier pour rejoindre la chambre de Lysette. Une autre demande de L'Esprit, cette fois à propos de Simon Quinn.

Il atteignit la porte, frappa une fois et entra sans attendre d'y être invité. Après tout, il était chez lui.

— Ma petite ! s'exclama-t-il en s'approchant du lit.

Lysette se reposait, adossée à ses oreillers. En chemise de nuit, le drap remonté jusqu'aux seins, elle paraissait minuscule et fragile. Elle lui rappela sa fille Anne, et sa gorge se serra.

— Milord, le salua-t-elle d'une voix encore un peu éraillée.

Desjardins tira une chaise près du lit et s'y assit.

— Comment te sens-tu ?

— Fatiguée. L'esprit confus.

Elle soupira, ce qui provoqua un nouvel accès de toux. Elle attrapa le grand mouchoir posé près d'elle et le porta à ses lèvres.

— Le médecin est-il revenu ? demanda Desjardins.

— Pas que je sache.

— Je te l'enverrai en sortant d'ici.

— Merci.

— Que ne ferais-je pas pour toi, dit-il en souriant.

Elle hocha la tête, l'air grave.

— J'espère que tu éprouves la même sollicitude à mon égard, reprit-il.

— Ne vous l'ai-je pas prouvé maintes et maintes fois depuis deux ans ?

— Si, bien sûr, murmura-t-il en croisant les jambes d'un air dégagé. Mais le monde change, les guerres font rage. L'ami d'hier devient l'ennemi d'aujourd'hui, et vice versa. Ainsi vont les choses.

Une petite ride apparut entre les sourcils de Lysette.

— Que s'est-il passé ?

Jetant un coup d'œil autour de lui, le comte remarqua un fauteuil situé dans un endroit inhabituel. Il le désigna d'un coup de menton.

— C'est là que l'Américain a dormi ?

— Je suppose, répondit-elle d'une drôle de voix.

Le comte reporta son attention sur elle.

— D'où ta confusion ?

— Oui, avoua Lysette en tordant son mouchoir. Je ne comprends pas pourquoi il se donne tout ce mal pour moi, à moins qu'il ne soit pas aussi inoffensif qu'il en a l'air. Se pourrait-il qu'il vous espionne alors même que vous l'espionnez ?

— J'en doute, répondit Desjardins. Et s'il s'occupait de toi parce qu'il se soucie de toi, tout simplement ? Ce serait si difficile à croire ?

— Comment pourrait-il se soucier de moi ? Il ne me connaît pas.

Desjardins haussa les épaules.

— Qu'y a-t-il à connaître ? Ton plat préféré ? Ta couleur préférée ? Ce genre de détails est peut-être intéressant pour entretenir une conversation mais, franchement, est-ce que ça change quoi que ce soit aux sentiments qu'on éprouve au premier regard ? Moi, je sais d'emblée si j'ai envie ou pas de connaître mieux une personne. De toute évidence, James a été séduit par toi.

Lysette fit la moue.

— Je crois que tu l'intrigues, reprit le comte, et c'est le genre d'homme qui aime les énigmes.

— Les énigmes, répéta Lysette.

Elle considéra soudain le comte d'un œil méfiant, puis :

— Qu'êtes-vous venu faire ici ?

— Prendre de tes nouvelles.

— Thierry aurait pu vous en donner.

— Certes, répondit Desjardins, mais il y a des choses que je préfère voir de mes propres yeux.

— Vous croyez que je pourrais prendre la poudre d'escampette ?

— Pourquoi pas ? Quinn n'a pas l'air décidé à t'oublier. Peut-être que tu me caches des choses.

— Vous dites cela parce qu'il est venu frapper à ma porte quand j'étais inconsciente ?

— Je dis cela parce qu'un de ses hommes surveille ta maison.

Lysette tressaillit, ce qui n'échappa pas à l'œil aiguisé du comte.

— Je suis heureux de constater que cela ne te fait pas plaisir.

— Forcément, répliqua Lysette. Je n'aime pas qu'on fourre son nez dans mes affaires.

— J'espère que c'est vrai, marmonna Desjardins.

— Bien sûr que c'est vrai ! C'est déjà assez pénible comme cela de savoir que je ne peux pas lever le petit doigt sans que vous en soyez informé.

Il était bizarre aujourd'hui, tendu, soupçonneux, d'une nervosité très éloignée de son habituelle nonchalance. Quelque chose le tarabustait. Cela l'inquiétait et la mettait mal à l'aise. Quand on les dérange, les animaux de proie deviennent dangereux.

Elle lâcha son mouchoir et croisa les bras.

— Et si vous me disiez carrément ce qui ne va pas ? lâcha-t-elle.

Elle commençait à en avoir assez de ces propos insignifiants alors que quelque chose de beaucoup plus important se tramait sans doute.

Il sortit une lettre de sa poche et la lança sur le lit. Elle la ramassa et l'examina, nota le cachet de cire noire sans signe distinctif. Il n'y avait pas d'adresse non plus.

Levant les yeux, elle demanda au comte :

— Vous voulez que je la lise ?

— S'il te plaît.

Lysette déplia lentement la feuille de papier, et fut horrifiée par ce qu'elle y lut : une brutale demande d'informations concernant Simon Quinn avec, à la clé, des menaces sur la fille de Desjardins si ce dernier ne répondait pas à sa requête.

— Qui vous envoie cela ? souffla-t-elle.

— Un homme qui se fait appeler L'Esprit, répondit Desjardins d'une voix chargée de haine. Une épine dans le pied depuis plus de vingt ans !

Lysette était stupéfaite. Elle avait peine à imaginer un Desjardins aussi impuissant qu'elle l'était si souvent.

— Il se sert souvent de votre famille pour vous convaincre de vous soumettre à sa volonté ?

— Depuis le début. Si ce n'avait pas été le cas, je n'aurais jamais travaillé pour lui, assura le comte.

Il se leva et se mit à faire les cent pas.

— C'est à cause de L'Esprit que tu es censée séduire James, enchaîna-t-il. Il s'intéresse beaucoup à Benjamin Franklin et j'avais l'espoir que tu apprendrais quelque chose d'assez important pour l'inciter à sortir de l'ombre.

— Je vais faire ce que je peux, promit Lysette.

— Nous n'en sommes plus là. Tu viens de lire ses dernières exigences. L'homme de Quinn a suivi Thierry jusque chez moi. Avant longtemps, L'Esprit aura suivi Thierry ou Quinn jusqu'à toi.

Lysette eut froid soudain, et éprouva le besoin de s'enfouir sous les couvertures.

— Cela vous dérange beaucoup, apparemment.

— Cela devrait te déranger aussi, répliqua Desjardins. Depardue était son espion parmi les *Illuminés*. Si L'Esprit apprend que tu as occis son meilleur lieutenant, il te fera enlever. Et s'il se contente de te tuer, il te fera une faveur. Je l'ai vu détruire des gens.

— Détruire ? murmura Lysette, qui était plus effrayée par le désarroi de Desjardins que par son récit.

Jusqu'à présent, et quelles que soient les circonstances, il avait toujours eu l'air tellement sûr de lui.

— À une époque, reprit le comte, il a eu des griefs contre le marquis de Saint-Martin. Il s'est acharné sur lui, lui a pris tout ce qui lui était cher. Rien n'est sacré à ses yeux.

— Que pouvons-nous faire ?

— Sers-toi de ta maladie pour t'insinuer dans les bonnes grâces de James. Laisse-le t'aider. Encourage ses sentiments. Cela ne devrait pas être trop difficile. Après tout, il t'a sauvé la vie.

— Et à propos de Quinn ? Il va revenir, c'est évident.

— Celui-là, je m'en occupe.

Ces derniers mots étaient lourds de menaces et l'estomac de Lysette se noua. L'anxiété de Desjardins déteignait sur elle.

— Je ferai tout ce que je peux avec James, je vous le promets.

— Merci, ma petite.

Le comte s'approcha, lui baisa la main, puis récupéra la lettre de L'Esprit qu'il glissa dans sa poche.

— Je vais te trouver une autre maison, déclara-t-il. Je crains que tu ne sois plus en sécurité ici.

Sur ce, il sortit et referma la porte derrière lui. Lysette se coucha sur le côté, et se mit à pleurer en silence.

— On peut dire que vous êtes dans le pétrin.

Elle sursauta et son cœur s'emballa. Se retournant, elle découvrit Simon Quinn appuyé au chambranle de la porte qui donnait dans le salon.

— Comment êtes-vous entré ? demanda-t-elle en s'efforçant de se redresser tout en essuyant en hâte ses joues humides de larmes.

— Allons, répondit-il sur un ton de reproche, vous n'espérez pas que je vais vous le dire.

Lysette le regarda s'avancer dans sa chambre avec autant d'aplomb que s'il était chez lui. Il s'empara de la chaise que le comte venait de libérer, la retourna et s'assit dessus à califourchon, les bras sur le dossier.

Il était si viril qu'il détonnait dans ce décor tellement féminin où dominait le rose. Elle ne put s'empêcher de noter le contraste entre Edward et lui. Car si Edward n'était pas moins viril, ce matin, il n'avait pas hésité à tempérer cet aspect de sa personne pour ne pas l'effrayer. Mais ce n'était pas le moment de penser à Edward, fatiguée et tourmentée comme elle était.

— Parlez-moi de vous, Lysette, reprit Simon en posant sur elle un regard scrutateur.

— Vous êtes entré chez moi par effraction, je devrais vous tuer, siffla-t-elle, la peur la rendant agressive.

— J'aimerais voir cela, rétorqua Simon, narquois. Vous êtes aussi faible qu'un chaton qui vient de naître.

— Si je crie, on va venir à mon secours.

— Qui ? Les vieux domestiques que Desjardins a engagés ?

Simon s'esclaffa. Elle enragea. Il avait raison, elle se trouvait en position d'infériorité, alors qu'elle s'était juré que cela n'arriverait plus jamais.

— Je ne suis pas là pour vous faire du mal, dit-il doucement, retrouvant son sérieux. Je veux juste savoir qui vous êtes.

— Pourquoi ?

— Je crois que j'ai rencontré un membre de votre famille et je veux vérifier si c'est bien le cas.

Lysette pâlit et ses mains devinrent moites.

— Qu'ont fait vos parents pour que vous en veniez à recourir à cette incroyable mise en scène ? demanda-t-il posément. Ils ont menacé de vous marier ? De vous couper les vivres ?

— Que voulez-vous ? lança-t-elle d'un ton acerbe.

Il arquait les sourcils.

— Cela n'a rien à voir avec moi.

— Ma famille est morte.

Simon clappa de la langue.

— *Tss-tss !* C'est mal de mentir...

— Dieu que vous êtes suffisant ! Vous croyez tout savoir.

— Oh non ! En ce moment, j'ai plutôt l'impression de ne rien savoir du tout, et j'espère que vous allez éclairer ma lanterne.

Lysette savait juger les gens – cela lui avait sauvé la vie plus d'une fois – et elle avait l'impression que Simon était sincère. Son esprit lui disait de se méfier, mais son cœur lui soufflait le contraire.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez.

— Je vais m'efforcer d'être clair : votre sœur vous aime infiniment et elle a beaucoup de chagrin de vous avoir perdue. Vous n'éprouvez donc aucun sentiment pour elle ? Vous avez le cœur si dur que vous pouvez la retrancher de votre vie sans le moindre remords ?

— Ma s-sœur ?

Lysette porta la main à sa gorge et la pièce commença à tourner. Son estomac se souleva et elle tâtonna vers la cuvette sur la table de nuit.

Simon bondit. Sa chaise tomba. Il avait réagi si vite qu'il se retrouva au chevet de Lysette avant même que sa chaise touche le sol. Il lui tint la cuvette tandis qu'elle vomissait. Elle était si faible que son corps n'avait pas supporté les émotions de la journée.

Lorsqu'elle eut fini, elle retomba mollement contre ses oreillers. Simon alla fermer la porte à clé, redressa la chaise, la tourna dans le bon sens avant de s'y installer.

Il attendit patiemment qu'elle parle.

— Que voulez-vous que je vous dise ? demanda-t-elle enfin.

Elle avait une migraine impitoyable et des taches lumineuses dansaient devant ses yeux. La sueur lui perlait au front.

— J'essaie de comprendre le lien entre Lynette et vous.

— Lynette ?

Une ombre passa sur les beaux traits de Simon.

— Ce nom ne vous dit rien, n'est-ce pas ?

Elle secoua la tête.

— Qui sont vos parents, Lysette ? Où sont-ils ?

— Je n'en sais rien, murmura-t-elle, se sentant aussi vulnérable que si elle s'était trouvée nue au milieu d'une foule.

— Comment est-ce possible ? s'étonna Simon. J'ai beau être un bâtard, cela ne m'empêche pas de savoir que je suis né à Dublin et que ma mère était couturière.

Lysette attrapa le tissu mouillé posé sur une assiette à côté d'elle et le posa sur sa nuque brûlante.

— Mes plus vieux souvenirs remontent à deux ans. Je ne me rappelle rien de ma vie d'avant.

Simon la regarda sans ciller.

— Que s'est-il passé ?

— Si seulement je le savais ! s'écria Lysette en sanglotant. Je me le demande tous les jours.

Simon se leva et se mit à arpenter la pièce, exactement comme Desjardins un peu plus tôt.

— Il y a deux ans, une jeune femme ayant le même prénom que vous a été tuée dans un accident et portée en terre par sa famille. Elle avait une sœur jumelle.

— Une sœur jumelle ?

— Oui, confirma laconiquement Simon.

Et si c'était vrai ? Si un heureux destin lui faisait cadeau d'une sœur à l'identité incontestable ? Elle n'osait y croire.

Simon s'immobilisa, poussa un profond soupir et fourragea dans ses cheveux, dérangeant au passage son catogan.

— Comment vous êtes-vous retrouvée avec ce prénom ?

— C'est Depardue qui m'a appelée Lysette. Cela m'a plu. Je l'ai gardé.

— Depardue ?

— Oui. Malheureusement, c'est lui mon plus ancien souvenir.

Elle frissonna de dégoût. Elle aurait vomi de nouveau s'il lui était resté quelque chose dans l'estomac.

— Et Rousseau ? À moins que ce ne soit Marchant ?

— C'est Desjardins qui m'a appelée Rousseau. Il trouvait que cela m'allait bien. J'utilisais Marchant chaque fois que c'était nécessaire pour ne pas compromettre le nom de Rousseau. Et pour me protéger.

— Vous ne vous en êtes pas servi avec moi, lui rappela Simon.

— Ce voyage en Angleterre était censé être ma dernière mission pour Desjardins. Il m'avait promis que si j'étais capable de lui rapporter le nom de votre supérieur, il me rendrait ma liberté. Je ne voyais aucune raison de vous cacher une identité dont je n'étais même pas sûre qu'elle soit vraie.

— Je pense que Desjardins sait parfaitement qui vous êtes, déclara Simon. Et qu'il ne vous le dit pas parce que vous lui êtes utile si vous restez dans l'ignorance.

— Non...

Sa lèvre inférieure se mit à trembler. Elle la mordit pour tenter de dissimuler ce signe de faiblesse.

— Croyez-vous vraiment qu'il tienne à vous ? Allons ! S'il tenait à vous, vous enverrait-il trucidier les gens qui se mettent en travers de son chemin ?

Lysette ne dit rien. Elle n'avait personne vers qui se tourner et cela lui brisait le cœur. Non, elle ne croyait pas que Desjardins l'aimait – juste qu'il éprouvait un peu d'affection pour elle...

Simon vint s'asseoir sur le bord du lit et lui prit la main.

— Votre famille vous aime, dit-il avec gravité. Vous leur manquez énormément. Malgré tout ce que vous avez fait, ils vous accueilleraient à bras ouverts, j'en suis persuadé.

Elle ravala sa salive.

— Je ne suis pas digne d'eux. Je ne le suis plus.

— Ce n'est pas à vous d'en décider, répliqua-t-il d'un ton bourru.

Il lui caressa le dos de la main de son pouce calleux.

— Le problème, reprit-il, c'est que quelqu'un veut vous voir morte. Et que quelqu'un a recouru aux pires extrémités pour faire croire que c'était le cas. Il y a votre nom sur une tombe en Pologne. Pour l'instant, il faut que cela reste ainsi.

— Ils sont au courant de mon existence ? demanda Lysette en libérant sa main pour essuyer ses larmes.

— Oui, mais il n'y a que votre sœur qui garde l'espoir. Votre mère a vu votre corps calciné. Elle a vu votre cercueil porté en terre. Et voilà qu'elle entend dire que vous êtes vivante. Elle a du mal à réconcilier les deux.

— Je comprends.

— Il suffirait qu'ils vous voient pour dissiper tous leurs doutes, assura Simon d'une voix sourde.

— Vous ne m'avez jamais aimée, murmura Lysette. Pourquoi venir me raconter tout cela ? Pourquoi ne pas me laisser parmi les morts ?

— Je le voudrais, croyez-moi, répondit Simon en secouant la tête. Je ne vois pas comment vous pourriez leur apporter autre chose que du chagrin.

Lysette réfléchit à ce qu'il venait de lui dire, et soudain tout devint clair.

— C'est à cause de Lynette, n'est-ce pas ? C'est pour elle que vous faites cela.

Simon serra les dents.

Elle rit doucement, puis se redressa dans le lit.

— Pauvre Simon, dit-elle d'un ton moqueur, je vous plains. Comme ce doit être dur d'avoir le béguin pour une femme qui me ressemble.

— Petite peste !

Il la gratifia d'un regard glacial, qui ne lui fit pourtant pas peur. Simon aboyait, mais il ne mordait que lorsqu'il y était contraint.

— Et maintenant, que faisons-nous ? demanda-t-elle.

— Vous, répondit-il, vous continuez comme avant. Ne répétez à personne ce que je viens de vous dire. Donnez-moi un peu de temps. Nous ignorons encore trop de choses.

— Soyez sur vos gardes, le patron de Desjardins s'intéresse à vous.

— J'ai entendu, en effet. Je m'en occupe.

Lysette retint son souffle tandis qu'elle cherchait les mots pour exprimer sa gratitude.

— J'aimerais pouvoir vous aider, dit-elle finalement.

— Vous le pouvez. Tout ce que vous viendriez à apprendre sur James, faites-le-moi savoir.

Le cœur de Lysette manqua un battement.

— James ? répéta-t-elle. Pourquoi le mêler à cela ?

— C'est à cause de lui que je me suis encore ici, à Paris, empêtré dans la toile d'araignée de votre passé.

Simon regagna le salon, manifestement perdu dans ses pensées.

— Soignez-vous ! lança-t-il. J'aurai peut-être besoin de vous dans les prochains jours.

Et il disparut aussi mystérieusement qu'il était apparu.

Lysette se retrouva seule, tiraillée entre l'euphorie et la détresse.

— Edward ! murmura-t-elle en se recroquevillant.

Le sort était injuste avec elle. Ce qu'il lui donnait d'une main, il le lui reprenait de l'autre.

Serait-elle éternellement condamnée à faire le malheur de ceux qui l'aimaient ?

Le visage enfoui dans l'oreiller, elle pleura tout son saoul.

Simon ne partit pas les mains vides. Il s'en alla en emportant des vêtements qui appartenaient au valet de pied, Thierry. Ce dernier avait à peu près la même taille que lui et personne ne s'étonnerait de le voir entrer chez Desjardins, sa prochaine destination.

Il cacha ses propres vêtements derrière les ifs qui longeaient le mur du jardin et sortit par derrière. Le tricorne de Thierry enfoncé jusqu'aux yeux, les mains dans les poches, il s'éloigna d'un pas tranquille.

Le trajet n'était ni long ni court, juste la durée dont il avait besoin pour faire le tri entre ce qu'il savait et ce qu'il ignorait encore. Il surveillait les alentours, mais rien ne lui parut anormal. C'est pourquoi il tressaillit lorsqu'une main gantée surgit d'une voiture noire arrêtée au coin de la rue.

Se ressaisissant rapidement, il accepta la lettre qu'on lui tendait, tête baissée pour dissimuler son visage. Les rideaux du carrosse étaient tirés, la main et le bras complètement couverts.

— Dis-lui que je m'impatiente, grinça une voix à l'intérieur.

Un coup fut frappé contre le plafond et l'attelage s'ébranla.

Simon glissa la lettre dans sa poche et poursuivit son chemin comme s'il ne s'était rien passé d'inhabituel. Mais derrière la façade nonchalante, il fut en proie à une inquiétude croissante.

Apparemment, L'Esprit n'était pas une invention de Desjardins, comme il l'avait soupçonné. Il existait bel et bien, ce qui faisait de lui une source de danger supplémentaire.

Il atteignit bientôt le perron de Desjardins et actionna le heurtoir avec une impatience non dissimulée. La porte s'ouvrit sur le majordome, qui s'apprêtait à le faire entrer lorsqu'il se rendit compte que le visiteur n'était pas Thierry.

— Monsieur Quinn.

Simon lui tendit sa carte de visite, puis entra en force dans le vestibule avant qu'on ne lui referme la porte au nez.

Le serviteur ouvrit la bouche pour protester, mais Simon lui adressa un regard si menaçant qu'il se ravisa. Il conduisit Simon jusqu'au salon et s'en alla prévenir son maître. Simon se versa un verre de brandy avant de s'installer dans un fauteuil.

Desjardins arriva peu après.

— Quinn, quel plaisir de vous voir !

Mais le regard du comte s'attarda sur les vêtements de Thierry et trahit une inquiétude dont Simon s'empressa de profiter.

— J'ai quelque chose pour vous, annonça-t-il

Ayant posé son verre, il sortit de sa poche la lettre de L'Esprit et l'examina sous toutes les coutures.

— Le sceau est intéressant... ou plutôt *l'absence* de sceau.

— Donnez-moi cela, ordonna Desjardins en claquant des doigts.

— Non.

Simon brisa le cachet et commença à déplier la lettre.

Le comte plongeait en avant et la lui arracha des mains.

— Qu'est-ce qu'il veut, L'Esprit, cette fois-ci ? s'enquit Simon avec un sourire.

— Que savez-vous de L'Esprit ? s'exclama Desjardins en blêmissant.

— Pas grand-chose. Mais je compte sur vous pour m'en apprendre davantage.

— Sortez ! siffla le comte en s'y reprenant à plusieurs fois pour fourrer la lettre dans la poche de sa veste tant sa main tremblait. Sortez, avant que je vous fasse jeter dehors.

— Vous me mettriez dehors sans chercher à en savoir plus ? Cela ne vous ressemble pas. Voyons, poursuivit Simon en feignant de réfléchir, qu'est-ce qui pourrait vous pousser à agir à rebours de votre nature profonde ? La peur, peut-être ?

— C'est ridicule ! s'exclama le comte avec dédain. Vous n'êtes rien. Rien pour moi, rien pour les Anglais. Si vous veniez à disparaître, vous ne manqueriez à personne, personne ne s'inquiéterait pour vous.

— C'est une menace ? demanda Simon, que cette idée divertissait apparemment. Vous avez dû penser la même chose à propos de Lysette Baillon. À moins que ce ne soit Lysette Rousseau ? Je reconnais que je m'y perds. Quoi qu'il en soit, vous aviez tort. Elle manquait à des gens et maintenant on l'a retrouvée.

Desjardins serra les poings.

— Expliquez-vous.

— Non, non. Les seules explications que nous allons entendre ici, ce sont les vôtres.

— Vous seriez bien inspiré d'oublier tout ce que vous croyez savoir et de quitter le pays. Vous ne savez pas où vous mettez les pieds !

— Cela fait vingt ans que vous êtes soumis aux caprices de L'Esprit. Il est évident que vous n'arrivez pas à vous en dépêtrer tout seul. Je peux vous aider, proposa Simon. Si j'y trouve mon compte.

— Dans quel but ? demanda Desjardins en s'asseyant en face de Simon, trahissant ainsi son intérêt.

— J’aurai Lysette et vous ferez en sorte qu’elle n’entende plus jamais parler de vous.

— Je savais qu’elle vous plaisait ! s’écria le comte d’un air suffisant.

— Peu importe ce que vous croyez savoir, répliqua Simon. Parlez-moi de L’Esprit.

La bouche pincée, Desjardins se cala contre le dossier de son fauteuil et croisa les bras. Après une pause, il commença son récit, et Simon l’écoula avec intérêt.

— Combien de temps s’est écoulé entre le complot contre Saint-Martin et le moment où il a renoué avec vous ? demanda-t-il à un moment donné.

— Une dizaine d’années.

— Et, cette fois, il n’est pas arrivé par la cave ?

— Non.

— Cela ne vous a pas paru bizarre ?

— Dans cette histoire, tout m’a toujours paru bizarre.

— Au début, sur les lettres, il n’y avait qu’un tampon et L’Esprit vous rencontrait dans la cave. Ensuite, les lettres étaient écrites à la main, mais L’Esprit ne vous approchait plus du tout. Les premiers messages étaient accompagnés de bijoux, les derniers, non.

— Si, rectifia le comte. Avec la première lettre manuscrite, il y avait un diamant. Ce n’est que lorsque je l’ai refusé qu’il a commencé à me récompenser en menaçant ma famille.

— Vous n’avez jamais envisagé que les lettres puissent n’avoir pas toutes la même origine ?

Desjardins se figea.

— Non, pourquoi ?

Simon haussa les épaules.

— L’Esprit est une seule personne, Quinn ! s’exclama Desjardins. C’est évident.

— Pourvu qu’on soit assez malin, rétorqua Simon, tout peut être imité.

Le comte demeura pensif un instant, puis :

— Comment avez-vous l’intention de m’aider ?

— Je pense que nous avons prouvé aujourd’hui qu’on pouvait duper L’Esprit.

— Vous pensez qu’on pourrait utiliser Thierry pour le piéger ?

— Non, répondit Simon en pianotant sur son genou. À mon avis, Thierry connaît L’Esprit beaucoup mieux que vous ne l’imaginez. Lorsqu’il m’a parlé L’Esprit ne m’a pas vraiment donné d’ordre. Cela ressemblait plutôt à une requête. Comme quand on s’adresse à quelqu’un qui n’est pas vraiment un subalterne.

— C’est absurde ! Thierry travaille pour moi depuis des années.

— La loyauté que les gens comme vous et moi inspirent peut s’acheter. L’Esprit connaît peut-être Thierry depuis des années et vous ne vous en êtes pas aperçu.

— Rien ne m’échappe, riposta le comte. Sauf la manière dont vous pourriez m’aider. Si Thierry était au service de L’Esprit, il y a longtemps qu’il aurait trahi Lysette.

— Pourquoi ? C’est L’Esprit qui l’avait fait enlever ?

Le silence du comte était éloquent.

— Arrangez un rendez-vous avec Saint-Martin, reprit Simon en se levant. Et faites-moi savoir où et quand ce rendez-vous aura lieu.

— Vous vous comportez comme si j'avais confiance en vous, rétorqua Desjardins en se levant à son tour.

— Dame ! Vous n'avez personne d'autre !

Le comte pinça davantage encore ses lèvres fines.

— Qu'avez-vous en tête, Quinn ?

— Un piège.

— Pour attraper qui ?

Un sourire mystérieux aux lèvres, Simon sortit du salon. Une fois dans le couloir, il se dirigea vers l'arrière de la maison.

— Si vous voulez le découvrir, il faudra faire ce que je vous dis.

Il traversa la cuisine, puis descendit l'escalier qui menait à la cave. Desjardins lui avait emboîté le pas, courant presque pour ne pas se laisser distancer. Ouvrant la porte du souterrain, Simon ne vit que des ténèbres.

— Il va me falloir une torche, dit-il.

— Comme s'il suffisait de se baisser pour en trouver, riposta le comte d'un ton railleur.

Le regard que Simon lui lança l'incita toutefois à retourner à la cuisine, quoique en maugréant. Il revint bientôt avec une torche qui flambait gaillardement.

— Il n'y a rien d'intéressant là-dessous, Quinn.

— Naturellement, répondit Simon en s'engageant dans le souterrain.

Une demi-heure plus tard, Simon émergeait à la lumière du jour et se débarrassait de sa torche. Comme il l'avait soupçonné, il se trouvait dans le cimetière qu'il avait dû traverser pour aller voir ses hommes. Les catacombes de Paris étaient un labyrinthe, mais les traces de suie sur les murs trahissaient les chemins les plus fréquentés.

La maison de Solange Tremblay n'était pas très éloignée. Simon décida de s'y rendre sur-le-champ. Lynette et sa mère devaient être informées sans retard de ce qu'il avait découvert sur Lysette.

Les prochains jours s'annonçaient fertiles en dangers – comme toujours lorsqu'on cherche à déterrer de vieux secrets – et s'il devait lui arriver malheur, Lysette n'en savait pas assez pour retrouver sa famille, si bien que Lynette ne saurait peut-être jamais que sa sœur était en vie.

Il s'approcha de la maison par la ruelle et frappa à la porte de service. C'est peu dire que la jeune servante fut choquée de voir un visiteur à cette porte. Mais elle se ressaisit bien vite, le fit entrer, l'installa dans un salon et courut prévenir le majordome.

Pour tromper l'attente, Simon examina le décor et découvrit des occasions de sourire. La palette de couleurs – surtout du blanc ivoire et du jaune d'or – aurait davantage convenu au salon d'une reine, mais certains détails évoquaient discrètement la sensualité de la maîtresse de maison. Des

nymphes à demi nues et des satyres dansaient sur les frises ou batifolaient sur les pieds de lampe et les reproductions de statues grecques, retouchées, plus coquines que les originaux, auraient eu de quoi faire rougir une honnête femme.

— Monsieur Quinn. C'est fort délicat de vous être mis sur votre trente et un pour nous rendre visite.

Il pivota sur ses talons. La belle vicomtesse pénétrait dans la pièce, l'allure majestueuse. Elle était vêtue de manière moins formelle que lorsqu'elle lui avait rendu visite. Avec sa robe de mousseline de soie ornée de grandes fleurs, elle paraissait à peine plus âgée que ses filles. La ravissante petite brune qui la suivait lui adressa un sourire si chaleureux et franc qu'il comprit pourquoi elle avait tant de succès.

La vicomtesse fit les présentations, puis invita Simon à s'asseoir.

— Vous auriez pu vous contenter de m'envoyer un message, observa-t-elle froidement.

— Pour vous apprendre que Lysette est vivante ? répondit-il avec désinvolture. J'ai beau manquer d'éducation, j'ai quand même un minimum de tact.

La vicomtesse se raidit et jeta un coup d'œil à Solange, assise à côté d'elle. Celle-ci s'empara de sa main.

— Que voulez-vous, monsieur Quinn ? demanda la vicomtesse. Je ne suis pas d'humeur à jouer à ce genre de jeu avec vous.

Simon ne se formalisa pas. Qu'elle se montre brutale était compréhensible vu les circonstances.

— Lysette prétend avoir perdu la mémoire, ce qui explique qu'elle ne vous ait pas recherchés jusqu'à présent.

— Voilà qui est commode, commenta la vicomtesse d'un air dégoûté. On ne risque pas de faire d'erreur quand on ne se souvient de rien. Quand comptez-vous nous l'amener ? Je suis certaine qu'elle a hâte de nous retrouver, ainsi que notre fortune.

— Je vous l'amènerai quand je serai certain qu'il n'y a pas de danger.

— Oh, je vois ! Et, à partir de quelle somme tout danger sera-t-il écarté, selon vous ?

Simon sourit. Elle avait de la répartie. Ce serait sans doute plaisant d'avoir une conversation avec elle un jour où elle serait mieux disposée à son égard.

— Avez-vous eu affaire à un personnage dénommé L'Esprit au temps de votre liaison avec le marquis Philippe Rousseau de Saint-Martin ?

Elle devint blanche comme un linge.

— Je vois, murmura Simon. Avez-vous entendu parler de lui récemment ?

— Cela ne vous regarde pas.

— Je trouve curieux que le comte Desjardins et vous protégiez quelqu'un qui vous tourmente depuis des lustres.

— Ce sont des secrets trop pénibles pour être partagés avec des étrangers, surtout des étrangers dont on se méfie.

— Moi, j'ai confiance en lui.

La voix de Lynette lui fit l'effet d'un rayon de soleil. Il se leva et s'arma de courage avant de se risquer à la regarder. Il retint un instant son souffle, notant les traces que les heures passées ensemble avaient laissées : ses yeux cernés, ses lèvres gonflées.

Elle n'avait jamais été aussi belle.

— Mademoiselle Baillon, dit-il en s'inclinant, vous êtes très en beauté.

— Monsieur Quinn, le salua-t-elle d'une voix basse un peu rauque qui lui rappela qu'elle avait crié de passion dans son lit. Vous êtes éblouissant dans ce déguisement.

— Lynette, intervint sa mère avec sévérité, retourne dans ta chambre, je te prie.

— Non, répliqua Lynette, qui s'avança dans la pièce et s'assit dans un fauteuil en bois doré, ses mains fines reposant sur les têtes de satyres sculptées qui ornaient l'extrémité des accoudoirs. Je préfère rester ici, maman, parce que je crois que M. Quinn est là à cause de moi.

Simon sourit, et se rassit.

— Il n'est pas question que... commença Marguerite.

Mais Solange lui pressa la main et elle se tut.

— Il y a une dizaine d'années, Desjardins a de nouveau reçu des ordres de L'Esprit, reprit Simon.

— Moi aussi, dit la vicomtesse, si je devais persécuter quelqu'un, je choisirais Desjardins.

— J'ai des raisons de penser que L'Esprit a quelque chose à voir avec ce qui est arrivé à Lysette, continua Simon. Encore que je me demande s'il s'agit bien du même homme que celui qui s'est acharné sur votre ami Saint-Martin il y a vingt ans.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que cela pourrait être un autre, monsieur Quinn ? voulut savoir Solange.

Il souligna les différences entre les deux façons de communiquer.

— Je ne comprends pas pourquoi quelqu'un d'autre aurait besoin de recourir à un tel stratagème, observa la vicomtesse. Ni ce qu'il aurait à voir avec Lysette.

— C'est bien elle, alors ? demanda Lynette, le regard brillant d'espoir.

— Oui, répondit Simon. Je le crois. Mais elle a beaucoup changé. Elle a perdu la mémoire de tout ce qui s'est passé au-delà des deux dernières années. Et la femme qu'elle est devenue ne ressemble en rien à celle dont vous avez gardé le souvenir.

— Je m'en moque, répliqua Lynette.

— Quand vous la verrez, vous changerez peut-être d'avis, l'avertit Simon, mais son regard lui promettait son soutien. Je pense, enchaîna-t-il à l'adresse de la vicomtesse, qu'autrefois L'Esprit voulait se venger *de* Saint-Martin et qu'aujourd'hui il veut venger Saint-Martin.

— Je ne comprends toujours pas, avoua-t-elle.

— Qui aurait des raisons de vous en vouloir, à vous et à vos enfants ? Qui pourrait être jaloux de votre bonheur au point de vouloir le détruire ?

Marguerite se leva.

— C'est de Saint-Martin que vous parlez ?

Simon se leva à son tour.

— Le but de L'Esprit numéro un était de briser Saint-Martin. L'Esprit numéro deux – celui qui envoie des lettres manuscrites à Desjardins et ne vient plus le voir dans la cave – exige des choses qui n'ont rien à voir avec le marquis. On dirait qu'il ne cherche plus qu'à tourmenter Desjardins.

— Saint-Martin ne me ferait jamais de mal, protesta Marguerite. Jamais.

— Qui est Saint-Martin ? s'enquit Lynette.

— Selon de nombreux témoignages, poursuivit Simon, il a dépéri quand vous l'avez quitté. Cela ne vous a pas empêchée de vivre votre vie, de vous marier, d'avoir des enfants.

— Comment serait-il au courant de l'existence de L'Esprit ? demanda la vicomtesse d'un air de défi. J'ai reçu une seule lettre de lui, la nuit même où j'ai quitté la France, et je l'ai emportée avec moi. Saint-Martin ne l'a jamais vue.

— Si L'Esprit voulait la perte du marquis, il se sera vanté de son succès. Il a sûrement envoyé un message à Saint-Martin pour l'informer que son malheur n'était pas dû au hasard. Quel intérêt et quelle satisfaction tire-t-on à écraser un ennemi si on ne le lui fait pas savoir ?

— Mon Dieu, murmura Solange.

— Philippe n'est pas capable d'une telle méchanceté, s'entêta la vicomtesse.

Simon regarda Lynette, mais c'est à la vicomtesse qu'il s'adressa.

— Un chagrin d'amour peut rendre fou, milady.

— Que s'est-il passé selon vous, monsieur. Quinn ? demanda Lynette.

— Je pense que votre sœur a été enlevée. Je pense qu'on a mis ses vêtements à un cadavre, qu'on a brûlé pour le rendre méconnaissable. Je crois que ces actes ont été accomplis par un dénommé Depardue, sur ordre du marquis. Par la suite, Lysette a perdu la mémoire. Pourquoi ? Comment ? Je l'ignore... Puis elle a été récupérée par Desjardins, qui savait pertinemment qui elle était. Il lui a fabriqué une identité et s'est servi d'elle pendant ces deux années dans l'espoir qu'un jour elle lui permettrait de se débarrasser de L'Esprit. Saint-Martin ignore sans doute qu'elle est vivante.

— Je ne crois pas un mot de tout cela, déclara la vicomtesse, mais son visage livide et ses mains tremblantes proclamaient le contraire.

— Tout cela parce que ma mère a rompu avec lui ? devina Lynette.

— C'est une possibilité.

— Non, cela n'en est pas une, contra Marguerite en se dressant sur ses ergots. Si vous le connaissiez, vous n'auriez pas ce genre de soupçons, monsieur Quinn.

— Ou peut-être lui prêtez-vous des sentiments à l'endroit de vos filles qu'il n'a aucune raison d'éprouver. Il en sait moins que vous, après tout.

— Vous êtes très intelligent, monsieur Quinn, murmura Solange.

— De quoi parlez-vous ? demanda Lynette.

Simon regarda la vicomtesse, espérant qu'elle allait s'expliquer. Mais elle se contenta de détourner les yeux.

Lynette soupira.

— Maman, il va falloir que vous soyez un peu moins cachottière si nous voulons arriver à quelque chose.

— L'idée est d'inciter L'Esprit à se montrer au grand jour, reprit Simon. Sinon, Lysette ne sera jamais complètement libre. Vos filles seront en danger tant que nous ne saurons pas qui se cache derrière ce nom.

Lynette se leva.

— Je vous aiderai autant que je le pourrai.

— Il n'est pas question que tu te mêles de cela, décréta sa mère d'un ton sec.

— Je suis désolée, maman, répondit Lynette avec fermeté. Cela me déplaît de vous désobéir, mais M. Quinn s'apprête à prendre des risques pour nous et je dois le soutenir. Je n'abandonnerai pas Lysette à son sort. Elle en ferait autant pour moi.

— Tu ne sais même pas si cette femme est ta sœur.

— Si, je le sais, affirma Lynette. Je n'ai pas le moindre doute.

Solange soupira bruyamment.

— Que pouvons-nous faire, monsieur Quinn ?

— Racontez tout cela au vicomte de Grenier lorsqu'il arrivera. Faites-lui part de vos soupçons. Nous allons avoir besoin de toutes les bonnes volontés...

— Mon mari... Oui, vous avez raison, se ravisa la vicomtesse avec un soulagement évident. Il vous aidera.

— En attendant, je vais faire mon possible pour protéger Lysette, la rassura Simon. Quant à vous, mademoiselle, continua-t-il en se tournant vers Lynette, je vous en prie, ne sortez pas. Je serais affligé s'il devait vous arriver quoi que ce soit de fâcheux.

— Soyez tranquille, répondit-elle avec un sourire, je ne prendrai pas de risques.

Simon s'inclina.

— Je suis à votre service en cas de besoin, mais je vous en conjure, ne venez pas chez moi. Ce serait trop dangereux. C'est valable aussi pour vous, milady.

Lynette lui tendit la main. Son parfum, lorsqu'il la porta à ses lèvres, lui monta à la tête. Il la relâcha à contrecœur. S'il avait écouté son instinct, il l'aurait emmenée avec lui sur-le-champ pour la mettre à l'abri.

Solange aussi lui tendit la main.

— Soyez prudent, monsieur Quinn.

— Merci, mademoiselle. Vous de même.

La vicomtesse inclina la tête.

— Si ce que vous dites à propos de Lysette est vrai, je vous devrai beaucoup.

— Vous ne me devrez rien, milady. Je n'attendais rien en venant ici.

Il regarda Lynette une dernière fois, regrettant de ne pouvoir s'isoler avec elle pour lui dire ses inquiétudes. Sa vie durant, il n'y avait jamais eu personne pour l'aider à porter son fardeau.

— Mesdames.

Il ressortit comme il était entré, par la porte de service.

Simon se rendit vite compte qu'il était suivi. L'homme s'y prenait bien.

Mais Simon était meilleur.

Se glissant entre deux voitures, il rebroussa chemin et se retrouva derrière lui. Lorsqu'il avait emprunté les habits de Thierry, il n'avait pas oublié de cacher sa dague dans la manche. Il lui suffit d'un mouvement du poignet pour que l'arme glisse dans sa main.

— Je peux vous aider ? lança-t-il.

L'homme ralentit le pas en conservant une attitude nonchalante, se retourna avec grâce et toucha le bord de son chapeau.

— Peut-être est-ce moi qui pourrais vous aider, répondit-il.

— Saint-Martin, je suppose ?

Simon posa la question mais il connaissait déjà la réponse.

— Monsieur Quinn, dit le marquis avec un bref salut.

Les deux hommes se dévisagèrent un instant.

— Et si nous cherchions un endroit plus discret ? suggéra Simon.

— Volontiers.

Ils cheminèrent de concert jusqu'à ce qu'ils trouvent une petite taverne où se réfugier. Une odeur de viande rôtie et de bière flottait dans l'air. Les clients, dans l'ensemble, étaient assez bien mis et assez mornes.

Les deux hommes s'assirent dans un coin, l'un en face de l'autre. Simon examina le marquis lorsqu'il eut ôté son chapeau.

Grand, blond, athlétique, Saint-Martin et la non moins blonde Marguerite Baillon auraient fait un beau couple. En tout cas, ils avaient fait de beaux enfants.

— La vicomtesse m'a demandé d'enquêter sur vous, monsieur Quinn.

— Cela vous a plu ?

— Beaucoup, avoua le marquis en pianotant doucement sur la table. Vous êtes un personnage très intéressant.

— Pas plus intéressant que vous.

— Une fois enterrés, il faut laisser les secrets là où ils sont, déclara Saint-Martin sur un ton qu'un autre que Simon aurait pu trouver inquiétant.

— C'est un proverbe ? demanda Simon en s'adossant à sa chaise. J'en ai un autre à vous soumettre : « Il est trop tard pour refermer la porte de l'écurie quand la jument s'est échappée. »

Le regard de Saint-Martin devint carrément hostile.

Simon n'était pas dupe des apparences. Le marquis était mince, il avait un beau visage aimable. Mais il y avait en lui une intensité et un désespoir sous-jacent qui rappelaient qu'il n'avait pas grand-chose à perdre, ce qui le rendait excessivement dangereux. Simon songea aussi que la même amertume lui durcirait peut-être les traits après quelques années sans Lynette. Cette idée était éminemment déprimante.

— Méfiez-vous, monsieur Quinn, vous vous aventurez en territoire dangereux.

— C'est la quatrième menace à laquelle j'ai eu droit aujourd'hui, commenta Simon avec flegme.

Et la journée n'est pas terminée.

— Vous donnez des envies de meurtre, apparemment, murmura le marquis avec un sourire glaçant.

— Vous aussi, répliqua Simon avec dédain. Parlez-moi donc de L'Esprit.

Saint-Martin se crispa visiblement.

— Je vous demande pardon ?

— On peut dire que vous avez le don de vous faire haïr ! Auriez-vous l'obligeance de m'expliquer comment vous vous y prenez ?

Le marquis ne manifesta pas d'autre émotion que serrer imperceptiblement les poings.

— C'est tout ce que vous avez à répondre ? murmura Simon. Peu importe, je ne laisserai pas la nouvelle menace contre la vicomtesse et sa famille perdurer. Comme vous l'avez dit, une fois enterrés, les secrets doivent le rester. On ne peut pas s'en resservir.

— Vous vous croyez capable d'y mettre un terme ? demanda Saint-Martin. Je ne le crois pas.

— Un homme désespéré aura recours à des moyens désespérés. Vous êtes bien placé pour le savoir.

— Vous êtes malin, monsieur Quinn, reconnut Saint-Martin en se levant et en recoiffant son chapeau. Espérons que vous êtes également prudent. Si c'est le cas, vous aurez peut-être une chance de survivre.

— Quatre menaces plus une qui font cinq ! lança Simon alors qu'il s'en allait.

La porte de la taverne se referma sans bruit derrière le marquis.

Lysette fut réveillée par le bruit que fit la porte en s'ouvrant. Battant des paupières, elle leva la tête et vit Mme Fouche qui jetait un coup d'œil dans la chambre.

— Madame Marchant ? appela doucement la vieille femme, n'y voyant guère dans la pénombre de la pièce. Tout va bien ?

— Oui, répondit Lysette d'une voix enrouée. Entrez, madame Fouche.

La gouvernante s'empressa d'allumer les lampes et de faire du feu dans l'âtre, puis elle s'approcha du lit en s'essuyant les mains sur son tablier.

— M. James est en bas, madame. Il aimerait vous voir.

— Faites-le monter dans dix minutes, dit Lysette.

Elle savait qu'elle aurait dû se changer et le recevoir ailleurs, mais elle se sentait encore trop faible. Et puis, elle était en sécurité dans sa chambre, l'endroit de la maison où les domestiques pouvaient difficilement l'espionner.

Mme Fouche s'en alla et revint une dizaine de minutes plus tard avec Edward dans son sillage. Entre-temps, Lysette avait fait un brin de toilette et enfilé une robe de chambre par-dessus sa chemise de nuit. Elle s'était installée dans un fauteuil près de la cheminée, les mains jointes sur les cuisses, et affichait un air calme et serein.

Du moins le pensait-elle.

— Que se passe-t-il ? demanda d'emblée Edward en s'accroupissant devant elle, le front soucieux. Vous avez pleuré.

Il était vêtu avec soin. Son costume gris, quoique discret, était bien coupé, et sa cravate, nouée à la perfection, comme toujours.

Émue par sa sollicitude, Lysette lui caressa la joue du bout de ses doigts tremblants. Il inhala si fort qu'elle voulut retirer sa main, mais il la retint et pressa les lèvres contre sa paume. Il y avait dans son regard quelque chose d'indéfinissable qui la fit frissonner.

— Pourquoi venez-vous me voir ? demanda-t-elle d'une voix rauque.

— Parce que je ne peux pas me passer de vous.

— Qu'espérez-vous ?

Il prit une profonde inspiration.

— J'espère que vous allez me laisser le temps de vous montrer comment cela pourrait être entre nous si vous me permettiez d'apprendre à vous connaître, répondit-il sans la quitter des yeux une seconde.

— Mieux vous me connaîtrez, moins vous m'aimerez.

— Vous savez que ce n'est pas vrai. Je le sens. Je le vois dans vos yeux. Sinon vous ne seriez pas aussi effrayée.

— Vous... vous voulez... coucher avec moi ? balbutia-t-elle.

Edward se redressa et s'empara de son autre main pour l'aider à en faire autant. Elle se retrouva debout devant lui, tremblant comme une feuille.

La contemplant d'un regard à la fois brûlant et tendre, il lui caressa le front et murmura :

— Ce n'est pas de moi que vous avez peur. Ce sont vos souvenirs qui vous effraient. Les souvenirs, cela s'efface, cela se remplace.

Lysette regarda la bouche d'Edward qui s'approchait de la sienne, assez lentement pour lui laisser le temps de se détourner si elle le souhaitait. D'un côté, elle en avait envie, sachant très bien ce que les hommes réclament après un baiser. D'un autre côté, elle aimait ses lèvres, fermes, bien dessinées, un peu austères. Il n'y avait rien de frivole en lui.

Elle dérivait. Il était un point d'ancrage. Comment aurait-elle pu résister à la tentation de se raccrocher à lui ? Elle était seule depuis si longtemps, sans personne sur qui compter.

Et il était là... une fois de plus... fidèle au poste.

— Oui, j'ai envie de vous, reconnut-il d'un ton bourru, sa bouche à un cheveu de la sienne. Mais je peux attendre. J'attendrai. J'attendrai le temps qu'il faudra, jusqu'à ce que vous soyez prête.

Lysette se pétrifia, le cœur battant la chamade. Les lèvres d'Edward se posèrent sur les siennes, doucement mais sans hésitation. Il en suivit le contour du bout de la langue. Lorsqu'elle respira son parfum musqué, son sang se réchauffa et elle éprouva un fourmillement dans tout le corps.

Un feu inconnu se répandit au creux de son ventre.

Son entrejambe devint moite.

Elle gémit et agrippa la veste d'Edward, douloureusement consciente du courant d'air froid dans son dos et du sexe masculin, chaud et dur, contre son ventre.

— Laissez-vous faire, murmura-t-il.

Frémissante, elle obéit, étouffant un petit hoquet lorsqu'il introduisit la langue dans sa bouche. La ressemblance avec l'acte sexuel était impossible à ignorer et ses frémissements se transformèrent en violents tremblements.

Le souffle court, Edward s'écarta.

— Vous voyez, Corinne ? Je suis capable d'arrêter à tout moment. Vous commandez. J'obéis.

— Lysette.

Il plissa le front.

— Pardon ?

— Je m'appelle Lysette, pas Corinne, dit-elle en refermant les mains autour de ses poignets. Je vous ai menti.

Edward laissa échapper un rire bref.

— Lysette ? Cela vous va beaucoup mieux.

— Je travaille pour Desjardins, continua-t-elle. Il a besoin d'informations à propos de M. Franklin et j'étais censée vous tirer les vers du nez.

— Étais ? répéta-t-il.

Il glissa la main sur sa nuque, enroula le bras autour de sa taille. Osant à peine respirer, Lysette le fixa du regard.

— Je ne suis pas quelqu'un de bien, articula-t-elle. J'ai fait des choses...

— Je m'en moque, l'interrompit Edward en la couvant du regard. Ce qui m'importe, c'est celle que vous serez à partir de maintenant. C'est à vous de décider, Lysette. Allez-vous me faire confiance pour m'occuper de vous comme je l'ai fait depuis que je vous ai rencontrée, ou allez-vous me renvoyer ?

Lysette ravala sa salive.

— J'ai envie de vous faire confiance, Edward.

— C'est un bon début.

Il lui massa doucement la nuque, ce qui la rendit folle. Son cerveau lui soufflait de n'écouter que sa peur et de s'enfuir. Mais le corps est faible, et le sien lui tenait un tout autre discours. Il lui conseillait de s'abandonner aux caresses qu'Edward était en train de lui prodiguer.

— Je n'ai jamais fait confiance à personne, confessa-t-elle.

— Jamais ?

Elle esquissa un sourire.

— Enfin, du plus loin qu'il m'en souvienne, nuança-t-elle, pince-sans-rire. Vous aimeriez entendre le récit de ma vie ? Il est lamentablement court, mais véridique.

Edward l'embrassa sur le bout du nez.

— Je serais ravi d'écouter toutes les vérités que vous aurez à me dire. Mais d'abord, je voudrais que vous retourniez vous coucher et que vous buviez un bol de bouillon de bœuf.

— À votre guise, répondit-elle.

Son sourire vacilla tant elle lui était reconnaissante de prendre ainsi soin d'elle.

La main au creux de ses reins, il l'accompagna jusqu'au lit.

À sa grande surprise, elle se laissa guider docilement, sans réticences et sans crainte quant à ses intentions cachées. L'austère visage d'Edward s'illumina d'un sourire qui la récompensa largement.

Marguerite était déjà couchée et presque endormie lorsqu'une voix masculine dans le salon adjacent la fit sursauter. Elle se redressa, repoussa les couvertures et attrapa sa robe de chambre au

pied du lit. Elle courut jusqu'à la porte, l'ouvrit et se retrouva nez à nez avec son mari.

Grenier était visiblement fatigué, mais son beau visage s'illumina lorsqu'il la vit. Celie, sa femme de chambre, était là aussi, la canne du vicomte dans une main, son chapeau dans l'autre.

— Je viens d'arriver à Paris, dit-il. J'ai trouvé votre lettre qui m'attendait et je suis venu aussitôt.

— Tu peux disposer, Celie, dit Marguerite, qui glissa son bras sous celui de son mari et l'entraîna dans sa chambre.

Avant de refermer la porte, elle remarqua la mine renfrognée de sa servante. Celle-ci boudait toujours un peu lorsque Grenier était là. Comme elle était à son service depuis l'époque de sa liaison avec Saint-Martin, Marguerite supposait qu'elle avait préféré le premier maître au second.

— Que faites-vous à Paris ? s'enquit Grenier en allant se chauffer les mains au feu qui flambait dans l'âtre.

— Il y a plus urgent que cela, mon ami, répondit la vicomtesse d'un ton pressant. Il s'est passé tellement de choses depuis la dernière fois que nous nous sommes vus.

Ils n'étaient pas très proches, avec Grenier par monts et par vaux la plupart du temps. Même quand il était à la maison, il était dans son bureau la plupart du temps, se consacrant à son travail de diplomate. Marguerite était toutefois prête à reconnaître qu'il n'était pas le seul responsable. Son cœur étant pris ailleurs, elle ne s'était jamais abandonnée à lui comme elle l'aurait dû.

— Nous ferions peut-être mieux de rentrer chez nous, suggéra Grenier.

— Cela prendrait des heures et j'ai déjà suffisamment attendu. J'ai cru devenir folle.

Hochant la tête, le vicomte se débarrassa de sa redingote. Il avait dix ans de moins que Saint-Martin, et était dans la force de l'âge. Il entretenait jalousement son corps d'athlète. Aucun cheveu blanc ne déparait sa chevelure de jais. Les femmes l'admiraient, le convoitaient, lui faisaient des avances, mais il était tellement distrait que, le plus souvent, il ne s'en rendait même pas compte.

Il se laissa tomber dans un fauteuil et entreprit d'enlever ses bottes.

— Je suis tout ouïe, madame.

Marguerite noua les mains derrière son dos et commença à raconter les événements de la semaine passée. Elle arpentait la chambre d'un pas nerveux, mais son exposé était clair et précis. L'affaire était trop importante pour se permettre la moindre erreur.

— Et vous croyez ce que dit cet homme ? Ce Quinn ? demanda Grenier lorsqu'elle eut terminé. Vous avez vu le corps de Lysette de vos propres yeux, Marguerite. Comment cette femme pourrait-elle être notre fille ?

— Je ne sais pas. Je vous avoue que je suis perdue.

— Que voulez-vous que je fasse ?

Grenier se leva, rejoignit sa femme et lui prit les mains. Son regard était clair et direct, mais son front soucieux.

— Que pensez-vous de ce que raconte Quinn concernant L'Esprit ? demanda Marguerite. Cela vous paraît-il plausible ?

Grenier poussa un soupir.

— Vous voulez savoir si je pense que c'est Saint-Martin qui est derrière tout cela ? Franchement, je l'ignore. Il y a trop de questions sans réponse. Qu'est-il arrivé à L'Esprit apparu il y a vingt ans ? Quel est le rôle de Desjardins dans cette histoire ?

— Je hais cet homme de toutes mes forces, avoua-t-elle. Je lui souhaite tant de mal que cela m'effraie.

Grenier déposa un baiser sur le front de sa femme, puis déclara :

— J'irai voir Quinn demain pour me rendre compte par moi-même de sa sincérité.

— Merci, souffla Marguerite en lui adressant un regard reconnaissant.

Chaque fois qu'une épreuve l'avait frappée, elle avait pu compter sur son soutien et sa compassion.

La main que le vicomte avait posée sur son épaule glissa jusqu'à son sein. Surprise qu'il lui fasse une avance aussi abrupte, elle inhala brièvement. Il lui frotta le mamelon du pouce, le caressant avec habileté jusqu'à ce qu'il durcisse.

— Il est tard, murmura-t-il, observant ses réactions entre ses paupières à demi baissées. Passons la nuit ici. Demain matin, je vous ramènerai à la maison, Lynette et vous. Nous y serons mieux pour envisager la suite.

Elle acquiesça. Comme toujours dans ces moments-là, elle pensa à Philippe et son cœur se serra. S'efforçant d'étouffer l'inévitable sentiment de culpabilité qui l'étreignait, elle se dirigea vers le lit avec son mari.

Lysette secoua la neige accrochée à ses bottes avant d'entrer dans la maison et de s'élancer dans l'escalier.

Une fois de plus, Lynette avait emporté un fin manchon de laine, avant de s'apercevoir qu'elle aurait supporté un manchon fourré. Comme elle n'arrêtait pas de se plaindre que l'hiver polonais était insupportablement froid, on aurait pu penser qu'elle ne quittait jamais la maison sans être convenablement couverte.

Mais c'était Lynette, et Lysette l'adorait. Elle était tellement vive, tellement insouciante, tellement audacieuse. Les hommes s'attroupaient autour d'elle, s'extasiant sur sa beauté. Bien qu'elles soient jumelles, ils n'en faisaient pas autant avec elle. Et sa sœur n'était pas du genre à se reprocher son imprévoyance. Elle s'était comportée comme si tout allait bien. C'était Lysette qui lui avait fait remarquer qu'elle grelottait.

Aujourd'hui, elles étaient allées visiter le jardin de la comtesse Fedosz avec leur mère. C'était une petite excursion organisée par quelques familles des environs que les interminables chutes de neige retenaient chez elles depuis trop longtemps. Pour l'heure, tout ce petit monde se

promenait dans les allées du jardin de la comtesse, admirant la manière dont la neige et la glace s'accrochaient aux branches nues d'arbres taillés pour être plus beaux en hiver qu'en été.

Lysette remonta le couloir en courant, entra en trombe dans la chambre de sa sœur, récupéra le manchon fourré et rebroussa chemin. En passant devant la chambre de sa mère, elle trébucha. Un coup d'œil lui confirma qu'un de ses lacets s'était défait.

Elle s'accroupit au milieu du couloir, posa le manchon sur le sol et relâça sa chaussure. Dans le silence, elle entendit des voix – une voix d'homme et une voix de femme – qui sortaient de la chambre de sa mère, dont la porte était entrouverte.

Qui était-ce ? Et que faisaient ces gens dans la chambre de la vicomtesse ?

Se redressant, le manchon à la main, Lysette s'approcha à pas de loup. Elle jeta un coup d'œil entre le chambranle et la porte, et se pétrifia.

L'homme serrait la gorge de la femme, qu'il avait plaquée contre le mur, et la violait debout.

Le visage de Celie était plus blanc que son bonnet, ses narines se dilataient de peur, et des cris étouffés ponctuaient ses supplications.

— Je veux voir toutes les lettres qui sortent de cette maison, rugit-il. Tu le sais pourtant bien !

— Je suis désolée, gémit-elle. C'est la première fois que je me trompe.

— C'est une fois de trop.

Les halètements de l'homme se mêlaient aux sanglots de Celie. Lysette fut tellement horrifiée par ce spectacle qu'elle crut s'évanouir. La main sur la bouche, elle recula lentement, réprimant une envie de vomir.

Son dos heurta quelque chose de dur. Elle sursauta et poussa un cri derrière sa main.

— Tu n'aurais pas dû voir ça, grogna une voix masculine dans son oreille.

Un coup violent. L'impression que son crâne se fendait en deux. Le couloir qui tournait. Elle tomba dans un puits obscur...

Lysette se réveilla en criant, tremblant de peur et de dégoût.

Edward se leva vivement de son fauteuil près du feu, ses yeux rougis indiquant qu'il s'était endormi, lui aussi.

— Encore un cauchemar ? s'inquiéta-t-il.

Jamais elle n'avait été aussi heureuse de voir quelqu'un.

— Dieu merci, vous êtes là ! souffla-t-elle.

— Je serai toujours là, assura-t-il en remplissant un verre d'eau. Je suis resté parce que je craignais que vous ne passiez une mauvaise nuit après que vous m'avez raconté votre histoire.

— J'ai un autre épisode à vous raconter, murmura-t-elle en acceptant le verre d'eau qu'il lui tendait.

Edward s'assit sur le bord du lit.

— Je vous écoute.

Simon se leva avant l'aube. Il avait beau n'avoir dormi que quelques heures, il n'était pas fatigué. Il était même tellement alerte qu'il se rendit dans son bureau et commença à réfléchir à un plan, sachant qu'il lui fallait un piège et un appât. Il était tellement absorbé par sa tâche que les heures passèrent vite, ce dont il ne se rendit compte que lorsque son majordome lui annonça un visiteur dont il lui remit la carte.

Il jeta un coup d'œil à la pendule. Il était presque 11 heures.

— Faites-le entrer.

Simon posa sa plume et attendit. Lorsqu'une haute silhouette s'encadra sur le seuil, il se leva et tendit la main par-dessus son bureau.

— Bonjour, monsieur James.

— Monsieur Quinn.

La poignée de main d'Edward James était ferme, comme l'homme lui-même, devina Simon.

— Votre visite est inattendue, mais néanmoins bienvenue, dit-il en désignant un siège à James. À quoi ou à qui dois-je cet honneur ?

Son visiteur était sobrement vêtu d'un costume marron de bonne facture. Sa cravate était nouée avec précision et simplicité, ses chaussures brillaient. Rien de remarquable, en fait, en dehors de cette méticulosité évidente.

— Pour commencer, dit James, sachez que je ne vous apprendrai rien sur les affaires de Benjamin Franklin. Jamais. Ni à vous ni à Desjardins. Vous pouvez donc chercher une autre femme à persécuter.

Ravalant un sourire, Simon se renversa contre le dossier de son fauteuil et croisa les bras.

— Je vois.

— Non, vous ne voyez pas, marmonna James. Mais cela va venir.

— Grands dieux ! s'exclama Simon, souriant ouvertement cette fois. Encore une menace. Je dois être sur la bonne piste.

— Vous trouvez peut-être cela drôle, monsieur Quinn, mais...

— J'essaie de voir le bon côté des choses, l'interrompit Simon en retrouvant son sourire. Je joue gros dans cette affaire, plus que je ne peux me permettre de perdre.

James étrécit les yeux.

— J'espère que votre liaison avec Mme Marchant ne vous fait pas oublier toute prudence, reprit Simon.

— Elle s'appelle Mlle Rousseau, rectifia James. Ou je ne sais quel autre nom ! Et je suis toujours prudent, monsieur Quinn. Je sais tout ce qu'il y a à savoir sur elle, du moins le peu dont elle se souvient. Elle ne m'a fait grâce d'aucun détail sordide. Je ne peux pas pardonner ce qu'elle a fait, mais je comprends qu'elle n'a parfois pas eu le choix, et que le reste fut inspiré par le désespoir. Mais ne prenez pas mon indulgence pour de la faiblesse, enchaîna James, le menton haut. Je ne suis

pas le genre d'homme à perdre la tête pour une femme. Malgré toute l'affection qu'elle m'inspire, n'espérez pas que mes sentiments altèrent ma capacité à réagir face au danger.

— Admirable !

— Elle prétend que vous espérez la sortir de la situation dans laquelle elle se trouve.

— C'est exact.

— Je suis ici pour vous offrir mon aide.

Quelqu'un frappa discrètement contre la porte, qui était restée entrouverte, et Eddington apparut.

— Bonjour, messieurs, les salua le comte en entrant dans la pièce d'un pas décidé.

James se leva. Simon demeura assis mais fit quand même les présentations.

— Pardonnez mon intrusion. Je vais chez mon tailleur, expliqua Eddington en faisant bouffer son jabot de dentelle d'une main nonchalante, et surchargée de bagues. J'ai vu hier un gilet absolument divin et j'ai su immédiatement qu'il me le fallait. L'un ou l'autre d'entre vous aurait-il envie de m'accompagner ?

— Non, milord, répondit Simon en réprimant un sourire.

— Non, merci, milord, dit l'Américain, l'air renfrogné.

— Dommage, murmura Eddington en chaussant son monocle pour examiner James de la tête aux pieds. Qu'à cela ne tienne ! Passez une bonne journée, messieurs.

Il y eut un bref silence après son départ, puis James marmonna :

— J'imagine que la plupart des gens sont dupes de ses airs de dandy.

— La plupart, oui, confirma Simon, qui fixait pensivement la porte.

— Pourquoi faites-vous cette tête-là ? voulut savoir James.

— Quelle tête ?

— Comme si vous veniez de faire une découverte...

— J'étais en train de me dire que les apparences sont parfois trompeuses. C'est une chose dont nous pourrions tirer avantage, puisque nous avons à notre disposition deux femmes parfaitement identiques.

— Mlle Rousseau est malade.

— Je sais, trancha Simon en pianotant sur les papiers empilés sur son bureau. Mais peu de gens sont au courant. Il y a vous, moi, Desjardins... C'est tout.

— Vous n'en avez pas informé sa famille ?

— Non. Quelqu'un a voulu la tuer et ne sait pas qu'elle a survécu grâce à la protection de Desjardins. Il serait peut-être temps de détromper cet homme, qui se fait appeler L'Esprit.

— Elle a fait un cauchemar cette nuit, dit James. Difficile de savoir si c'est un produit de son imagination ou un véritable souvenir.

— Au point où nous en sommes, tout est bon à prendre.

— Je suis d'accord. Voici de quoi il s'agit : dans leur maison de campagne, en Pologne, elle aurait vu un homme en train de violenter une des femmes de chambre parce qu'elle n'avait pas

intercepté toutes les lettres de la vicomtesse.

— L'a-t-elle reconnu ?

— Non. Malheureusement, elle ne l'a vu que de dos. Grand, brun, large d'épaules... Cela pourrait être n'importe qui.

— Mais parmi les hommes que nous connaissons, il y a un grand brun large d'épaules qui aime brutaliser les femmes, rappela Simon.

— Depardue ? articula James d'une voix qui trahissait une haine mortelle.

— Exactement. Et je soupçonne que...

Simon s'interrompit comme on frappait de nouveau à la porte. Il interrogea son majordome du regard.

— Encore une visite, monsieur.

Simon s'empara de la carte qui lui était présentée sur un plateau d'argent, y jeta un coup d'œil, puis regarda James.

— Préparez-vous, lui dit-il.

James acquiesça d'un signe de tête et se redressa sur son siège.

— Informez ce gentilhomme que j'ai déjà un visiteur, dit Simon à son majordome, mais que s'il veut se joindre à nous, il est le bienvenu.

Un court instant plus tard, un homme de haute taille, à la mine avenante, fit son entrée. Il était vêtu simplement mais avec élégance, Sa chevelure de jais confirma les soupçons de Simon, qui se demanda si l'Américain allait parvenir aux mêmes conclusions que lui.

— Bonjour, milord, fit Simon en se levant.

— Monsieur Quinn.

— Milord, permettez-moi de vous présenter M. Edward James. C'est un ami de votre fille Lysette. Monsieur James, voici le vicomte de Grenier.

Simon se demanda si James avait conscience de l'abîme social qui le séparait de Lysette, fille d'aristocrate. En tout cas, il ne se montra pas impressionné lorsqu'il salua le vicomte.

Grenier prit le siège à côté de celui de James.

— Vous pouvez parler librement devant M. James, milord, assura Simon.

— Comme vous vous en doutez, la vicomtesse a été profondément troublée par votre visite, commença le vicomte, l'air sombre. Je suis ici pour organiser une rencontre avec cette femme dont vous prétendez qu'elle est notre fille et pour discuter de votre hypothèse à propos de celui qui se fait appeler L'Esprit.

— Peut-être pourriez-vous partager avec nous ce que vous savez, milord ? Avez-vous reçu des messages de L'Esprit ?

— Personnellement, non. Mais j'étais avec la vicomtesse lorsqu'elle a reçu une lettre signée de ce nom. C'était le jour où Saint-Martin a été attaqué et laissé pour mort, je comprends donc le danger.

— Il semblerait que Lysette recouvre peu à peu la mémoire.

Le vicomte parut soupeser la nouvelle.

— Je suis soulagé de l'apprendre, avoua-t-il, car le souvenir d'événements connus seulement de Lysette renforcerait votre thèse à propos de son identité.

— Avez-vous vu le corps identifié comme celui de Lysette ? s'enquit Simon.

— Malheureusement, non. J'aurais épargné à ma femme cette macabre formalité mais j'étais à Paris à l'époque. Je suis rentré une semaine après l'accident.

— D'autres jeunes femmes ont-elles disparu dans la région à l'époque ? demanda James.

— Je l'ignore, monsieur James. En vérité, dans les mois qui ont suivi, je ne me suis pas intéressé à ce qui se passait autour de nous. Ma femme était anéantie, quant à la fille qui nous restait, non seulement elle pleurait sa sœur, mais elle était rongée par le remords parce que, apparemment, Lysette faisait une course pour elle lorsque l'accident a eu lieu.

— Elle allait chercher un manchon fourré, peut-être ? suggéra James.

— En effet, répondit Grenier en se raidissant.

Il regarda Simon.

— C'est bel et bien Lysette, n'est-ce pas ? articula-t-il. Comment seriez-vous au courant, sinon ?

— C'est bien elle, confirma Simon.

Le vicomte se carra dans son fauteuil, et redressa les épaules comme si l'on venait de lui ôter un fardeau.

— Avec le retour de Lysette, ma famille va retrouver sa joie de vivre, du moins en partie. Se souvient-elle de ce qui lui est arrivé ?

— Pas complètement, répondit James en observant le vicomte, cherchant visiblement comment poursuivre.

— Elle est en danger, intervint Simon. Elle le sera aussi longtemps que cet homme, L'Esprit, n'aura pas été mis hors d'état de nuire.

— Et vous croyez qu'il s'agit de Saint-Martin ? demanda Grenier. Il chercherait à se venger d'avoir perdu Marguerite ?

— La déduction semble logique. À moins que vous ne connaissiez quelqu'un d'autre qui souhaiterait vous faire autant de mal ?

— Non, je ne vois personne d'autre.

— Et comment allons-nous le forcer à abattre son jeu ? s'enquit James.

— Je pense que le meilleur moyen serait de montrer Lysette au grand jour, déclara Simon. Le problème, milord, c'est qu'elle est souffrante.

— Souffrante ? répéta Grenier, inquiet. Qu'est-ce qu'elle a ? Il faut la faire soigner.

— C'est ce que nous avons fait, milord, dit James. Elle va mieux. Mais elle n'est pas suffisamment remise pour qu'on lui fasse courir le moindre risque.

— Que proposez-vous ? demanda Grenier.

— Si vous êtes d'accord, milord, dit Simon, nous allons procéder à un échange. Lysette s'installera chez Solange Tremblay et Lynette chez Lysette. C'est là que nous tendrons le piège. Je suis suivi en permanence, il ne faudra donc guère plus de quelques apparitions en public pour que ceux que cela intéresse sachent qu'elle est là.

Grenier demeura un instant bouche bée.

— Vous voulez que je risque la vie d'une de mes filles pour sauver l'autre ?

— Je ne vois pas d'autre moyen, avoua Simon.

— Eh bien, cherchez davantage, répliqua le vicomte. Selon votre propre témoignage, Lysette a appris à se débrouiller seule. Lynette est encore innocente. Elle ferait une cible facile.

— Je suis ouvert à toutes les propositions, milord, assura Simon. Vous devez me croire quand je vous dis que la sécurité de Lynette est mon premier souci. C'est même la raison pour laquelle je me suis embarqué dans cette histoire. Je vous suggère d'en parler avec votre femme et Lynette, et de revenir me voir.

Le vicomte se tourna vers James et l'interrogea du regard.

Ce dernier haussa les épaules.

— Je vais en parler avec la vicomtesse, annonça Grenier en se levant. Je vous enverrai chercher quand nous aurons pris une décision. D'ici là, je vous prie de réfléchir à d'autres plans qui n'exigeraient pas la participation de Lynette.

— Je vais faire mon possible pour qu'elle reste en dehors de cela, déclara Simon.

Le vicomte le considéra un instant, puis :

— Je n'en doute pas, monsieur Quinn.

Il serra la main aux deux hommes et s'en alla.

— Concernant l'aide que vous m'avez proposée... commença Simon.

James eut un sourire sinistre.

— Dites-moi ce que vous voulez.

Lynette ne tenait pas en place. Son cœur battait à tout rompre et ses mains gantées étaient moites. Plus la voiture se rapprochait du lieu de rendez-vous, plus elle se trémoussait sur son siège. Sa sœur était vivante, tout près d'ici. C'était un tel miracle qu'elle osait à peine y croire.

— Lynette, dit Grenier sur un ton de reproche, tu vas te rendre malade à t'agiter ainsi.

— Je ne peux pas m'en empêcher, père.

— Je comprends ce que tu ressens, murmura sa mère en la gratifiant d'un sourire tremblant.

— J'ai encore des réserves à propos de tout ceci, déclara le vicomte. Si c'est un piège, je doute d'être capable de vous protéger toutes les deux.

— J'ai confiance en lui, répliqua Lynette, se hérissant visiblement.

Son père offrant de les protéger ? Elle faillit ricaner. Si elle additionnait les jours qu'elle avait passés sous le même toit que lui, cela ne ferait pas beaucoup. Il était toujours en voyage. Des années durant, elle avait guetté en vain une manifestation d'affection. Elle avait fini par comprendre qu'il ne lui pardonnerait jamais d'être une fille.

— Tu es de toute évidence entichée de lui, observa Grenier d'un air dégoûté.

— En effet, reconnut-elle en levant fièrement le menton.

Marguerite posa une main apaisante sur celle de son mari. Il s'en tint là et Lynette remercia sa mère d'un sourire.

Lorsque la voiture s'arrêta, Lynette constata avec surprise qu'ils se trouvaient aux abords d'un cimetière.

— Que faisons-nous là ? demanda-t-elle.

— C'est l'adresse que m'a indiquée Quinn, répondit Grenier.

Lynette ne fut pleinement rassurée qu'en voyant apparaître Simon vêtu d'une tenue couleur cannelle, si grand, si solide, la démarche souple d'un prédateur. Lorsqu'il l'aperçut, son regard changea, devint brûlant et possessif.

« Mon amant », pensa-t-elle, le corps soudain en feu.

Elle s'agrippa au rebord de la fenêtre, submergée par un mélange d'émotions difficiles à démêler – soulagement, joie, désir. La seule chose dont elle était sûre, c'était la force et la pureté des sentiments qu'elle éprouvait pour lui.

Ses yeux la picotèrent ; elle avait envie de pleurer. C'était pour elle qu'il faisait tout cela. Sans lui, elle n'aurait jamais eu le courage de tenir tête à ses parents. Ni d'affronter Lysette, sa sœur adorée, une étrangère, peut-être désormais...

« Tu m'as manqué », articula-t-elle silencieusement à l'adresse de Simon, qui crispa les mâchoires.

D'un geste brusque, il fit signe au cocher de s'écarter et ouvrit lui-même la portière. Lynette lui tomba littéralement dans les bras. Il lui frôla la joue de ses lèvres avant de la reposer sur le sol.

— Mademoiselle Baillon, vous êtes à couper le souffle, déclara-t-il en guise de salut.

— Toi aussi, murmura-t-elle.

— Monsieur Quinn, le salua Grenier en descendant à son tour de la voiture.

Il se retourna et offrit sa main à la vicomtesse.

— Par ici, dit Simon sans préambule en les précédant dans le cimetière.

Lynette pressa le pas pour le rattraper et glissa son bras sous le sien avec autorité. Il lui adressa un regard perplexe auquel elle répondit d'un clin d'œil.

— Petite sorcière, chuchota-t-il affectueusement.

Il lui pressa la main, comme s'il avait deviné combien elle était anxieuse. La tension qui lui avait raidi la nuque et les épaules toute la matinée disparut comme par enchantement. La présence de Simon avait des vertus apaisantes. Parce qu'il la comprenait comme personne, pas même ceux qui la connaissaient depuis toujours.

Ils approchèrent d'une crypte dont la porte était ouverte.

— Nous allons devoir passer par là, annonça Simon.

— Mon Dieu ! souffla la vicomtesse. Est-ce vraiment nécessaire ?

— C'est la façon la plus sûre de faire l'échange, expliqua Simon. Les gens qui surveillent la maison de Desjardins n'y verront que du feu.

Regardant par-dessus son épaule, Lynette vit que sa mère avait pâli.

— Vous allez repartir avec Lysette, maman. Vous devez être heureuse.

— Oui, mais je te mets en danger, ma petite fille, répondit gravement la vicomtesse.

Grenier pinça les lèvres et serra plus fermement le bras de sa femme. Détournant les yeux, Lynette se laissa guider par Simon dans les entrailles de la ville. Ils empruntèrent un labyrinthe de couloirs aux parois de pierre, éclairé par l'unique torche que Simon tenait à bout de bras. Il finit par quitter le couloir principal et leur fit gravir un escalier aux marches grossièrement équarries qui aboutissait à une porte en bois.

Après avoir accroché la torche à une applique, il ouvrit la porte. Ils entrèrent l'un après l'autre dans une cave dont la fraîche atmosphère fut la bienvenue après l'air vicié des catacombes. Après

avoir traversé la cave, ils montèrent un autre escalier, qui débouchait dans l'office, où un homme plutôt petit et frêle, élégamment vêtu de satin jaune d'or, les attendait.

— Remarquable ! s'exclama-t-il d'une voix sonore en parcourant Lynette du regard.

— Lynette, permettez-moi de vous présenter...

Simon fut interrompu par Grenier qui se jeta sur Desjardins, le fit tomber au sol et entreprit de le bourrer de coups de poing. Estimant qu'il avait mieux à faire que de les séparer, Simon prit la main de la vicomtesse et, Lynette toujours cramponnée à son bras, entraîna les deux femmes jusque dans un salon au premier étage.

Encore sous le choc, il fallut quelques secondes à Lynette pour percevoir la tension dans la pièce. Les poils de sa nuque se hérissèrent tandis qu'elle lâchait le bras de Simon et tournait lentement sur elle-même en prenant une profonde inspiration.

Lysette se tenait près de la cheminée, pâle et diaphane, d'une beauté presque irréelle dans sa robe de mousseline blanche ornée d'un semis de petites fleurs. Elle tendit la main et s'empara de celle de l'homme à l'air austère qui était à côté d'elle.

Lynette l'examina sans ciller. Extérieurement, c'était sa sœur bien-aimée, mais les yeux étaient ceux d'une inconnue, froids et méfiants. Sans le compagnon de Lysette – un certain Edward James, d'après son père –, Lynette serait peut-être restée sur la réserve. Mais ce M. James était exactement le genre de soupirant qu'elle aurait choisi pour sa sœur.

Sans un mot, elle fit un pas en avant. Ce ne fut que lorsque les larmes lui trempèrent les joues qu'elle se rendit compte qu'elle pleurait.

Lysette regarda James, qui acquiesça d'un signe de tête. Posant la main au creux de ses reins, il lui donna une petite poussée pour l'encourager à avancer.

N'y tenant plus, la vicomtesse contourna Lynette et prit Lysette dans ses bras en sanglotant. Le visage de celle-ci se métamorphosa, la façade granitique s'effritant pour révéler une jeune femme vulnérable, minée par un douloureux chagrin.

Lynette eut soudain l'impression d'être indiscrete. Elle se détourna, cherchant Simon du regard. Il dut percevoir sa détresse car il s'approcha et lui entoura la taille du bras.

— Mon trésor, murmura-t-il en lui tendant un mouchoir, même les larmes de joie me font de la peine lorsque c'est de tes yeux qu'elles s'écoulent.

La vicomtesse avait reculé d'un pas et encadré de ses mains le visage de sa fille, qui pleurait doucement, les épaules voûtées, tremblant de la tête aux pieds.

Puis elle tourna le regard vers Lynette et lui tendit la main.

S'écartant de Simon, cette dernière s'avança lentement, un pas après l'autre. Lysette l'imita. Lynette chercha sur ses traits des signes de rancœur ou de rancune pour avoir été la cause de tous ses malheurs. Mais elle ne vit rien d'autre qu'un espoir et une joie tout en retenue qui lui brisèrent le cœur. Comme sa mère, elle franchit en courant l'espace qui les séparait.

Les deux sœurs se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, et s'étreignirent avec force. Riant et pleurant tout à la fois, parlant en même temps, comme si elles n'avaient jamais été séparées, et que tout cela n'eût été qu'un horrible cauchemar.

Marguerite rejoignit ses filles et toutes trois se laissèrent glisser à terre – trois sirènes blondes émergeant d'un tourbillon soyeux.

Elles n'entendirent pas les deux hommes quitter la pièce et refermer la porte derrière eux.

Une fois dans le couloir, Simon se tourna vers James.

— Est-ce que Lysette a compris ce que nous voulions faire ?

— Oui. Cela ne lui plaît pas, mais elle s'incline.

— Bien. Il ne reste plus qu'à espérer que la suite se passera aussi bien que le début.

Simon indiqua le bureau d'où leur parvenaient les échos d'une querelle.

Ils s'en approchèrent et s'arrêtèrent sur le seuil. Desjardins était assis devant la cheminée éteinte, le nez et la bouche en sang. Grenier avait pris place au bureau, des lettres signées L'Esprit étaient étalées devant lui.

— Ce matin, Mlle Baillon s'est encore rappelé certaines choses, annonça James. Je pense qu'après les retrouvailles avec sa mère et sa sœur la mémoire ne va pas tarder à lui revenir.

Grenier leva les yeux.

— Excellent, commenta Simon, puis, s'adressant à Desjardins, il ajouta : Avez-vous arrangé un rendez-vous avec Saint-Martin ?

— Il m'a répondu d'aller au diable, marmonna le comte derrière son mouchoir taché de sang.

— Eh bien, fit Simon en haussant les épaules, nous allons voir ce que nous pouvons faire à ce sujet.

Il était 2 heures de l'après-midi lorsque l'attelage de Simon, garé devant chez Desjardins, s'ébranla. Il prit la direction de la maison de Lysette avec une lenteur calculée, les rideaux ouverts pour faciliter la tâche aux curieux.

Simon s'adossa à la banquette, l'air impassible. Il n'y avait rien d'autre à faire que d'attendre. S'il avait jaugé correctement la situation, il n'aurait pas à attendre longtemps.

De temps à autre, il jetait un coup d'œil à la banquette d'en face. C'était incroyable à quel point une robe pouvait changer la femme qui la portait. Lynette et Lysette étaient en tout point semblables, pourtant la robe à fleurs de l'une et la robe bleue de l'autre suffisaient à les distinguer. De près, on remarquait des différences – la vie ne leur ayant pas réservé les mêmes épreuves –, mais de loin, on pouvait aisément les confondre.

Arrivés devant chez Lysette, Simon mit son plan à exécution.

Au bénéfice de ceux que cela intéressait, l'homme en costume cannelle et la femme en robe à fleurs descendirent tranquillement de la voiture. Des mèches blondes dépassaient du chapeau de la femme. L'homme renvoya la voiture, puis le couple gravit les marches du perron et entra dans la maison.

Il y régnait un silence assourdissant. La domesticité de Lysette n'était certes pas nombreuse, mais il aurait quand même dû y avoir un peu de bruit et de mouvement.

Ils s'avancèrent dans le vestibule, sur le qui-vive, retenant leur souffle, tournant la tête d'un côté puis de l'autre, cherchant le piège. L'homme attrapa la femme par le poignet et tenta de la tirer derrière lui, mais elle résista.

Lentement, prudemment, ils progressèrent dans la maison. Une pièce après l'autre. S'entendant à merveille comme s'ils avaient fait cela toute leur vie.

Lorsqu'ils en eurent fini avec le rez-de-chaussée, ils gagnèrent l'étage. La première porte était celle d'un salon. L'homme l'ouvrit avec précaution. Le battant buta contre quelque chose de lourd. Baissant les yeux, il découvrit un bras et une main ensanglantés. Il recula, mais il était trop tard.

Le canon d'un pistolet apparut, puis celui qui le brandissait.

— Thierry, murmura la femme d'une voix froide et dépourvue d'émotion.

Thierry enjamba le corps, sortit dans le couloir. Et fronça les sourcils.

— Vous n'êtes pas Quinn, aboya-t-il.

Eddington rajusta la veste de Simon et sourit.

— En effet, mon garçon, je ne suis pas Quinn.

Marguerite et sa fille entrèrent chez Solange main dans la main. Grenier fermait la marche. Il portait une sacoche pleine de lettres que L'Esprit avait envoyées à Desjardins. L'Esprit ! Ce nom seul faisait frémir Marguerite. C'était par sa faute que Lysette lui avait été enlevée durant deux longues années. Deux années atroces pendant lesquelles elle n'avait survécu que par amour pour Lynette.

— Par ici, dit-elle en entraînant sa fille vers l'escalier. Une fois que tu seras installée, j'aimerais que tu me parles un peu de ton M. James.

— Bien sûr, maman, murmura la jeune fille.

Dans son visage livide, ses yeux bleus semblaient immenses. Sa main tremblait dans celle de Marguerite. Sa peur et son appréhension faisaient peine à voir. Lui entourant les épaules du bras, Marguerite déposa un baiser sur son front.

— Voici la chambre de Lynette, dit-elle en s'immobilisant devant une porte au premier étage.

Elles entrèrent et trouvèrent la pièce dans le triste état où Lynette l'avait laissée après avoir cherché frénétiquement quelque chose à se mettre.

— Celie ? appela Marguerite.

Pas de réponse.

— Elle est peut-être dans ma chambre, suggéra la vicomtesse. J'étais tellement nerveuse à l'idée de te revoir que je l'ai laissée dans un désordre indescriptible.

Lâchant sa fille, elle se mit en quête de sa domestique. Elle remonta le couloir jusqu'à sa propre chambre. Des robes et des sous-vêtements traînaient toujours sur le lit et les fauteuils, découvrit-elle.

Celie était la méticulosité même, ce laisser-aller ne lui ressemblait pas. Marguerite commença de s'inquiéter, et se précipita vers le boudoir dont la porte était entrouverte. Elle y pénétra... et se pétrifia, la main sur la bouche pour étouffer un cri d'horreur.

Celie gisait sur le sol, le regard vide, les lèvres bleues, de l'écume aux coins des lèvres. L'une de ses mains était crispée sur une feuille de papier, l'autre sur un bâton de cire à cacheter.

Un froid glacial envahit Marguerite.

Puis la terreur fut la plus forte. Quittant sa chambre en courant, elle rejoignit sa fille, claqua la porte et tourna la clé dans la serrure.

— Maman ! Que se passe-t-il ?

— Celie... hoqueta Marguerite. Celie est morte.

De la même manière que ses serviteurs il y a vingt ans. Empoisonnée.

Le ventre noué par la peur, Marguerite sentit la pièce se mettre à tanguer.

— Mon Dieu, qu'allons-nous faire ? articula-t-elle.

Il y eut un bruit métallique dans son dos. Quelqu'un était en train de déverrouiller la porte. Marguerite fit volte-face et poussa sa fille derrière elle.

Le battant s'ouvrit et Saint-Martin entra.

Cherchant un point d'appui dans la voiture qui cahotait, Simon s'agrippa au rebord de la fenêtre et se redressa pour enfiler les pantalons d'Eddington. La maison de Solange Tremblay n'était pas loin, mais même à un jet de pierre elle lui aurait encore paru trop éloignée.

Il n'avait jamais aimé parier. L'enjeu étant la sécurité de Lynette, il trouvait cela détestable. Mais s'il gagnait, ils seraient tous libres. Oui, les risques étaient grands, mais les gains possibles, plus grands encore.

En cas de succès, il pourrait courtiser Lynette avec la bénédiction de ses parents. Ne deviendrait-il pas un parti acceptable pour le vicomte et la vicomtesse s'il les libérait de l'ennemi qui les persécutait depuis si longtemps ?

— Vite ! cria-t-il au cocher tout en sachant que cela ne servait à rien.

Il se rassit et enfila ses bottes. L'anxiété lui coupait le souffle.

« Mon Dieu, protégez-la », pria-t-il en refermant la main sur son poignard.

— Est-ce toi, L'Esprit ? demanda Eddington sans quitter des yeux le pistolet pointé sur sa poitrine.

L'homme qui se tenait du bon côté de l'arme était grand et fort, à peu près de la même taille que Quinn, mais ses yeux étaient noirs et froids.

— Où est Quinn ? gronda Thierry.

— Pas ici, de toute évidence.

— Nom de Dieu, si j'avais su plus tôt qui elle était, je serais un homme riche aujourd'hui.

— Désolé de te décevoir, dit Eddington, tous les sens en alerte en dépit de son attitude désinvolte. Si je peux t'aider à la place de Quinn, c'est de grand cœur.

— J'ai besoin de Quinn pour la tuer, *elle* ! grommela Thierry en désignant la jeune femme avec son pistolet.

Eddington hocha la tête.

— Je vois, dit-il. Un espion anglais qui liquide une espionne française. Quoi de plus naturel, non ?

— Ce serait peut-être sage de ne pas le taquiner, intervint Mlle Baillon. Il a une arme.

— C'est ce que je constate. Alors, que faisons-nous ? Si ce n'est pas lui, L'Esprit, il ne peut pas nous servir à grand-chose.

— Qui êtes-vous ? aboya Thierry.

— Un ami de Quinn.

Thierry écumait de rage.

— Allez dans la chambre, ordonna-t-il.

Eddington suivit Mlle Baillon en songeant que Quinn était peut-être sur le déclin. Depuis quelques mois, il ne cessait de se fourrer dans des situations inextricables et, à présent, il y entraînait son chef ! Pour couronner le tout, de plus en plus de gens savaient qu'il était un espion anglais. À quoi pouvait bien servir un agent *notoirement* secret ?

Ils étaient à peine entrés dans la pièce qu'un choc sourd se fit entendre derrière eux, immédiatement suivi d'un cri de douleur. Eddington fit volte-face, prêt à se battre. Et se retrouva nez à nez avec M. James qui brandissait un énorme chandelier d'argent.

Thierry s'effondra au sol. Son pistolet lui échappa des mains. Le coup partit tout seul avec un bruit assourdissant.

— Edward ! s'exclama Mlle Baillon en courant se jeter dans ses bras.

— Pardonnez-moi, dit James, je suis venu aussi vite que j'ai pu.

Eddington se rembrunit.

— Vous n'êtes pas Mlle Baillon, n'est-ce pas ?

Elle sourit.

— Si. Mais je ne suis pas Lynette.

Bouche bée, Marguerite regarda Saint-Martin pénétrer dans la chambre, Grenier sur ses talons, un pistolet à la main.

— Philippe, murmura-t-elle, presque asphyxiée par la terreur.

Derrière elle, sa fille lâcha un cri étranglé, et battit en retraite en essayant de l'entraîner avec elle. De la protéger, alors que ç'aurait dû être le contraire.

Pendant toutes ces années... elle avait permis que ses filles grandissent à côté d'un monstre.

— Regardez qui j'ai surpris en train de rôder dans les parages, lança Grenier. Je m'attendais que cela prenne des heures avant de réussir à l'attirer ici.

Marguerite entendit sa fille ravalier son souffle et murmurer « Pourquoi ? » d'une voix tremblante.

— Pour te tuer, ma petite, répondit Grenier.

— Non ! cria Marguerite. Vous ne pouvez pas faire une chose pareille ! C'est votre fille.

Un sourire glacial retroussa les lèvres de Grenier.

— Non, ce n'est pas ma fille. Vous me prenez pour un imbécile ? Elle ressemble à Saint-Martin comme deux gouttes d'eau.

Marguerite redressa la tête et tourna les yeux vers Philippe. Il contemplait sa fille d'un air émerveillé. Ses yeux s'emplirent de larmes. Son plus vieux rêve était en train de s'exaucer, mais gâché par la tragédie.

Elle se retourna vers son mari, l'air suppliant.

— Vous l'avez élevée. Vous l'avez vue grandir. Vous êtes le seul père qu'elle ait jamais connu.

— Oui, et ce fut un régal de tous les instants, assura Grenier, une lueur malfaisante dans le regard. Pouvoir me dire que j'avais tout ce que Saint-Martin convoitait : la femme qu'il aimait, les filles qu'il avait engendrées ! Baiser sa femme, puis lui rompre le cou aurait été un plaisir supplémentaire, mais fugace. Vous avoir à moi jour après jour, c'était le bonheur suprême.

Un grondement effrayant sortit de la gorge de Philippe.

— Ainsi, c'est vous, L'Esprit, dit Lysette, toujours retranchée derrière sa mère.

— En effet, reconnut Grenier avec jubilation. Et tout aurait été parfait si tu n'avais pas eu la fâcheuse idée de revenir d'entre les morts. Quand j'en aurai fini avec vous tous, j'irai liquider Desjardins. Cet abruti a tout saboté avec ses petites intrigues.

— Alors, Simon avait raison, reprit-elle. Vous n'imaginez pas à quel point cela me désole.

Quelque chose dans la voix de sa fille fit se dresser les poils sur la nuque de Marguerite. Elle était perdue, tout à coup, ne comprenait plus rien à rien.

— Qu'est-ce que tu racontes ? aboya Grenier.

D'un coup de pied, il poussa Saint-Martin en avant. Celui-ci fit quelques pas en titubant, mais retrouva bien vite son équilibre. Pivotant vivement, il se positionna devant Marguerite pour la protéger comme elle protégeait sa fille. La vicomtesse était partagée entre la joie de l'avoir près d'elle et la peur qu'il ne lui arrive malheur.

— Simon vous soupçonnait.

— Qu'il est malin, cet homme ! s'exclama ironiquement Grenier.

— Oui, approuva-t-elle. Et c'est pourquoi Lysette est loin d'ici, avec ses souvenirs bien à l'abri sous son crâne, et que je la remplace.

— Tu mens, cracha Grenier.

— Lynette ? s'exclama Marguerite, stupéfaite.

Y avait-il quelqu'un dans cette pièce qui était vraiment ce qu'il était censé être ?

— Je suis la plus solide des deux en ce moment, expliqua Lynette avec un gracieux haussement d'épaules. La plus apte à vous affronter.

Grenier eut un sourire mauvais qui arracha un frisson à Marguerite. Qu'elle ait pu se donner à un homme qui la haïssait et ne lui voulait que du mal l'anéantissait.

— Ne te réjouis pas trop vite, rétorqua-t-il à Lynette. À l'heure qu'il est, Quinn est mort. Ainsi que ta sœur. Et tu ne vas pas tarder à les rejoindre.

Marguerite gémit et referma la main sur le bras de Philippe. C'était une torture sans nom de voir sa famille réunie après tant d'épreuves pour devoir la perdre de nouveau.

— Moi aussi, je suis revenu d'entre les morts ! tonna une voix à l'accent irlandais.

Grenier poussa un hurlement de bête blessée. Marguerite vit avec horreur la pointe d'un poignard sortir de son épaule droite. Alors qu'il s'effondrait à genoux, Saint-Martin fit sauter son pistolet de sa main d'un coup de pied.

Quinn se tenait dans l'encadrement de la porte, un poignard sanglant à la main.

Vive comme l'éclair, Lynette agrippa le bras de sa mère pour l'entraîner à l'écart.

Déjà Grenier se redressait en rugissant. Il se jeta sur Saint-Martin et les deux hommes roulèrent à terre.

Les contournant, Simon se précipita vers Lynette et sa mère.

Mais ce n'était pas ce que Marguerite voulait. Rassemblant son courage, elle évita Quinn et courut vers l'arme. Une main lui saisit la cheville et, déséquilibrée, elle s'affala sur le sol. Elle se débattit, parvint à se libérer et tâtonna vers le pistolet, mais la crosse de bois glissait entre ses doigts moites de transpiration.

Plus personne ne ferait de mal à ses enfants, se jura-t-elle. Pas tant qu'il lui resterait un souffle de vie.

Et soudain le pistolet se retrouva dans sa main. Elle roula sur le dos et chercha Grenier. À califourchon sur Saint-Martin, il s'apprêtait à lui plonger une lame dans le corps.

— *Non !*

Le cri de Lynette résonna dans la pièce et donna à Marguerite la force dont elle avait besoin.

Se cabrant, Saint-Martin flanqua le poing dans le nez de Grenier. On entendit le bruit que faisait le cartilage en se brisant.

Marguerite visa et appuya sur la détente.

Quatre semaines plus tard...

Simon descendit de voiture et gravit le perron. Tôt ce matin, une brève averse avait purifié l'air. Il faisait beau à présent. Avec ses vases remplis de fleurs rouges de part et d'autre de l'entrée, la maison de Marguerite Baillon était gaie et accueillante.

La porte s'ouvrit sur son adorable Lynette avant qu'il ait frappé.

— Bonjour, mademoiselle Rousseau, dit-il en ôtant son chapeau et en s'inclinant.

— Tu es en retard, monsieur Quinn, le réprimanda-t-elle.

— Pas du tout, protesta-t-il en sortant une montre de sa poche. Il est exactement 1 heure, heure à laquelle je te rends visite chaque jour.

— *Tss-tss* ! Il est presque 1 h 5.

Elle lui agrippa le bras, l'entraîna dans le vestibule et referma la porte derrière lui. Lui ôtant son chapeau des mains, elle le jeta d'un geste gracieux vers la patère, où il resta accroché.

— Joli coup, la complimenta Simon.

— Ne change pas de sujet.

— Tu m'en veux ? demanda-t-il en souriant. Je t'ai manqué, mon trésor ?

— Tu le sais très bien, bougonna-t-elle en l'emmenant vers le grand salon du rez-de-chaussée. J'ai eu peur que tu ne viennes pas.

— Sache que rien ne pourra jamais m'empêcher de te rejoindre, murmura-t-il.

Les doigts le démangeaient tant il avait envie de la toucher. Partout.

Ses quatre semaines d'abstinence commençaient à lui peser, mais il tenait à faire les choses dans les règles. Lynette et Lysette avaient décidé de prendre le nom de Saint-Martin, leur vrai père. La proclamation publique de leur bâtardise les empêchait de prétendre à un beau mariage avec un rejeton de la haute société. Pour cette raison, Simon avait résolu de courtiser Lynette comme elle l'aurait été s'il avait été un aristocrate et elle une enfant légitime.

— Ne serais-tu pas en train de tomber amoureux de moi, Simon ? ronronna Lynette avec un sourire malicieux.

— Cela se pourrait, admit-il en lui caressant la main.

Elle était si brave. Il l'admirait autant qu'il la désirait. Elle n'avait pas voulu croire que l'homme qu'elle considérait comme son père puisse être un tel monstre de haine, mais elle lui avait fait confiance et avait approuvé son plan. Son courage lorsqu'elle s'était retrouvée confrontée à Grenier forçait le respect.

Simon savait qu'il n'était pas facile à vivre. Il était grossier, et vivre dans les bas-fonds où sa survie dépendait de ses poings lui avait tanné le cuir. Il fallait être une femme exceptionnelle pour l'aimer en dépit de tout. C'était un miracle que d'avoir rencontré Lynette, élevée dans la soie et cependant forte, vertueuse sans pruderie, sage mais passionnée. Elle savait ce qu'il était, ce qu'il avait été, et voulait encore de lui malgré tout.

Ces quatre dernières semaines, il lui avait tout montré, le meilleur comme le pire, lui rendant visite tous les jours, qu'il soit de bonne humeur ou pas. Parfois, son désir insatisfait le rendait cassant, mais elle avait le pardon facile. Elle aussi avait montré les diverses facettes de son caractère, parfois tendre et caressante, parfois pensive voire irritable. Il avait découvert que, même quand elle était dans un mauvais jour, il préférait être avec Lynette plutôt qu'avec n'importe quelle autre femme au monde.

Il était mordu et heureux de l'être.

Ils entrèrent dans le salon. Lysette et M. James étaient assis côte à côte sur le canapé près de la fenêtre, la vicomtesse occupée à broder dans un fauteuil, et le marquis de Saint-Martin, assis devant le petit secrétaire.

— Tu vois ? murmura Lynette. Saint-Martin et M. James sont déjà arrivés, *eux* !

Simon tira sa montre de sa poche pour la seconde fois et la consulta en fronçant les sourcils.

— Il va peut-être me falloir une nouvelle montre, déclara-t-il.

— Ou une bague, suggéra Lynette, qui ponctua sa remarque d'un clin d'œil espiègle.

— Monsieur Quinn ! appela le marquis. Approchez, je vous en prie.

— Viendras-tu te promener avec moi dans le parc tout à l'heure ? demanda Lynette en aparté.

— Je serai prêt à aller au bout du monde avec toi, répondit Simon.

Le sourire de Lynette lui réchauffa le cœur. Elle lui offrait le refuge qu'il cherchait depuis toujours. Maintenant, il avait quelqu'un. Après tant d'années de solitude, la présence de Lynette dans sa vie était comme une oasis dans le désert.

— Je vais aller chercher un châle pendant que tu t'entretiens avec le marquis, souffla-t-elle.

Elle s'éloigna en courant dans un tourbillon de rayures blanches et vertes.

Simon s'approcha du secrétaire.

— Bonjour, milord.

— Bonjour, monsieur Quinn.

Saint-Martin se redressa sur sa chaise et indiqua d'un geste la profusion de papiers répandus devant lui.

— Ce sont les documents récupérés chez la femme de chambre ? demanda Simon.

— Oui. Pauvre Celie ! Je n'ose imaginer ce qu'elle a enduré pendant toutes ces années. En arriver à se tuer, murmura le marquis en secouant la tête. Le plus poignant dans l'histoire, c'est qu'elle est morte sans savoir que nous lui aurions pardonné.

— Avez-vous appris quelque chose qui permette de comprendre les motivations de Grenier ?

Le marquis poussa un profond soupir.

— C'est en rapport avec une femme que j'ai connue autrefois. Une liaison plutôt brève. Rien d'inoubliable, sinon la réaction de cette femme lors de la rupture. Elle a sombré dans le désespoir, venant pleurer sous mes fenêtres et provoquant un esclandre chaque fois que nous nous croisions.

— Il me semble avoir entendu raconter des choses à ce sujet, dit Simon.

— Cela ne m'étonne pas. Les gens en parlent encore aujourd'hui. Ce fut terrible. Pour elle comme pour moi. Mais, soyons francs, surtout pour elle. Cela se passait avant que je rencontre Marguerite, c'est pourquoi je ne comprenais pas que cette femme soit à ce point malheureuse. À l'époque, je ne connaissais pas encore la force de l'amour, sa puissance destructrice. Hélas, ajouta-t-il en se massant la nuque, j'ai mal réagi et sa famille l'a envoyée en province afin de mettre un terme à cette situation gênante pour tout le monde.

— Grenier la connaissait ?

— Il était amoureux d'elle, apparemment. C'était une cousine éloignée et il espérait l'épouser. Elle s'est suicidée peu de temps après avoir été forcée de quitter Paris et il m'en a rendu responsable. À raison, peut-être.

Simon posa la main sur l'épaule du marquis.

— Votre liaison a sans doute révélé sa maladie, mais il est permis de supposer qu'elle serait devenue folle de toute façon. Et à en juger par les agissements de son cousin Grenier, cette faiblesse mentale serait un trait familial.

Saint-Martin tapota la main de Simon, qui trouva ce geste paternel aussi inattendu qu'émouvant.

— Si c'était aussi simple, soupira le marquis. Marguerite est encore sous le choc de la mort de Grenier. Elle fait des cauchemars – et Lysette aussi. J'ai été privé de mes filles durant des années. Leur enfance s'est achevée, les voilà déjà sur le point de se marier... Parce qu'elles sont sur le point de se marier, n'est-ce pas ?

Simon recula d'un pas en riant.

— Je ne peux pas les épouser toutes les deux, milord. Mais, une, je veux bien... si vous me laissez choisir.

— Qu'y a-t-il de si amusant, monsieur Quinn ? demanda Lynette qui venait d'entrer dans la pièce en coup de vent, le sourire aux lèvres.

— Rien du tout, éluda-t-il en lui entourant la taille du bras. Que diriez-vous d'aller nous promener ? ajouta-t-il, revenant au vouvoiement devant sa famille.

— J'en dirais que c'est une excellente idée.

Sur ce, ils s'excusèrent et quittèrent le salon. Une fois dans le parc, Simon attira Lynette à lui, inhalant avec bonheur son parfum, qui se mêlait à l'odeur de pluie qui flottait encore dans l'air.

— Tu sais, murmura-t-elle, la première fois que je t'ai vu, je t'ai trouvé très séduisant et j'ai pensé qu'aucune femme ne parviendrait jamais à te dompter.

— Me dompter ? répéta Simon en arquant les sourcils. Je ne suis pas certain d'aimer ce mot.

Elle l'observa entre ses longs cils.

— Vos intentions vis-à-vis de moi ne seraient pas honorables, monsieur Quinn ?

— Ainsi, c'est *M. Quinn* ? fit-il, amusé.

Il la tira derrière une haie de troènes. Lui encadrant le visage de ses mains, il l'embrassa, ce qui ne le soulagea que d'une infime partie du désir qui le taraudait sans merci.

Il lui lécha les lèvres, les mordilla, les taquina. Elle n'avait pas besoin de parler pour lui faire comprendre qu'elle en voulait davantage que ce qu'il pouvait lui accorder pour le moment – ses doux gémissements suffisaient.

— Permits-moi de te rejoindre ce soir, murmura-t-elle, les yeux clos.

— Ne me tente pas, dit-il d'une voix sourde.

Elle rouvrit les paupières et laissa échapper un soupir exaspéré.

— Simon, tu vas me rendre folle. Je rêve de toi. Tu me manques. Parfois, la nuit, j'imagine tes mains sur moi, ta bouche sur mes seins, ton corps pesant sur le mien...

En jurant, il l'attrapa par les hanches et se frotta désespérément contre ses jupes, son sexe dur et palpitant à l'étroit dans ses pantalons.

— Tu pousserais un saint au péché, grommela-t-il.

— Il y a un kiosque au bout du parc...

— Bon sang, j'essaie de te faire la cour correctement ! lui rappela-t-il.

— C'est un peu tard, si l'on considère que tu m'as déjà déflorée. Sais-tu qu'il m'arrive de te sentir encore en moi...

Il la fit taire d'un baiser. Il l'aimait pour l'ardeur et la liberté avec laquelle elle se donnait à lui. Sans fausse pudeur, sans réticences, lui faisant implicitement confiance.

— Qu'attends-tu ? demanda-t-elle, haletante.

— Je veux te donner du temps, répondit-il d'une voix rauque en coinçant une boucle blonde derrière son oreille adorable. Que tu sois bien certaine que c'est bien moi que tu veux.

Elle ouvrit des yeux ronds.

— Et si je trouve quelqu'un d'autre ? Tu me laisseras partir ?

Il resserra involontairement son étreinte, puis s'écarta.

— Non.

— C'est bien ce que je pensais, souffla Lynette en l'enlaçant pour se presser de nouveau contre lui. Donc, tu nous tortures pour rien.

— Je n'ai rien à t'offrir.

— Donne-moi ton cœur et ton corps, c'est tout ce que je désire. Le reste – un foyer, une famille –, nous le fonderons ensemble. Saint-Martin nous a promis une belle dot, à ma sœur et à moi.

— Je n'en ai nul besoin, rétorqua Simon. Eddington a tenu sa parole, si curieux que cela paraisse.

— Tant mieux.

Le sourire de Lynette disait qu'elle était contente pour lui, mais eût-il été sans le sou que cela n'aurait rien changé pour elle, il le savait.

— Mon père et ma mère ont l'intention de se marier, ajouta-t-elle.

La nouvelle fit plaisir à Simon. C'était rare de voir un couple aussi bien assorti.

— Je leur souhaite beaucoup de bonheur.

— Nous pourrions en profiter pour partir en lune de miel en Irlande, suggéra Lynette. Cela leur permettrait de profiter l'un de l'autre sans personne pour les importuner.

Simon s'esclaffa.

— Ah, Lynette, Lynette, je prévois que tu vas n'en faire qu'à ta tête avec cela jusqu'à la fin des temps.

Elle se cramponna à ses épaules, se hissa sur la pointe des pieds et l'embrassa sur le bout du nez.

— Tu ne peux quand même pas me reprocher d'avoir envie que ces temps-là commencent enfin ? Si tu continues de traîner les pieds, je vais commencer à me demander si tu n'attends pas de rencontrer quelqu'un de mieux que moi !

— Aucune femme n'est mieux que toi.

— Bien sûr que non !

Lui caressant tendrement les cheveux, elle ajouta d'un ton pressant :

— Allez, fais ta demande !

Simon laissa échapper un soupir théâtral, puis mit un genou en terre.

— Lynette Rousseau, voulez-vous me faire l'insigne honneur de devenir ma femme ?

— Oh, Simon... murmura-t-elle, les larmes aux yeux, la lèvre inférieure tremblante.

Comme il sortait de sa poche un petit écrin carré, elle écarquilla les yeux.

— Tu avais cela sur toi depuis le début ?

Simon sourit.

Outrée, Lynette tapa du pied, fit volte-face et repartit vers la maison au pas de charge.

Riant aux éclats, Simon s'élança derrière elle, car il n'était pas question qu'elle lui échappe.

Sylvia Day

En tête de liste du *New York Times*, Sylvia Day est l'auteure best-seller, de renommée internationale, d'une vingtaine de romans primés, vendus dans plus de quarante pays. Numéro un dans vingt-sept pays, ses livres ont été imprimés à des dizaines de millions d'exemplaires. La société Lionsgate a acheté les droits télévisés de la série *Crossfire* dont les quatre premiers tomes se sont vendus à plus de seize millions d'exemplaires dans le monde.

Rendez-lui visite sur son site : www.SylviaDay.com, sa page Facebook : [Facebook.com/AuthorSylviaDay](https://www.facebook.com/AuthorSylviaDay) et sur son compte Twitter : [@SylDay](https://twitter.com/SylDay)